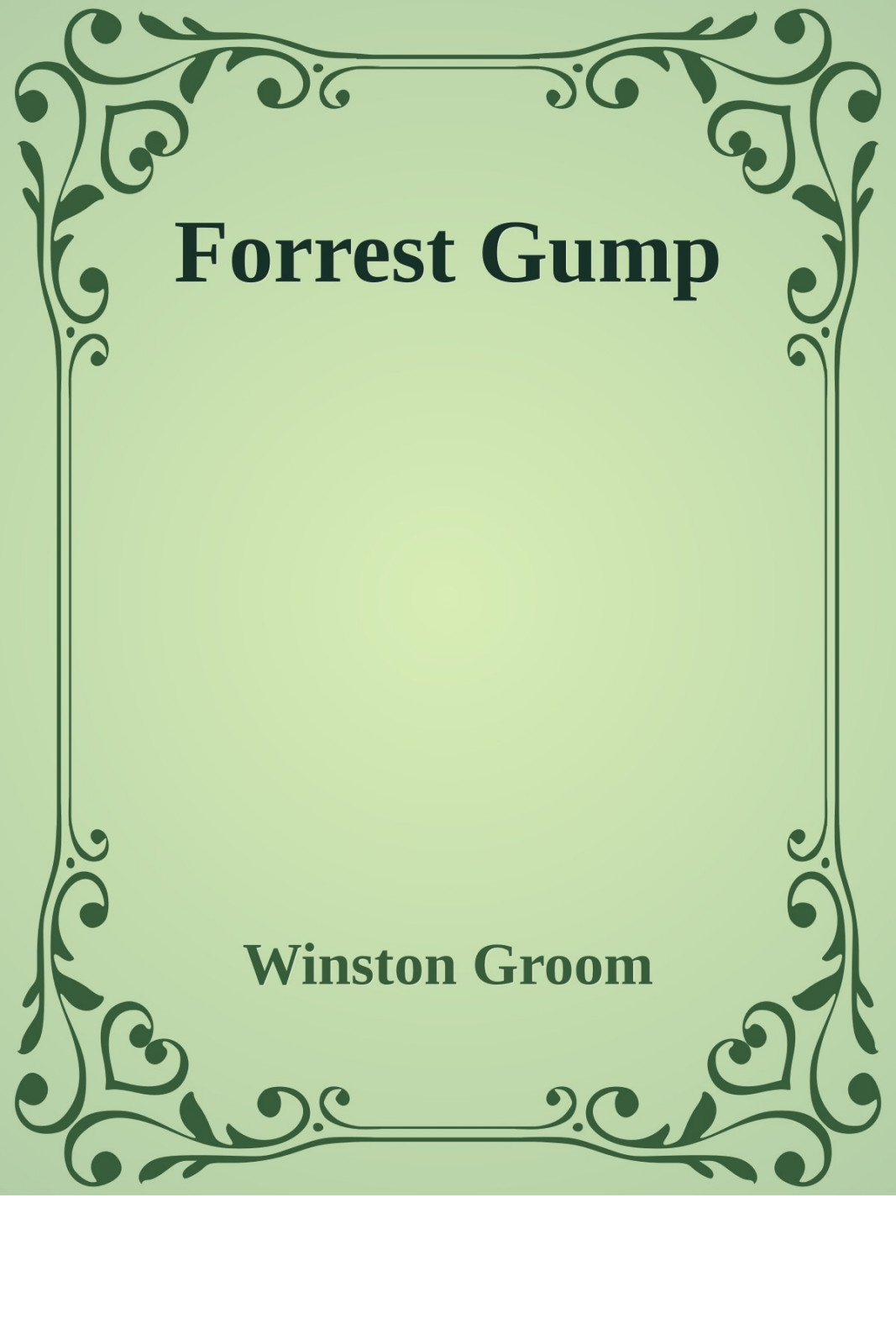


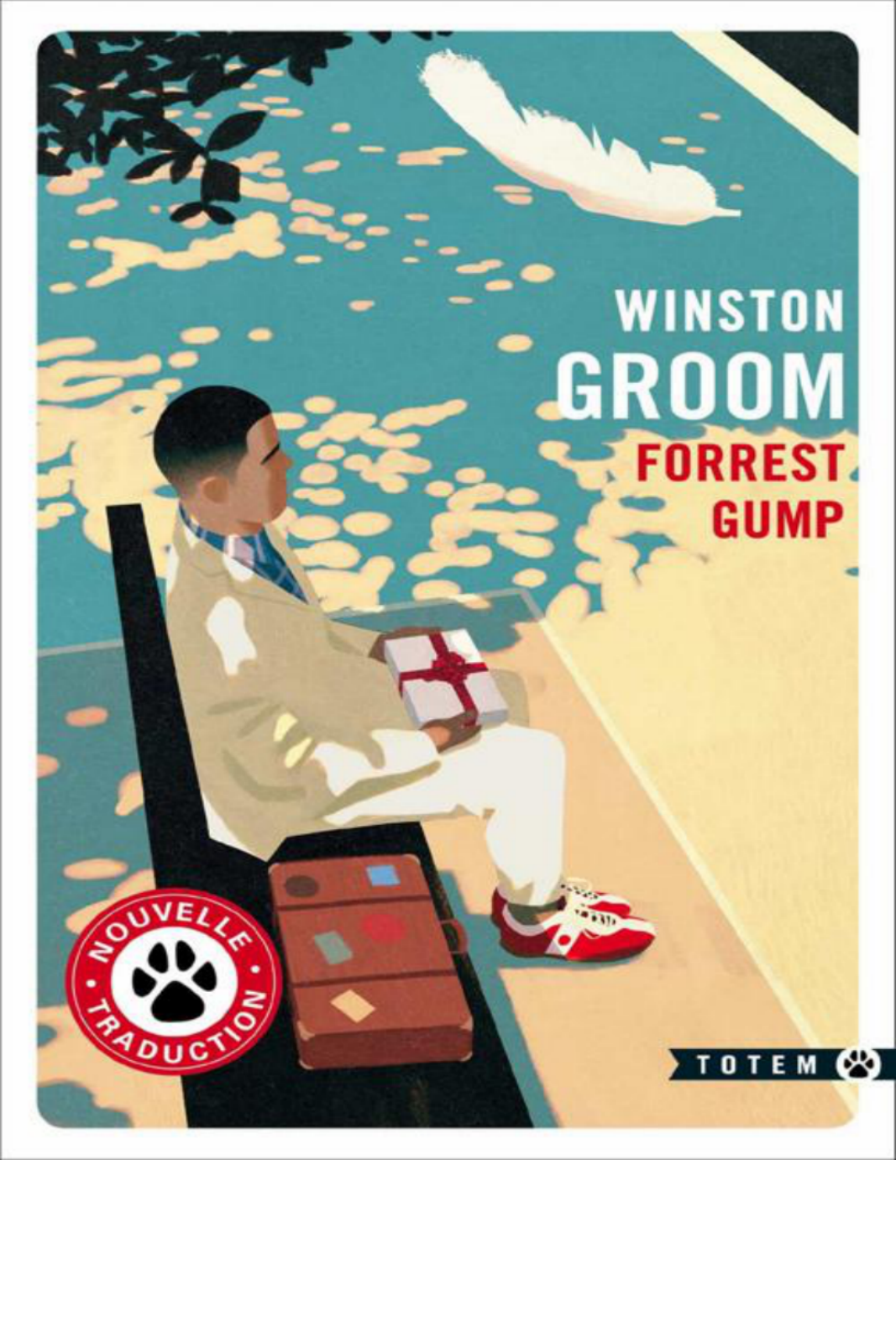
A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

Forrest Gump

Winston Groom

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

An illustration of Forrest Gump sitting on a black bench, looking down at a small white gift box with a red ribbon. He is wearing a tan suit jacket, a blue and white checkered shirt, white trousers, and red sneakers with white laces. A brown suitcase with colorful patches is on the ground next to him. The background is a teal sky with yellow sunbeams and a white feather floating in the air. The title 'WINSTON GROOM' is in white and 'FORREST GUMP' is in red.

WINSTON GROOM

FORREST GUMP



TOTEM



Winston Groom

FORREST GUMP

Roman

*Traduit de l'américain
par François Happe*

T O T E M 

Titre original : FORREST GUMP

Copyright © 1986 by Perch Creek Realty and Investments Corp.
All rights reserved

Première édition aux États-Unis : Doubleday, New York

© Éditions Gallmeister, 2022 pour la traduction française

e-ISBN 978-2-404-01722-8

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Riki Blanco

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

Winston Groom est né en 1943 à Washington. Après avoir servi au Vietnam, il devient journaliste puis publie son premier roman en 1978. En 1983, il est finaliste du prix Pulitzer pour *Conversation avec l'ennemi*. *Forrest Gump* est publié en 1986, mais c'est son adaptation au cinéma par Robert Zemeckis en 1994, avec Tom Hanks dans le rôle-titre, qui fait du livre un best-seller international. Winston Groom disparaît en 2020.

FORREST GUMP

Toute personne qui ne lit pas *Forrest Gump* mériterait de passer l'hiver dans le Dakota du Nord.

Jim Harrison

Une satire superbement maîtrisée.

The Washington Post

Quel plaisir.

New York Times

Winston Groom a créé le citoyen idéal du monde moderne : un parfait idiot.

P. J. O'Rourke

Joyeusement loufoque.

Publishers Weekly

Une friandise comique délectable et implacable.

Tom McGuane

Le héros de Groom est vraiment super sympa.

Newsday

*Pour Jimbo Meador et George Radcliff, qui ont toujours fait
preuve de gentillesse à l'égard de Forrest et ses amis.*

Il y a certainement un plaisir à être fou,
que seuls les fous peuvent connaître.

JOHN DRYDEN

ÊTRE IDIOT, c'est pas un cadeau, vous pouvez me croire. Les gens, ils se marrent, ils perdent patience, ils vous traitent comme un moins-que-rien. On dit qu'il faut pas se moquer de ceux qui sont handicapés, mais je peux vous assurer, c'est pas toujours comme ça que ça se passe. Quand même, je vais pas me plaindre, vu que j'ai eu une vie plutôt intéressante, pour ainsi dire.

Je suis idiot de naissance. J'ai un QI dans les 70, et il paraît que ça me met dans la catégorie des idiots. En fait, je suis peut-être plus proche d'un imbécile ou d'un débile léger, mais personnellement, je préfère me voir comme un faible d'esprit ou un truc de ce genre – mais pas un idiot – parce que les gens, quand ils pensent à un idiot, ils ont plutôt tendance à penser à un de ces mongoliens, vous savez, ceux qu'ont les yeux trop rapprochés, qui ressemblent à des Chinois, qui bavent sans arrêt et qui se tripotent.

Bon, c'est vrai, je suis lent, mais je suis sûrement plus futé que ce que croient les gens, parce que ce que j'ai dans le ciboulot et ce que les gens voient, c'est le jour et la nuit. Par exemple, je peux penser à des choses assez clairement, mais quand faut que j'essaie de les dire ou de les écrire, c'est de la bouillie qui sort, ou un truc de ce genre, voyez. Tenez, je vous explique.

L'autre jour, je me baladais dans la rue, et il y avait ce type qui bossait dans son jardin. Il avait tout un tas d'arbustes à planter et il me dit comme ça :

— Hé, Forrest, t'aurais pas envie de te faire un peu de fric ?

Alors moi je lui fais :

— Ben, si.

Et v'là qu'il me fait charrier de la terre. Une bonne dizaine de foutues brouettes pleines, en plein soleil, que je dois transporter à des kilomètres. Quand j'ai fini, il me sort un billet d'un dollar de sa poche. J'aurais dû faire un foin de tous les diables et lui dire que c'était un salaire de misère, eh ben, au lieu de ça, j'ai pris le foutu dollar et tout ce que j'ai réussi à dire, c'est "merci", ou une connerie de ce genre, et je suis reparti en froissant et défroissant ce malheureux billet, et je me suis senti vraiment idiot.

Vous voyez ce que je veux dire ?

Mais attention, j'en connais un rayon sur les idiots. Y a probablement que là-dessus que j'en connais un rayon, mais faut dire que j'ai lu pas mal de livres sur le sujet – depuis l'idiot de ce type, là,

Doïto... Dosto... ĩesvski, jusqu'au fou du roi Lear, en passant par Benjy, l'idiot de Faulkner, et même ce vieux Boo Radley, dans *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* – lui, il était grave dans le genre idiot. Mais moi, celui que je préfère, c'est ce bon vieux Lennie, dans *Des souris et des hommes*. La plupart de ces écrivains, ils ont mis en plein dans le mille, parce que leurs idiots, ils sont toujours plus futés que ce que les gens croient. Là, je suis bien d'accord, et pas qu'un peu ! C'est pas un idiot qui dira le contraire. Ah-ah !

Quand je suis né, ma maman m'a appelé Forrest, comme Nathan Bedford Forrest, le général de la guerre de Sécession. D'après Maman, on est parents avec la famille du général Forrest, plus ou moins. Et c'était un grand homme, à ce qu'elle dit, sauf qu'il a créé le Ku Klux Klan après la guerre, et même ma grand-mère, elle dit que c'était une bande de bons à rien. Je serais plutôt d'accord avec elle, vu que leur Grand Gogol, là, je sais plus comment il se fait appeler, il tient une armurerie ici, en ville, et je me souviens, un jour, j'avais une douzaine d'années, je passais devant son magasin et j'ai vu qu'il avait accroché dans sa vitrine une corde avec un nœud coulant. Quand il a remarqué que je regardais, il a passé le nœud coulant autour de son cou et il a tiré sur la corde comme s'il était pendu, et il a sorti sa langue et tout ça pour me foutre la trouille. J'ai filé à toute vitesse et je suis allé me planquer derrière des voitures sur un parking jusqu'à ce que quelqu'un appelle la police pour me ramener à la maison. Alors, même s'il a fait d'autres trucs, le général Forrest, son Klan, c'était pas une bonne idée – le premier idiot venu pourrait vous le dire. Mais bon, c'est quand même de lui que vient mon nom.

Ma maman, c'est quelqu'un de vraiment chouette. Tout le monde le dit. Mon papa, lui, il est mort juste après ma naissance, alors je l'ai jamais connu. Il travaillait sur les quais, comme docker, et un jour, une grue déchargeait un grand filet de caisses de bananes d'un cargo de la United Fruit Company, et y a quelque chose qu'a cassé, et les bananes sont tombées sur mon papa et l'ont aplati comme une crêpe. Une fois, j'ai entendu des types qui parlaient de l'accident, ils disaient que c'était vraiment pas beau à voir, une demi-tonne de bananes et mon papa écrabouillé tout en dessous. Moi, les bananes, c'est pas trop mon truc, sauf le pudding à la banane. Ça j'aime bien.

Ma maman, elle touche une petite pension de la United Fruit Company et en plus, elle a pris des pensionnaires dans notre maison, comme ça on s'en est pas trop mal sortis. Quand j'étais petit, elle me gardait pas mal à l'intérieur, pour que les autres gamins puissent pas m'embêter. En été, l'après-midi, quand il faisait vraiment chaud, elle m'installait dans le salon et elle baissait les stores, pour qu'il fasse bien sombre et bien frais, et elle me préparait une carafe de citronnade. Après, elle s'asseyait à côté de moi et elle me parlait, elle causait

comme ça, pendant des heures, de tout et de rien, comme on cause à un chien ou un chat, mais j'ai fini par m'y habituer et aimer ça, parce que, en entendant sa voix, je me sentais en sécurité et c'était chouette.

Quand j'ai commencé à grandir, au début, elle me laissait sortir et jouer avec les autres, mais elle s'est aperçue qu'ils m'asticotaient et tout ça, et un jour qu'ils étaient tous à me courser, un garçon m'a donné un coup de bâton dans le dos qui m'a fait une marque terrible. Après ça, elle m'a dit de ne plus jouer avec ces garçons-là. J'ai essayé de jouer avec les filles, mais c'était pas mieux, vu qu'elles se sauvaient toutes en me voyant.

Ma maman, elle s'est dit que ça serait bon pour moi d'aller à l'école publique, parce que ça m'aiderait peut-être à être comme tout le monde, mais au bout d'un petit moment, ils sont venus lui dire que je devrais pas être là, avec les autres. Ils m'ont quand même laissé finir le cours préparatoire. Des fois, j'étais assis là, en classe, pendant que la maîtresse parlait et je sais pas ce qui se passait dans ma tête, mais je me mettais à regarder par la fenêtre, je regardais les oiseaux, les écureuils et tout ça, qui grimpaient dans le vieux chêne, dehors, alors la maîtresse, elle venait me disputer. D'autres fois, il y avait juste un truc bizarre qui me tombait dessus et je me mettais à pousser des hurlements, alors elle me faisait sortir de la classe pour m'asseoir sur un banc dans le couloir. Et les autres enfants, ils jouaient jamais avec moi ni rien, sauf pour me courser, ou pour me faire hurler, pour pouvoir se moquer de moi – tous, à part Jenny Curran, elle au moins, elle se sauvait pas en me voyant et des fois, elle me laissait même marcher à côté d'elle en rentrant de l'école.

Mais l'année d'après, ils m'ont mis dans une autre sorte d'école, et là, je vous dis pas comment c'était bizarre. On aurait dit qu'ils avaient fait tout le tour du pays pour rassembler tous les gugusses un peu dérangés qu'ils avaient pu trouver, et ça allait de mon âge, et même un peu plus jeunes, jusqu'à des grands types qu'avaient dans les seize ou dix-sept ans. Il y avait toutes sortes de demeurés, des qu'avaient la tremblotte, des qu'étaient même pas capables de manger ou aller aux cabinets tout seuls. Probable que j'étais le meilleur de toute la bande.

Il y en avait un, très grand et très gros, il devait avoir dans les quatorze ans, qu'avait une sorte de maladie qui le faisait trembler comme s'il était sur la chaise électrique, ou quelque chose dans le genre. Mlle Margaret, notre maîtresse, me demandait de l'accompagner quand il devait aller aux cabinets pour qu'il fasse pas de trucs bizarres. Mais c'était pas ça qui l'arrêtait. Je savais pas quoi faire pour l'empêcher, alors je m'enfermais dans une des cabines et j'y restais jusqu'à ce qu'il ait fini, et après je le ramenaient en classe.

Je suis resté dans cette école cinq ou six ans. Mais c'était pas si moche que ça. Ils nous laissaient peindre avec les doigts et on

fabriquait des petits objets, mais ils nous apprenaient surtout à faire des trucs comme nouer nos lacets et pas baver en mangeant ou pas piquer une crise et se mettre à hurler ou à tout balancer partout. On avait pas vraiment de livres pour apprendre – sauf pour nous entraîner à lire les panneaux de signalisation dans la rue et des trucs comme la différence entre toilettes pour hommes et toilettes pour dames. Toute façon, avec tous ces vrais débiles qu'il y avait là, ils auraient pas pu faire beaucoup plus que ça. En plus, je crois bien que l'idée, c'était surtout de nous garder là pour pas qu'on soit dans les pattes des autres. Qui est-ce qu'a envie de voir une bande de demeures se balader en liberté ? Même moi, je pouvais comprendre ça.

Quand j'ai eu treize ans, il a commencé à se passer des choses pas ordinaires. D'abord, je me suis mis à grandir. J'ai pris quinze centimètres en six mois, et ma maman, elle était tout le temps obligée de rallonger mes pantalons. Et j'ai aussi commencé à m'épaissir. À seize ans, je mesurais un mètre quatre-vingt-dix-huit et je faisais cent dix kilos. Ils m'ont pesé, alors je le sais. Même qu'ils ont dit qu'ils arrivaient pas à le croire.

Après, il s'est passé un truc qu'a amené un vrai changement dans ma vie. Un jour, je marchais dans la rue, je rentrais de mon école pour débiles, et v'là une voiture qui s'arrête à côté de moi. Le type, il m'appelle et il me demande mon nom. Je lui dis et alors il me demande à quelle école je vais et comment que ça se fait qu'il m'a jamais vu dans le coin. Je lui parle de l'école des débiles, et là, il me demande si j'ai déjà joué au football. Je fais non de la tête. Je pense que j'aurais pu lui dire que j'avais vu des gamins y jouer, mais qu'ils m'avaient jamais laissé en faire avec eux. Mais comme j'ai déjà dit, la conversation, c'est pas trop mon truc, alors j'ai juste secoué la tête. Ça, c'était une quinzaine de jours après la rentrée.

Deux ou trois jours plus tard, ils sont arrivés et ils m'ont sorti de l'école pour débiles. Il y avait ma maman, le type à la voiture, et deux autres gus qui avaient l'air de gorilles – j'imagine qu'ils étaient là au cas où j'aurais fait des histoires. Ils ont pris toutes mes affaires d'école, ils ont mis ça dans un sac en papier et ils m'ont dit de dire au revoir à Mlle Margaret, et tout d'un coup, v'là qu'elle se met à chialer et qu'elle me serre très fort dans ses bras. Après, j'ai dit au revoir à tous les autres débiles, ils étaient tous là à baver, à trembloter et à taper sur leurs pupitres avec leurs poings. Et je suis parti.

Maman, elle est montée devant, à côté du conducteur, et moi, je me suis assis à l'arrière entre les deux gorilles, juste comme ils font dans les vieux films, quand les flics vous embarquent et vous emmènent "en ville", comme ils disent. Sauf que nous, on est pas allés en ville. On est allés jusqu'au lycée tout neuf qu'ils venaient de construire. Là, ils m'ont conduit au bureau du proviseur, et je suis entré avec Maman et

le gars à la voiture, pendant que les deux gorilles attendaient dans le couloir. Le proviseur, c'était un vieux type avec des cheveux gris, il avait une tache sur sa cravate et un pantalon bouffant, avec cette allure, on aurait pu croire qu'il venait lui-même de l'école pour débilés. On s'est tous assis et il a commencé à m'expliquer des choses et me poser des questions, et moi, j'ai juste fait oui de la tête. Bon, ce qu'ils voulaient, c'était que je joue au football. Mais ça, je l'avais déjà bien compris tout seul.

En fait, le type à la voiture, c'était le coach de l'équipe de football, Fellers qu'il s'appelait. Et ce jour-là, je suis pas allé en classe ni rien, mais Coach Fellers, il m'a emmené dans les vestiaires et un des deux gorilles m'a filé tout un équipement de football avec les protections et tout ça, et un casque en plastique vachement chouette, avec un truc là, devant, pour empêcher que ma figure soit écrabouillée. Le seul problème, c'est qu'ils ont pas trouvé de chaussures à mon pied, alors j'ai dû garder mes tennis en attendant qu'ils en commandent pour moi.

Coach Fellers et les gorilles, ils m'ont enfilé tout l'équipement, après ils m'ont dit de l'enlever et ils m'ont fait m'habiller et me déshabiller comme ça dix ou vingt fois, jusqu'à ce que j'arrive à le faire tout seul. Ce qui m'a donné du mal pendant un bon moment, c'est ce truc, là, le suspensoir, parce que je voyais pas vraiment à quoi ça pouvait servir. Alors, ils ont essayé de m'expliquer, et il y a un des deux gorilles qu'a dit à l'autre que j'étais une vraie cruche, et j'imagine qu'il a cru que je comprendrais pas ce que ça voulait dire, mais j'ai bien compris, vu que je fais vachement gaffe à ce genre de conneries. C'est pas que ça m'a vexé. Savez, j'en ai entendu des pires que ça. N'empêche, j'en ai pris note.

Au bout d'un moment, une bande de gamins a débarqué dans les vestiaires et ils ont commencé à se mettre en tenue. Après, on est tous allés dehors, Coach Fellers, il a réuni tout le monde et il m'a placé devant eux pour me présenter. Il s'est mis à sortir tout un tas de salades que j'ai pas vraiment suivies, vu que j'avais jamais été présenté comme ça à toute une bande d'inconnus et j'étais à moitié mort de trouille. Mais après, il y en a quelques-uns qui sont venus me serrer la main en disant qu'ils étaient bien contents que je sois là et tout ça. Ensuite, Coach Fellers, il a donné un coup de sifflet qui m'a fait faire un bond haut comme ça, et tout le monde s'est mis à sautiller pour s'échauffer.

Ce qui s'est passé après, c'est une histoire un peu longue à raconter, mais bon, disons que j'ai commencé à jouer au football. Coach Fellers et un de ses deux assistants, ils m'ont pris à part et ils se sont occupés de moi, du fait que je savais pas jouer. Il y avait ce truc où il faut faire

obstruction aux joueurs, et ils essayaient de m'expliquer ça, mais à chaque fois qu'on voulait le faire sur le terrain, ils avaient tous l'air dégoûté, vu que j'arrivais pas à me rappeler ce que je devais faire.

Après, on est passés à un autre truc qu'ils appellent la défense, et là, ils mettent trois types devant moi et je dois passer à travers pour aller plaquer le type qu'a le ballon. La première partie, c'était facile, j'avais juste à écarter la tête des trois joueurs, mais après, la manière que j'attrapais le gars avec le ballon, elle leur plaisait pas, alors au bout d'un moment, ils m'ont fait m'exercer au plaquage sur un gros chêne au moins quinze ou vingt fois, histoire que je sente bien le truc, j'imagine. Au bout d'un moment, ils ont dû se dire que j'avais appris quelque chose avec le chêne, et ils m'ont remis devant ces trois joueurs en défense avec le porteur du ballon derrière eux, et ils se sont foutus en rogne parce que je me jetais pas sur lui méchamment après avoir écarté les trois autres de mon chemin. Cet après-midi-là, je me suis fait traiter de tous les noms et quand on a fini l'entraînement, je suis allé voir Coach Fellers et je lui ai dit que si je sautais pas sur le porteur du ballon, c'était parce que j'avais peur de lui faire mal. Le coach, il m'a répondu que le type aurait pas mal vu qu'il avait son équipement de football et que ça le protégeait bien. Pour dire la vérité, c'est pas tellement que j'avais peur de lui faire mal, mais plutôt qu'il soit en colère contre moi et qu'après ils s'en prennent tous à moi si j'étais pas bien gentil avec tout le monde. Bon, je vous passe les détails, mais disons qu'il m'a fallu un sacré bout de temps pour piger le truc.

Entre-temps, il a fallu que j'aille en classe. Chez les demeurés, on avait pas grand-chose à faire, mais là, ça plaisait pas. Ils s'étaient arrangés pour que j'aie trois cours en salle de permanence, où je restais juste tranquillement assis à faire ce que je voulais, et trois autres cours où une dame m'apprenait à lire. Juste elle et moi. Elle était vraiment gentille et vachement jolie en plus, et plus d'une fois, je dirais, j'ai eu des pensées un peu cochonnes. Mlle Henderson, qu'elle s'appelait.

Le seul cours qui me plaisait bien, c'était le repas de midi, mais je crois pas qu'on peut appeler ça un cours, en fait. Chez les demeurés, ma maman, elle me préparait un sandwich, un cookie et un fruit (jamais de banane), et j'emportais tout ça à l'école. Mais là, dans ce lycée, ils avaient une cafétéria, avec neuf ou dix plats différents à manger, et j'avais toujours du mal à me décider. À mon avis, quelqu'un a dû signaler le truc, vu qu'au bout d'une semaine, à peu près, Coach Fellers, il est venu me voir et m'a dit que je pouvais prendre tout ce que je voulais, que c'était "arrangé". Bon sang !

Devinez un peu qui était dans la salle de permanence avec moi :

Jenny Curran ! Elle est venue me voir dans le couloir et elle m'a dit qu'elle se souvenait de moi, quand on était en cours préparatoire. Elle était grande, maintenant, et elle avait de beaux cheveux noirs et des jambes très longues et un beau visage, et puis d'autres choses encore, que j'ose pas dire.

Sur le terrain de football, ça marchait pas trop comme Coach Fellers aurait voulu. Il avait l'air vraiment pas content et il rouspétait toujours contre les joueurs. Moi aussi, il me disputait. Ils ont essayé un truc où j'avais qu'à rester là où j'étais et empêcher les autres d'attraper notre porteur du ballon, mais ça ne marchait pas non plus, sauf quand le ballon arrivait juste au milieu de la ligne. Le coach, il était pas non plus trop content de mes plaquages, et vous pouvez me croire, j'en ai passé du temps à m'entraîner contre le chêne. Mais j'arrivais pas à me jeter contre le porteur du ballon comme ils voulaient que je le fasse. Il y avait quelque chose qui me retenait.

Jusqu'au jour où il s'est passé un truc qui a changé tout ça aussi. À la cafétéria, j'avais pris mes plats et j'étais allé m'asseoir à côté de Jenny Curran. Je lui causais pas, mais c'était la seule personne de toute l'école que je connaissais un peu, et j'aimais bien m'asseoir à côté d'elle. La plupart du temps, elle faisait pas attention à moi et elle parlait avec les autres. Au début, je m'étais assis avec les autres joueurs de l'équipe, mais ils faisaient comme si j'étais invisible ou quelque chose comme ça. Jenny Curran, elle, au moins, elle faisait pas comme si j'existais pas. Mais au bout d'un moment, j'ai fini par remarquer cet autre type qu'était souvent là aussi, et puis v'là qu'y se met à m'vanner. À dire des vacheries, style "Comment y va, l'abruti ?", des trucs comme ça. Et ça a duré une semaine ou deux, sans que je dise rien, et un jour, j'ai fini par dire – même encore aujourd'hui, j'arrive pas à croire que j'ai dit ça : "Je suis pas un abruti", et le type, il m'a regardé, et il s'est mis à rire. Et Jenny Curran, elle lui a dit d'arrêter, mais il a pris une boîte de lait et il l'a renversée sur mes genoux, alors moi, je me suis levé et je me suis sauvé en courant, tellement j'ai eu la trouille.

Un jour ou deux plus tard, le type, il vient me voir dans le couloir et il me dit qu'il va me faire mon affaire. Toute la journée, j'ai été mort de peur, et plus tard, dans l'après-midi, au moment où je sortais pour aller au gymnase, v'là qu'il était là avec une bande de ses copains. J'essaie de passer ailleurs, mais il me rattrape et il commence à me pousser aux épaules. Et il me dit toutes sortes de choses méchantes, il me traite de "dingo" et tout ça, et puis il me donne un coup de poing dans le ventre. Ça m'a pas fait vraiment mal, mais je me suis mis à chialer et je me suis sauvé, mais j'ai entendu qu'il me poursuivait avec ses copains. J'ai couru aussi vite que je pouvais jusqu'au gymnase en traversant le terrain de football et tout à coup, j'ai aperçu Coach

Fellers assis dans les gradins, en train de me regarder. Les types qui me poursuivaient se sont arrêtés et ils sont partis, et Coach Fellers, il avait un drôle d'air, et il m'a dit d'aller me mettre en tenue tout de suite. Un moment après, il vient me voir dans les vestiaires avec ces combinaisons de jeu sur une feuille de papier, il y en avait trois, et il me dit de les retenir dans ma tête aussi bien que je peux.

Cet après-midi-là, pendant l'entraînement, il fait mettre les deux équipes en ligne et tout d'un coup, le quarterback, il me donne le ballon, à *moi*, et je dois courir, en contournant la ligne de l'équipe adverse par la droite, jusqu'aux poteaux de but. Quand ils se lancent tous à ma poursuite, je fonce aussi vite que je peux – ils ont dû se mettre à sept ou huit pour m'écrouler au sol. Coach Fellers, il était aux anges, il faisait des bonds, il poussait des cris et il donnait des tapes dans le dos de tout le monde. On avait déjà fait tout plein de courses avant, pour voir comment on courait vite, mais j'imagine que je vais deux fois plus vite quand je sens qu'on me poursuit. Quel est l'idiot qu'en ferait pas autant ?

Bon, tout ça pour dire qu'après, j'ai eu beaucoup plus la cote et les gars de l'équipe, ils ont commencé à être plus sympas avec moi. Quand on a fait notre premier vrai match, j'étais mort de trouille, mais ils m'ont passé le ballon et j'ai réussi deux ou trois fois à courir jusque dans l'en-but et là, tout le monde a été gentil avec moi comme ils l'avaient jamais été. Y a pas à dire, le lycée a vraiment changé des tas de choses dans ma vie. J'en suis même venu à aimer courir avec le ballon, sauf que la plupart du temps, ils me faisaient passer par les ailes, vu que je pouvais toujours pas me faire à l'idée que c'était bien de foncer dans le tas au centre et renverser les types devant moi. Y a un des gorilles, il a dit que j'étais le plus grand de tous les demis de mon âge dans le monde entier. Mais venant de lui, je crois pas que c'était un compliment.

À part ça, je faisais des progrès en lecture avec Mlle Henderson. Elle m'a donné *Tom Sawyer* à lire, et deux autres livres aussi, que je me rappelle pas, et je les ai emportés à la maison et j'ai tout lu, mais après, j'ai pas trop bien réussi mon contrôle. N'empêche, je les ai trouvés drôlement chouettes, ces bouquins.

Un peu plus tard, j'ai recommencé à m'asseoir à côté de Jenny Curran à la cafétéria, et pendant un bon moment, y a pas eu d'histoires, et puis un jour, c'était au printemps, je rentrais de l'école, et v'là que je rencontre encore ce type, celui qui m'avait renversé la boîte de lait sur les genoux et qui m'avait poursuivi, ce jour-là. Il avait un bâton et il se met à me traiter de "débile" et de "dingo".

Il y avait des gens qui regardaient, et puis c'est Jenny Curran qui se ramène, et moi, je vais pour me sauver encore une fois, mais – je sais pas pourquoi – je reste là. Le type, il me donne un coup dans le ventre

avec son bâton, alors je me dis, bon y en a marre, je lui attrape le bras et avec mon autre main, je lui donne un bon coup sur la caboche, et tout a été terminé, enfin, plus ou moins.

Ce soir-là, ma maman, elle a reçu un coup fil des parents du garçon, et ils ont dit que si je levais encore la main sur leur fils, ils me signaleraient à la police et ils me feraient “enfermer”. J’ai essayé d’expliquer à ma maman et elle m’a dit qu’elle comprenait, mais j’ai bien vu qu’elle se faisait du mouron. Elle m’a dit que vu la taille que je faisais maintenant, fallait que je fasse attention, parce que je pourrais blesser quelqu’un facilement. J’ai fait oui de la tête et je lui ai promis que je ferais plus de mal à personne. Cette nuit-là, dans mon lit, j’ai entendu qu’elle pleurait toute seule dans sa chambre.

Mais le coup sur la tête que j’avais donné à ce garçon, ça a fait une chose, ça m’a fait voir autrement ma façon de jouer au football. Le lendemain, j’ai demandé à Coach Fellers de me laisser courir avec le ballon droit devant moi, il a dit OK, et j’ai renversé peut-être quatre ou cinq joueurs pour me sortir de la mêlée et j’ai pu courir tranquillement avec tous les autres derrière qui essayaient de me rattraper. Cette année-là, j’ai été sélectionné dans l’équipe All State, qui réunit les meilleurs joueurs de l’État. J’arrivais pas à le croire. Ma maman, elle m’a offert deux paires de chaussettes et une chemise pour mon anniversaire. Et puis elle a économisé pour m’acheter un costume tout neuf que j’ai mis pour aller à la remise des récompenses aux joueurs de l’équipe All State. C’était mon premier costume. Ma maman m’a fait mon nœud de cravate et hop, me v’là parti.

LE BANQUET ORGANISÉ pour la remise des trophées à l'équipe All State devait se tenir dans une petite ville appelée Flomaton. Coach Fellers, il a dit comme ça que c'était un bled grand comme un poste d'aiguillage sur la ligne de chemin de fer. On nous a mis dans un bus – on était cinq ou six du coin à avoir gagné cette récompense – et on nous a conduits là-bas. Il y avait une heure ou deux de route, et y avait pas de toilettes dans le bus, et moi, j'avais avalé deux grands verres de granité avant de partir, ce qui fait qu'en arrivant à Flomaton, j'avais une sacrée envie d'aller au petit coin.

Le truc avait lieu dans l'auditorium du lycée de Flomaton, et une fois à l'intérieur, quelques gars et moi, on a filé aux toilettes. Le problème, c'est qu'au moment d'ouvrir ma braguette, je sais pas comment je me suis débrouillé, mais j'ai coincé le pan de ma chemise dans ma fermeture Éclair, impossible de l'ouvrir. Au bout d'un moment, un gars sympa d'une autre école va prévenir Coach Fellers, qui revient avec les deux gorilles et ils se mettent à essayer d'ouvrir ma braguette. Un des deux gorilles, il dit que la seule façon d'y arriver, c'est d'arracher la fermeture Éclair. Alors Coach Fellers, il met les mains sur ses hanches et il dit :

— Tu t'imagines peut-être que je vais envoyer ce garçon à la cérémonie avec sa braguette grande ouverte et son engin à l'air – et qu'est-ce que tu crois que ça va faire comme impression ?

Après, il se tourne vers moi et il fait :

— Forrest, va falloir que tu te fasses un nœud et te retenir jusqu'à ce que tout ça soit fini, et après, on s'occupera de ça – d'accord ?

Alors, moi, je fais oui de la tête, vu que je sais pas quoi faire d'autre, mais je me dis que la soirée risque d'être vachement longue.

On entre dans l'auditorium, et là, il y a un million de personnes assises à des tables, tout sourire et ils nous applaudissent à notre entrée. On nous installe à une longue table sur la scène, devant tout le monde, et mes plus grandes craintes sur la longueur de la soirée se confirment. J'ai l'impression que tous les gens qui sont là sont venus pour faire un discours – même les serveurs et le concierge. J'aurais bien aimé que ma maman soit là, elle m'aurait aidé, mais elle était restée à la maison, au lit avec la grippe. Finalement, ça a été à nous de recevoir notre récompense, un petit ballon de football doré, et quand on appelait notre nom, on devait se lever, aller jusqu'au micro, prendre notre récompense et dire "merci", et ils nous ont aussi dit que

si jamais quelqu'un voulait ajouter quelque chose, il avait intérêt à être bref si on voulait partir de là avant la fin du siècle.

La plupart, ils vont chercher leur récompense et ils disent juste "merci", et puis c'est mon tour. Un type crie dans le micro "Forrest Gump" – Gump, c'est mon nom de famille, au cas où je vous l'aurais pas encore dit – alors je me lève, j'y vais et ils me donnent ma récompense. Je me penche au-dessus du micro et je dis "merci", et là, v'là que tout le monde se met à m'acclamer et applaudir debout. Je suppose que quelqu'un leur a dit à l'avance que j'étais une sorte d'idiot et qu'ils font un effort pour être gentils avec moi. Mais bon, je suis tellement surpris que je sais pas quoi faire, alors je reste planté là, bêtement. Tout le monde se tait et le type au micro, il se penche vers moi et il me demande si j'ai envie de dire un mot. Alors, moi, je dis comme ça :

— J'ai envie de faire pipi.

Dans le public, personne n'a rien dit pendant un moment, ils se sont juste regardés d'un drôle d'air, et puis après ils se sont mis à parler tout bas, et Coach Fellers est venu me tirer par le bras et m'a ramené à mon siège. Tout le restant de la soirée, il m'a regardé d'un air pas content, mais à la fin du banquet, le coach et les deux gorilles m'ont accompagné aux toilettes, ils ont arraché la fermeture de ma braguette et j'ai fait au moins vingt litres !

Une fois que j'ai eu terminé, Coach Fellers, il m'a fait :

— Gump, y a pas à dire, t'as une façon bien à toi de t'exprimer.

Bon, l'année suivante, il s'est pas passé grand-chose d'intéressant, sauf que quelqu'un est allé raconter qu'un idiot avait été sélectionné dans l'équipe All State, et des tas de lettres sont arrivées de partout dans le pays. Maman les a gardées et elle a commencé un album. Un jour, on a reçu un paquet qui venait de New York, et dedans, il y avait une balle de base-ball signée par toute l'équipe des New York Yankees. C'était la chose la plus chouette qui m'était jamais arrivée ! Je tenais à cette balle comme à la prune de mes yeux, mais un jour, je jouais avec dans le jardin, et un gros clébard s'est amené, il l'a attrapée au vol dans sa gueule et il l'a mâchouillée. Ça, c'est le genre de truc qui m'arrive régulièrement.

Un jour, Coach Fellers m'appelle et il m'emmène dans le bureau du proviseur. Il y avait un type de l'université, il me serre la main et il me demande si j'ai déjà pensé à jouer au football à la fac. Il dit qu'ils m'ont "suivi". Vu que j'y avais jamais pensé, je secoue la tête.

Ils ont tous l'air vachement impressionnés par ce type, ils lui font des courbettes et des ronds de jambes, et ils lui donnent du Monsieur Bryant par-ci, Monsieur Bryant par-là. Mais il dit que moi, je peux l'appeler "l'Ours", je trouve que c'est un drôle de nom, sauf que dans

son allure, il fait penser à un ours, d'une certaine façon. Coach Fellers lui signale que je suis vraiment pas une lumière, mais l'Ours, il lui répond que c'est pareil avec presque tous ses joueurs, et qu'il envisage de me donner un soutien particulier dans mes études. Une semaine après, ils me font passer un test avec tout plein de questions bizarres, du genre que j'ai pas l'habitude. Au bout d'un moment, j'en ai marre et je laisse tomber.

Deux jours plus tard, l'Ours revient et Coach Fellers me traîne encore une fois dans le bureau du proviseur. L'Ours, il a l'air catastrophé, mais il est quand même gentil avec moi. Il me demande si j'ai fait de mon mieux pour le test. Je lui fais oui de la tête et je vois le proviseur qui lève les yeux au ciel, alors l'Ours il dit :

— Bon, dans ce cas, c'est bien dommage, parce que les résultats semblent indiquer que ce garçon est idiot.

Le proviseur fait oui de la tête, maintenant, et Coach Fellers reste planté là, les mains dans les poches, l'air pas content du tout. On dirait bien que ma carrière de footballeur universitaire va s'arrêter là.

J'étais peut-être trop cruche pour jouer au football à l'université, mais apparemment ça n'a pas beaucoup impressionné l'Armée des États-Unis. C'était ma dernière année de lycée, et au printemps, tous les autres ils ont eu leur diplôme de fin d'études. On m'a quand même laissé monter sur l'estrade et ils m'ont donné une grande robe noire à enfiler, et le moment venu, le proviseur a annoncé qu'ils me remettaient un diplôme "spécial". Je me suis levé pour aller jusqu'au micro, et les deux gorilles se sont levés avec moi pour m'accompagner – j'imagine que c'était pour s'assurer que je dise pas de bêtises comme au banquet de l'équipe de football All State. Ma maman, elle était assise en bas, au premier rang, en train de pleurer et se tordre les mains, et moi, j'étais vachement content, comme si j'avais accompli quelque chose de vraiment bien.

Mais quand on est arrivés à la maison, j'ai fini par comprendre pourquoi elle continuait à pleurer – on avait reçu une lettre de l'Armée disant que je devais me présenter au conseil de révision local, ou quelque chose comme ça. Moi, je savais pas trop ce que ça voulait dire, mais ma maman, elle, elle savait – on était en 1968, et il y avait toutes sortes de trucs pas terribles qu'étaient en train de se passer.

Maman m'a donné une lettre du proviseur que je devais remettre aux gens du conseil, mais je sais pas comment j'ai fait, je l'ai perdue en chemin. C'était complètement dingue. Il y avait un grand type de couleur en tenue de l'armée qu'arrêtait pas de brailler après les gars et qui les mettait en groupes. On était tous là, il s'est amené en hurlant :

— Bon, je veux une moitié de ce côté-ci, et une moitié de ce côté-là, et la moitié restante, vous bougez pas !

Tout le monde a commencé à s'agiter d'un air étonné et même moi, j'ai compris que ce type était débile.

Ils m'ont fait entrer dans une salle où ils nous ont fait mettre en rangs et ils nous ont dit d'enlever nos vêtements. Moi j'aime pas trop ça, mais vu que tout le monde s'est déshabillé, j'ai fait pareil. Ils nous ont examiné partout – les yeux, le nez, la bouche, les oreilles, et même les autres choses aussi. À un moment, y en a un qui m'a dit :

— Penche-toi.

Je me suis penché, et là, il m'a enfoncé son doigt dans le cul.

Carrément !

Je me suis retourné, j'ai attrapé ce salopard et je lui ai donné un bon coup sur la caboche. Alors là, ça a été une sacrée pagaille, y a tout un tas de types qui me sont tombés dessus. Mais moi, j'ai l'habitude, je me suis débarrassé d'eux et j'ai filé par la porte. À la maison, j'ai tout raconté à ma maman. Elle était dans tous ses états, mais elle m'a dit :

— T'inquiète pas, Forrest, ça va s'arranger.

Eh ben, non, ça s'est pas arrangé. La semaine suivante, un fourgon s'est arrêté devant chez nous et un tas de mecs en uniforme de l'armée avec des casques noirs tout brillants sont venus me chercher. Je suis allé me cacher dans ma chambre, mais Maman, elle est venue me dire qu'ils voulaient juste me ramener au conseil de révision. Pendant tout le trajet, ils m'ont eu à l'œil, comme si j'étais une sorte de fou furieux.

Il y avait une porte qui conduisait à un grand bureau avec un type plutôt vieux dans un uniforme sacrément impressionnant, et lui aussi, il m'a regardé de près. Ils m'ont fait asseoir et m'ont refilé un autre test avec des questions qu'étaient vachement plus faciles que celles du test de l'université, mais quand même, c'était pas du gâteau.

Après, ils m'ont emmené dans un autre bureau où il y avait quatre ou cinq gus assis derrière une longue table et ils se sont mis à me poser des questions en se repassant une feuille qu'avait l'air d'être le test que je venais de faire. À la fin, ils se sont regroupés et au bout d'un moment, y en a un qu'a signé un papier et il me l'a donné. Je l'ai rapporté à la maison et quand elle l'a lu, ma maman elle a commencé à s'arracher les cheveux en pleurant et elle a remercié le Seigneur, parce que ça disait que j'étais "ajourné à titre temporaire" à cause que je suis une andouille.

Y a un autre truc super important dans ma vie qui m'est arrivé cette semaine-là. Il y avait cette pensionnaire qui logeait chez nous, elle travaillait comme opératrice à la compagnie de téléphone, pas loin. Mlle French, qu'elle s'appelait. C'était une dame vraiment très gentille, le plus souvent elle restait toute seule dans son coin, mais un soir, il faisait une chaleur terrible et il y avait de l'orage, elle a passé la tête à la porte de sa chambre au moment où je passais dans le couloir et elle

m'a dit :

— Dis, Forrest, j'ai acheté une boîte de délicieux nougats cet après-midi, ça te dirait d'y goûter ?

Alors, moi je dis "oui", et elle me fait entrer dans sa chambre, et là, sur la commode, il y a la boîte de nougats. Elle m'en donne un, et puis elle me demande si j'en veux un autre et elle me fait signe de m'asseoir sur le lit. J'ai dû m'en enfiler dix ou quinze comme ça, et il y avait des éclairs dehors, avec des coups de tonnerre, et les rideaux qui se soulevaient, et Mlle French, v'là qu'elle me fait m'allonger sur le lit. Et elle commence à me faire des caresses qu'étaient plutôt personnelles.

— Ferme les yeux, qu'elle me dit comme ça, et tout va bien se passer.

Et hop, aussitôt, y s'passe un truc qui s'est jamais passé avant. Je peux pas dire ce que c'était, vu que j'avais les yeux fermés, et vu aussi que ma maman, elle m'aurait tué, mais ce que je peux vous garantir, c'est que ça m'a donné une nouvelle façon de voir les choses pour la suite.

Le problème, c'est que Mlle French était peut-être une dame bien gentille, n'empêche, tout ce qu'elle m'a fait ce soir-là, moi j'aurais préféré que ce soit Jenny Curran qui me le fasse. Mais je voyais vraiment pas comment un truc comme ça pourrait se faire, vu que quand on est comme moi, c'est pas facile de demander à une fille de sortir avec vous. C'est le moins qu'on puisse dire.

Mais avec ma nouvelle expérience, j'ai quand même eu le courage de demander à ma maman ce que je pouvais faire, rapport à Jenny, mais bien sûr, je lui ai rien dit à propos de Mlle French. Ma maman m'a dit qu'elle s'occupait de ça, et elle a appelé la maman de Jenny pour lui expliquer la situation, et le soir suivant, qui je vois débarquer devant notre porte ? Jenny Curran en personne !

Elle s'est mise sur son trente et un, avec une robe blanche et une fleur rose dans les cheveux, et moi je la trouve encore plus jolie que dans tous mes rêves. Elle entre dans la maison, et Maman l'emmène au salon, elle lui donne un soda avec une boule de glace et puis elle m'appelle pour que je descende de ma chambre, où j'ai filé en vitesse aussitôt que j'ai vu Jenny Curran arriver dans l'allée. J'aurais préféré avoir cinq mille gars lancés à mes trousses plutôt que d'avoir à sortir de ma chambre à ce moment-là, mais ma maman est montée, elle m'a pris par la main et dans le salon, elle m'a servi un soda avec une boule de glace aussi. Ça a un peu arrangé les choses.

Maman a dit qu'on pouvait aller au ciné et elle a donné trois dollars à Jenny quand on est partis. Jenny était gentille comme jamais, elle parlait et elle riait, et moi, je hochais la tête et je souriais comme un idiot. Le cinéma n'était qu'à quatre ou cinq rues de chez moi, Jenny

est allée acheter les billets et on est entrés dans la salle. Elle m'a demandé si je voulais du pop-corn, elle est allée en chercher et quand elle est revenue, le film avait déjà commencé.

C'était un film sur un homme et une femme qui s'appelaient Bonnie et Clyde, et qui attaquaient des banques, et il y avait aussi d'autres personnages qu'étaient intéressants. Mais il y avait aussi beaucoup de fusillades et de morts et des trucs de ce genre. Moi, je trouvais ça drôle que les gens se tirent dessus et se tuent comme ça, et je riais pas mal quand ça arrivait, et à chaque fois que je me marrais, j'avais comme l'impression que Jenny Curran s'enfonçait dans son siège. À la moitié du film, elle était presque arrivée par terre. Je m'en suis aperçu tout d'un coup et je me suis imaginé qu'elle avait dû tomber de son siège, un truc comme ça, alors je l'ai attrapée par l'épaule pour la relever.

En faisant ça, j'ai entendu quelque chose craquer et quand j'ai baissé les yeux, j'ai vu que la robe de Jenny s'était complètement déchirée et que tout était à l'air. Alors avec mon autre main, j'ai essayé de la couvrir, mais elle a commencé à faire tout un raffut et à se débattre comme si elle était affolée, et moi, j'ai voulu la prendre dans mes bras pour l'empêcher de s'écrouler et pour pas que ses vêtements retombent, et les gens se sont retournés pour voir qu'est-ce que c'était que tout ce boucan. Et tout d'un coup, un gars est arrivé dans l'allée, il a braqué sa lampe sur Jenny et moi, et comme tout le monde pouvait la voir dans la lumière, elle s'est mise à hurler et à pleurer, elle s'est levée d'un bond et elle est sortie de la salle en courant.

En moins de deux, y a deux types qui sont venus me dire de me lever et de les suivre dans un bureau. Quelques minutes plus tard, quatre policiers sont arrivés et m'ont dit de venir avec eux. Ils m'ont conduit à une voiture de police, deux devant, et les deux autres à l'arrière avec moi, juste comme avec les gorilles de Coach Fellers, sauf que cette fois, on est vraiment allés "en ville", et là, ils m'ont emmené dans une pièce, ils ont collé mes doigts sur un tampon, ils m'ont pris en photo et après, ils m'ont jeté dans une cellule. Ça m'a fichu un drôle de coup, cette expérience. J'ai pas arrêté de me faire du souci pour Jenny, mais au bout d'un moment, ma maman est arrivée en s'essuyant les yeux avec un mouchoir et en se tordant les doigts, et j'ai compris que j'avais encore fait quelque chose qu'il fallait pas.

Quelques jours après, il y a eu comme une sorte de cérémonie au tribunal. Ma maman m'a fait mettre mon costume et elle m'a emmené, on a rencontré un gentil monsieur avec une moustache et un grand sac qui a dit au juge tout un tas de trucs, et puis d'autres gens et ma maman, ils ont débité d'autres salades, et à la fin, ça a été mon tour.

Le monsieur à la moustache me prend par le bras pour que je me

lève et le juge me demande comment tout ça est arrivé. Je savais pas quoi raconter, alors j'ai juste haussé les épaules, après, il me demande si j'ai autre chose à ajouter, alors je lui fais :

— J'ai envie de faire pipi.

Faut dire que ça faisait presque une demi-journée qu'on était là, et ça pressait vachement. Le juge, il se penche en avant au-dessus de son grand bureau et il me regarde comme si j'étais un Martien ou quelque chose comme ça. Alors le type à la moustache se met à causer et le juge lui dit de m'emmener aux cabinets, ce qu'il fait. En sortant de la salle je me retourne, et je vois ma pauvre maman qui se tient la tête et s'essuie les yeux avec son mouchoir.

Bon, enfin, quand je reviens, le juge se gratte le menton et il dit que toute cette histoire est "bien singulière", mais qu'il pense que je devrais aller à l'armée ou un truc comme ça, que ça pourrait me remettre d'aplomb. Ma maman lui signale que l'Armée des États-Unis veut pas de moi à cause que je suis idiot, mais qu'on a reçu une lettre ce matin de l'université qui dit que si je veux bien jouer au football pour eux, alors je peux aller à l'école sans problème.

Le juge dit que ça aussi, ça lui semble légèrement singulier, mais qu'il est d'accord, pourvu que j'aille me faire voir ailleurs que dans cette ville.

Le lendemain matin, je suis fin prêt avec mes valises et Maman me conduit à la gare routière pour me mettre dans le bus. Je regarde par la fenêtre, et là, je vois Maman qui pleure et s'essuie les yeux avec son mouchoir. C'est le genre de spectacle que je commence à connaître un peu trop bien. Et il reste bien gravé dans ma mémoire. Bon, enfin, le bus démarre et me v'là parti.

À L'UNIVERSITÉ, Coach Bryant débarque dans le gymnase, où on est tous assis en short et en sweat-shirt, et il se met à faire un discours. En gros, c'est le même genre de discours que ceux que nous faisait Coach Fellers, à part que même un bêta comme moi comprend tout de suite que ce type, il est pas là pour plaisanter ! Son discours est chouette et pas trop long, et il termine en disant que le dernier arrivé au bus qui nous emmène jusqu'au terrain d'entraînement ne prendra pas le bus, mais un bon coup de pied dans le derrière qui l'expédiera direct au stade. Parfaitement. Personne prend l'avertissement à la légère et on s'empile dans le bus comme des crêpes.

Tout ça, ça se passait au mois d'août, et en Alabama, il fait plus chaud qu'ailleurs. Pour vous dire, si vous mettez un œuf sur le dessus de votre casque de football, dix secondes après, vous avez un œuf au plat. Bien sûr, personne a jamais essayé, à cause que ça pourrait mettre Coach Bryant en pétard. Et ça, personne avait envie que ça arrive, vu que la vie était déjà bien assez difficile comme ça.

Coach Bryant a demandé à ses assistants de me faire visiter le campus. Ils m'ont emmené là où je vais habiter, c'est un beau bâtiment en brique, que quelqu'un a dit qu'il s'appelait la "Résidence des Singes". Les assistants m'y conduisent en voiture et ils montent avec moi jusqu'à ma chambre. Malheureusement, ce qui pouvait avoir l'air chouette à l'extérieur était vachement moche à l'intérieur. Pour commencer, on dirait que ça fait un bail que plus personne vit là, tellement il y a de poussière et de cochonneries dans tous les coins. Presque toutes les portes ont été arrachées et foutues par terre et les fenêtres, elles sont démolies aussi.

Il y a quelques types qui sont couchés sur leur lit en petite tenue, vu qu'y fait pas loin de 45 degrés, et y a des mouches et d'autres bestioles qui bourdonnent un peu partout. Dans le couloir, il y a une grande pile de journaux et au début, j'ai les j'tons qu'ils nous obligent à les lire, étant donné qu'on est à la fac et tout, mais après, on me dit que c'est pour mettre par terre, pour pas qu'on marche dans la saleté et toutes les cochonneries.

Les assistants du coach m'emmènent à ma chambre en disant qu'ils espèrent y trouver celui qui va la partager avec moi, Curtis machin chose, qu'il s'appelle, mais il est pas dans le coin. Ils défont mes bagages et me montrent où se trouvent les toilettes, qui sont encore plus dégoué que celles d'une station-service à une seule pompe, et ils

se tirent. Mais avant de partir, y en a un qui dit que Curtis et moi, on devrait bien s'entendre, vu que tous les deux, on a autant de cervelle qu'une aubergine. Je lui balance mon regard le plus dur, parce que j'en ai marre d'entendre ce genre de connerie, mais le type me dit de me mettre par terre et de faire cinquante pompes. Après ça, je ferai ce qu'on me dit de faire.

Je me suis couché pour dormir un peu, mais d'abord, j'ai étendu un drap sur le lit pour couvrir la saleté, et je rêvais que j'étais assis dans le salon avec ma maman, comme avant, quand il faisait chaud et qu'elle me préparait un verre de citronnade et me parlait pendant des heures, et d'un seul coup, la porte de la chambre s'est écrasée par terre, et là, je vous dis pas la trouille que ça m'a foutue. Il y avait un type qui se tenait dans l'encadrement avec un air complètement dingue, les yeux lui sortant des orbites, sans dents de devant, le pif comme une courge jaune et les cheveux dressés sur sa tête comme s'il avait fourré son engin dans une prise électrique. Je me suis dit que ça devait être Curtis.

Quand il est entré dans la chambre en marchant sur la porte qu'il venait de démolir, on aurait dit qu'il s'attendait à ce que quelqu'un lui saute dessus, il arrêta pas de jeter un œil à droite et à gauche. Curtis, il est pas très grand, mais à part ça, il ressemble à une armoire. Il commence par me demander d'où je viens. Quand je lui dis que je suis de Mobile, il me dit que c'est une ville de couilles molles et il m'annonce que lui, il vient de Opp, là où on fabrique du beurre de cacahuètes, et que si j'aime pas ça, il va en ouvrir un bocal et me beurrer le cul avec ! En gros, c'est toute la conversation qu'on a pu avoir pendant un jour ou deux.

Cet après-midi-là, à l'entraînement de football, il faisait à peu près dans les 5 000 degrés sur le terrain, et tous les assistants de Coach Bryant couraient dans tous les sens en faisant la grimace et en nous gueulant dessus pour nous faire bosser. J'avais la langue qui pendouillait comme si c'était une cravate ou un truc comme ça, mais j'ai essayé de faire les choses bien. Au bout d'un moment ils ont séparé tout le monde en petits groupes, ils m'ont mis avec les arrières et on a commencé à pratiquer des enchaînements de passes.

Avant que j'arrive à l'université, ils m'avaient envoyé un paquet qui contenait à peu près un million de combinaisons de jeu différentes, et j'avais demandé à Coach Fellers ce que je devais faire avec ça, alors il avait juste secoué la tête d'un air triste et il m'avait dit de rien faire du tout – juste d'attendre que je sois à l'université, et eux, ils s'occuperaient de tout ça.

Maintenant, je regrette d'avoir écouté Coach Fellers, parce que quand je m'élance pour ma première passe, je pars du mauvais côté et

y a l'assistant en chef du coach qui applique à toute vitesse en me hurlant dessus comme pas possible, et une fois qu'il a fini de brailler, il me demande si j'ai étudié les combinaisons qu'ils m'ont envoyées. Je fais "euh...", et là il se met à bondir sur place en agitant les bras comme s'il était attaqué par des frelons, et une fois qu'il est calmé, il me dit d'aller faire cinq tours de terrain en courant pendant qu'il va consulter Coach Bryant à mon sujet.

Coach Bryant, lui, il est assis tout en haut d'une grande tour et il nous observe de son perchoir comme un grand Bouddha. Moi, je fais mes tours et je regarde l'adjoint grimper là-haut et une fois arrivé, il fait son rapport, alors Coach Bryant tend le cou en avant et je sens la brûlure de ses yeux sur mon gros derche d'abruti. Tout d'un coup, une voix beugle dans le mégaphone et tout le monde peut entendre :

— Forrest Gump, à la tour du Coach, tout de suite.

Et puis je vois Coach Bryant et son adjoint qui descendent. J'y vais en courant, et pendant tout le trajet, je me dis que je préférerais courir à reculons.

Mais imaginez ma surprise quand je vois Coach Bryant en train de sourire. Il me fait signe de venir avec lui dans les gradins et on va s'asseoir et lui aussi, il me demande si j'ai pas appris les combinaisons qu'ils m'ont envoyées. Je commence à lui expliquer ce que m'a dit Coach Fellers, mais Coach Bryant, il m'arrête et me dit de retourner dans l'alignement et de commencer à réceptionner des passes, alors je lui dis quelque chose que j'imagine il avait pas envie d'entendre, c'est-à-dire que j'ai jamais réceptionné une passe au lycée, vu qu'ils pensaient que c'était déjà assez dur pour moi de me rappeler où se trouvait notre ligne d'en-but, alors vous me voyez me mettre à courir et essayer d'attraper le ballon au vol en même temps !

Coach Bryant, quand il entend ça, il plisse les yeux d'une façon vachement bizarre et il regarde au loin, comme s'il regardait la lune ou un truc comme ça. Après, il dit à son adjoint d'aller chercher un ballon, et quand le ballon arrive, Coach Bryant lui-même me dit de courir un peu et de me retourner. Alors je fais comme il dit et il me lance le ballon. Je vois la balle arriver vers moi presque au ralenti, mais elle rebondit sur mes doigts et tombe par terre. Coach Bryant se met à hocher la tête, l'air de se dire qu'il aurait dû s'en douter. Je sais pas pourquoi mais j'ai comme l'impression qu'il est pas content.

Depuis que je suis tout petit, chaque fois que je fais une bêtise, ma maman me dit comme ça :

— Forrest, faut que tu fasses attention, parce que sinon, ils vont venir te chercher et "t'enfermer".

J'avais tellement la trouille de me faire "enfermer" quelque part que j'ai toujours essayé de me tenir à carreau, mais je veux bien être

pendu s'il y a un endroit pire où ils auraient pu m'envoyer que cette Résidence des Singes où je vis.

Les gars, ils font des conneries que même à l'école des débiles ils auraient pas tolérées – par exemple, ils arrachent les sièges des toilettes, et quand vous allez aux cabinets, il y a plus qu'un trou dans le sol pour chier, et le siège des toilettes ils le passent par la fenêtre pour que ça s'écrase sur une voiture qui passe. Une nuit, un abruti qui joue dans la ligne d'attaque a pris un flingue et il a commencé à dégommer toutes les vitres du local d'une confrérie d'étudiants de l'autre côté de la rue. Les flics du campus, ils ont rappliqué à toute vitesse, mais le type leur a balancé par la fenêtre un gros moteur de hors-bord qu'il avait trouvé quelque part, juste sur le toit de leur bagnole. Coach Bryant, il lui a fait faire tout un tas de tours de terrain en plus pour ça.

Curtis et moi, ça va pas trop fort entre nous, et je me suis jamais senti aussi seul. Je m'ennuie de ma maman et j'ai envie de rentrer à la maison. Le problème avec Curtis, c'est que je le comprends pas. Dès qu'il ouvre la bouche, il dit tellement de gros mots, que le temps de deviner ce qu'ils veulent dire, je sais plus de quoi il cause. En général, ce que je comprends, c'est qu'il y a quelque chose qui le met en rogne.

Curtis avait une voiture et d'habitude, on allait ensemble au terrain, mais un jour je m'amène et il est en train de gueuler et jurer, et il est penché au-dessus d'une grille d'égout dans la rue. Apparemment, il venait de crever et en démontant la roue, il met tous les écrous dans l'enjoliveur et manque de chance, il fait tout tomber dans l'égout. On va être en retard pour l'entraînement, et ça, c'est pas bon, alors je dis à Curtis :

— Pourquoi t'enlèves pas un écrou à chacune des trois autres roues, comme ça t'auras trois écrous pour les quatre roues, ça devrait être suffisant pour aller jusqu'au terrain ?

Curtis arrête de débiter ses gros mots un instant et en me regardant il me dit :

— T'es censé être idiot, comment ça se fait que t'as trouvé ça, toi ?

Alors lui fais :

— Je suis peut-être idiot, mais je suis pas con.

Et là, il se relève et se met à me courser avec son démonte-pneu en me traitant de tous les noms qu'il peut imaginer, et ça a un peu gâché nos relations.

Après ça, j'ai décidé de me trouver un autre endroit où crêcher, et en rentrant de l'entraînement, je suis allé au sous-sol de la résidence, et c'est là que j'ai passé la nuit. C'était pas plus sale que les chambres dans les étages et il y avait une ampoule électrique. Le lendemain, j'y ai descendu mon lit et à partir de ce moment-là, c'est là que je me suis installé.

Pendant ce temps, l'école avait repris et il a fallu trouver ce qu'ils allaient faire de moi. Il y avait un type dans le département des sports qui avait l'air d'être là juste pour trouver des cours où les neuneus pourraient réussir leurs exams. Il y avait des matières qui étaient censées être faciles, comme l'éducation physique, et ils m'ont inscrit dans ces cours-là. Mais il fallait aussi que je prenne un cours d'anglais et un cours de science ou de math, pas moyen de faire autrement. Ce que j'ai appris plus tard, c'est qu'il y avait des profs qui fichaient plus ou moins la paix aux joueurs de football, en clair, ils se rendaient compte qu'on était complètement pris par le sport et qu'on pouvait pas passer trop de temps à étudier. Il y avait un de ces profs dans le département de science, mais malheureusement, le cours qu'il donnait, c'était un truc qui s'appelait "Lumière – Niveau intermédiaire", et apparemment, c'était un cours pour ceux qui étaient en dernière année de licence de physique ou quelque chose comme ça. Mais ils m'ont quand même mis dans le cours, alors que j'étais incapable de faire la différence entre la physique et l'éducation physique.

J'ai pas eu autant de chance en anglais. Apparemment, ils n'avaient pas de profs compréhensifs dans ce département, alors on m'a dit de m'inscrire, d'aller aux cours et de rater l'examen, ils verraient plus tard comment on pouvait s'arranger.

Pour le cours "Lumière – Niveau intermédiaire", ils m'ont filé un bouquin qui pesait dans les deux kilos et demi et qu'avait l'air d'avoir été écrit par un Chinois. Mais tous les soirs, je le prenais avec moi dans mon sous-sol, je m'asseyais sur mon lit juste sous l'ampoule et au bout d'un moment, je peux pas vous dire pourquoi ou comment, mais j'ai commencé à comprendre. Ce que je comprenais pas, c'était pourquoi on devait faire ça, mais résoudre les équations, c'était simple comme bonjour. Mon prof, il s'appelait Hooks, et après le premier contrôle, il m'a demandé de venir le voir dans son bureau à la fin du cours. Et là, il me fait :

— Forrest, je veux que vous me disiez la vérité, est-ce que quelqu'un vous a donné les réponses à ces questions ?

Moi, je secoue la tête, alors il me donne une feuille de papier avec un problème écrit dessus et il me dit de m'asseoir et de le résoudre. Quand j'ai fini, le Pr Hooks regarde ce que j'ai fait et il secoue la tête en disant :

— Sacré nom de Dieu !

Le cours d'anglais, c'est une autre histoire. Le prof, un certain M. Boone, c'est quelqu'un de très strict qui parle beaucoup. À la fin du premier jour, il nous dit de nous mettre au travail le soir même et d'écrire une petite autobiographie. C'est sûrement le truc le plus difficile que j'aie jamais essayé de faire, mais bon, j'y passe presque

toute la nuit, à réfléchir et écrire, et je mets tout ce qui me vient à l'esprit, vu qu'ils m'ont dit que je pouvais rater de toute façon.

Quelques jours plus tard, M. Boone commence à rendre les copies, et v'là qu'il critique et se moque de tout ce que les autres ont écrit. Après, il arrive à mon devoir, et je me dis que c'est sûr, ça va être la honte pour moi. Mais il prend ma copie et se met à la lire tout haut pour la classe, et il se met à rire et tout le monde rit aussi. J'ai raconté mon séjour dans l'école des débiles, le football avec Coach Fellers, et le banquet de l'équipe All State, le conseil de révision, l'histoire avec Jenny Curran au cinéma et tout ça. Une fois qu'il a fini, M. Boone, il dit :

— Ça, c'est original ! C'est exactement ça que je veux.

Tous les autres, ils se tournent vers moi, et le prof me dit :

— Monsieur Gump, vous devriez songer à vous inscrire à l'atelier d'écriture – comment avez-vous fait pour imaginer tout cela ?

Alors moi, je lui fais :

— Faut que je fasse pipi.

M. Boone sursaute un peu d'abord, et après il éclate de rire, et tous les autres font pareil, puis il me dit :

— Monsieur Gump, vous êtes quelqu'un de très drôle.

Et moi, une fois de plus, j'en reste baba.

Le premier match de football a eu lieu quelques semaines plus tard, un samedi. La plupart du temps, l'entraînement avait pas trop bien marché, jusqu'au jour où Coach Bryant a compris ce qu'il fallait faire avec moi, c'est-à-dire, en gros, ce que Coach Fellers avait fait quand j'étais au lycée. Ils me donnaient juste le ballon et ils me laissaient courir avec. Le jour du match, j'ai bien couru et j'ai marqué quatre *touchdowns* et on a filé la déculottée à l'Université de Géorgie 35 à 3, et toute l'équipe m'a donné des tapes dans le dos, au point que ça me faisait mal. Après la douche, j'ai appelé ma maman, elle avait écouté le match à la radio et elle était tellement heureuse qu'elle en aurait pleuré. Ce soir-là, ils sont tous allés à des soirées et des fêtes et tout, mais personne m'a demandé de venir, alors je suis descendu dans mon sous-sol. J'étais là depuis un bout de temps quand j'ai entendu une musique qui venait de quelque part, au-dessus de moi, c'était chouette et je sais pas pourquoi, mais je suis monté voir ce que c'était.

Il y avait ce type, là, Bubba, il était assis dans sa chambre, et il jouait de l'harmonica. Il s'était cassé le pied à l'entraînement, il avait pas pu jouer, et il avait nulle part où aller non plus. Il m'a laissé m'asseoir sur un lit pour l'écouter, on se parlait pas ni rien, il était juste assis sur un lit et moi sur l'autre, et lui, il jouait de l'harmonica. Au bout d'une heure, je lui ai demandé si je pouvais essayer et il m'a dit "OK". J'étais loin de me douter que ça allait changer tout le restant

de ma vie.

J'ai tâtonné pendant un moment avec ce truc, et puis j'ai fini par arriver à me débrouiller pas mal, et Bubba, il était scié, il m'a dit qu'il avait jamais entendu quelque chose d'aussi chouette. Il a commencé à se faire tard, alors Bubba m'a dit d'emporter l'harmonica avec moi, et c'est ce que j'ai fait, et j'ai continué à jouer un bon moment, jusqu'à ce que je me sente fatigué, et je suis allé me coucher.

Le lendemain, c'était dimanche, je suis allé rendre l'harmonica à Bubba, mais il m'a dit qu'il en avait un autre et que je pouvais le garder, j'étais sacrément content, alors je suis allé me promener, je me suis assis sous un arbre et j'ai joué de l'harmonica toute la journée, jusqu'à ce que je sache plus quoi jouer.

C'était la fin de l'après-midi, et le soleil était presque couché quand je suis rentré à la résidence. Je traversais la pelouse centrale du campus quand tout d'un coup j'entends une voix de fille crier :

— Forrest !

Je me retourne et qui je vois là, juste derrière moi ? Jenny Curran.

Elle a un sourire grand comme ça, elle s'approche et me prend par la main en me disant qu'elle m'a vu jouer hier et que j'ai été vachement bon et tout ça. Apparemment, elle m'en veut pas pour ce qui s'est passé au cinéma, elle me dit que c'était pas ma faute, que c'était juste un truc qui arrive comme ça, des fois. Elle me demande si je veux aller boire un Coca avec elle.

J'en revenais pas, tellement c'était chouette, me retrouver assis là avec Jenny Curran. Elle me raconte qu'elle est inscrite en musique et théâtre, et qu'elle veut devenir actrice ou chanteuse. Elle joue aussi dans un petit groupe qui fait de la musique folk, elle me dit qu'ils vont jouer le vendredi soir dans le local d'une confrérie d'étudiants et que je peux venir écouter. Vous pouvez me croire, je suis vachement impatient.

QUE JE VOUS DISE, Coach Bryant et ses assistants, ils ont mis au point une combine, mais c'est un secret et on doit pas en parler, même entre nous. Ils m'apprennent à recevoir une passe. Tous les jours, après l'entraînement, je travaille avec deux assistants du coach et un quarterback, ils me font courir et attraper le ballon, et encore courir et attraper le ballon, jusqu'à ce que je sois tellement épuisé que j'ai la langue qui pend jusqu'à mon nombril. Mais je commence à y arriver et Coach Bryant, il dit comme ça que ça va être notre "arme secrète", comme une "bombe tonique", ou un truc de ce genre, vu qu'au bout d'un moment, les autres équipes vont bien comprendre qu'on ne me fait jamais de passe, du coup, ils s'y attendront pas.

— Et puis v'lan, dit Coach Bryant, on leur balance ton gros derrière lancé à toute vitesse, un mètre quatre-vingt-dix-huit et cent dix kilos qui font les cent yards en neuf secondes cinq pile. Ah, ça va être quelque chose !

Bubba et moi, on est devenus très potes maintenant et il m'a appris de nouveaux airs à l'harmonica. Des fois, il descend dans mon sous-sol, on s'assoit et on joue ensemble, mais Bubba dit que je suis bien meilleur que lui, et qu'il sera jamais aussi bon. Faut dire que s'il y avait pas eu l'harmonica, j'aurais peut-être fait ma valise et je serais rentré à la maison, mais je me sens tellement bien quand je joue de la musique que je peux même pas décrire ce que ça me fait. C'est comme si tout mon corps était dans l'harmonica, et ça me donne la chair de poule quand j'en joue. Avec cet instrument, en fait, tout est dans la langue, les lèvres, les doigts et la façon de bouger son cou. Je pense qu'à force de courir et tirer la langue pour attraper toutes ces passes sur le terrain, ma langue s'allonge davantage – c'est pas du pipeau, si je peux dire.

Le vendredi suivant, je me mets sur mon trente et un, Bubba me donne un peu de lotion pour les cheveux et d'après-rasage et je file au bâtiment de la confrérie. Il y a un monde pas possible, et Jenny Curran est bien là, avec trois ou quatre autres types, sur la scène. Jenny est en robe longue et elle joue de la guitare, un autre a un banjo et il y a aussi un gars avec une contrebasse et il pince les cordes avec ses doigts.

C'est chouette, ce qu'ils font, et Jenny m'aperçoit dans le fond, elle sourit et avec ses yeux, elle me fait signe de venir devant. C'est formidable, être assis là par terre, à écouter et regarder Jenny Curran.

Je me dis que plus tard, je pourrais acheter des nougats et voir si elle aime ça aussi.

Ils jouent comme ça pendant une heure à peu près, et tout le monde a l'air d'être content et de se sentir bien. Ils jouent des chansons de Joan Baez, Bob Dylan et Peter, Paul and Mary. Moi, je suis allongé en arrière, et j'écoute les yeux fermés, et puis tout d'un coup, je suis pas sûr comment c'est arrivé, mais je sors mon harmonica et v'là que je me mets à jouer avec eux.

C'était vraiment bizarre, Jenny chantait *Blowin' in the Wind* et quand j'ai commencé à jouer, elle s'est arrêtée une seconde, et le joueur de banjo, il s'est arrêté lui aussi, et ils avaient l'air vachement surpris, et après, Jenny m'a fait un grand sourire et elle s'est remise à chanter et le joueur de banjo, il a pas repris, pour me laisser faire à l'harmonica, et quand j'ai fini, tout le monde a applaudi en poussant des acclamations.

Après, Jenny est descendue de la scène quand le groupe a fait une pause, et elle m'a dit :

— Forrest, mais c'est dingue ! Où est-ce que tu as appris à jouer de ce truc ?

Enfin, bref, après ça, Jenny m'a fait entrer dans le groupe. C'était tous les vendredis, quand on avait pas de match à l'extérieur, et je me faisais vingt-cinq dollars par soirée. J'étais aux anges, jusqu'au jour où j'ai découvert que Jenny Curran se tapait le joueur de banjo.

Malheureusement, ça ne se passait pas aussi bien en cours d'anglais. À peu près une semaine après qu'il avait lu mon autobiographie devant toute la classe, M. Boone m'a fait venir dans son bureau pour me dire :

— Monsieur Gump, je crois qu'il est temps pour vous d'arrêter d'amuser les gens et de faire preuve de plus de sérieux.

Il m'a rendu un devoir que j'avais écrit sur le poète Wordsworth en me disant :

— La période romantique n'a pas succédé à tout un tas de "conneries classiques". Et les poètes Pope et Dryden n'étaient pas une paire de "nullards".

Il m'a dit de tout refaire, et là, j'ai commencé à me rendre compte que M. Boone avait pas pigé que j'étais idiot, mais il allait pas tarder à s'en apercevoir.

Entre-temps, quelqu'un avait dû glisser un mot à quelqu'un d'autre, parce qu'un jour, mon conseiller d'orientation dans le département de sport m'appelle pour m'annoncer que je suis dispensé des autres cours et que je dois me présenter le lendemain matin au Dr Mills, au centre médical de l'université. J'y vais à la première heure et le Dr Mills a une grosse pile de papiers devant lui. Il y jette un coup d'œil, il me dit de m'asseoir et commence à me poser des questions. Quand il a fini, il

me dit d'enlever mes vêtements, tout sauf le caleçon, et là, je suis soulagé d'entendre ça, vu ce qui s'est passé la dernière fois avec les docteurs de l'armée, et il se met à m'examiner à fond, mes yeux et tout ça, puis il me donne des coups sur les rotules avec un petit marteau en caoutchouc.

Après, le Dr Mills me demande si ça me dérangerait de revenir dans l'après-midi avec mon harmonica, parce qu'il en a entendu parler, et est-ce que ça m'ennuierait de jouer un morceau à son cours de médecine ? Je lui dis d'accord, mais ça semble bizarre, même pour une cruche comme moi.

Il y avait une centaine d'étudiants à ce cours de médecine, tous en blouse verte, et ils prenaient des notes. Le Dr Mills m'a installé sur une chaise, sur l'estrade, avec une carafe d'eau et un verre devant moi.

Il a débité tout un charabia que j'ai pas suivi, mais au bout d'un moment, j'ai eu l'impression que c'était de moi qu'il parlait.

— Un *idiot savant*, qu'il a dit très fort, et tout le monde m'a regardé. Une personne qui est incapable de faire un nœud de cravate, qui peut à peine lacer ses chaussures, qui a les facultés intellectuelles d'un enfant de six ou dix ans, peut-être, et – dans le cas présent – le corps de, eh bien, disons, d'un Adonis.

Là-dessus, le Dr Mills me fait un sourire que j'aime pas trop, mais bon, je suis coincé là pour l'instant, j'imagine.

— Mais le cerveau, qu'il dit encore, le cerveau d'un idiot savant possède un petit nombre de zones d'intelligence étonnantes, si bien que Forrest, ici présent, est capable de résoudre des équations mathématiques fort complexes devant lesquelles n'importe lequel d'entre vous sécherait, et il peut maîtriser des thèmes musicaux compliqués avec l'aisance d'un Liszt ou d'un Beethoven. Un *idiot savant*, qu'il répète en faisant un large geste de la main dans ma direction.

Je suis pas sûr de ce que je dois faire, mais vu qu'il m'avait demandé de jouer quelque chose, je sors mon harmonica et je commence à jouer *Puff, the Magic Dragon*. Tous ces gens assis là me regardent comme si j'étais un insecte ou quelque chose comme ça et quand la chanson est finie, ils restent là, sans bouger, à me dévisager, sans applaudir ni rien. Je me dis qu'ils ont pas aimé, alors je me lève, je leur dis "merci" et je me tire. Qu'ils aillent se faire foutre.

Pendant ce trimestre-là, il s'est passé deux autres trucs à moitié importants. Le premier, c'est quand on a été qualifiés pour le championnat universitaire national de football et qu'on est allés à l'Orange Bowl pour la finale, et le deuxième, c'est quand j'ai découvert que Jenny Curran se tapait le joueur de banjo.

C'était le soir où on devait jouer à la soirée d'une confrérie

d'étudiants, à l'université. L'après-midi, on avait eu une séance d'entraînement vachement poussée et j'avais tellement soif que j'aurais pu boire l'eau de la cuvette des toilettes, comme un chien. Mais il y avait ce petit magasin, à cinq ou six rues de la Résidence des Singes, et en quittant le terrain, j'y suis allé pour m'acheter quelques citrons verts et du sucre, pour me faire une citronnade comme celle que ma maman me faisait. Derrière le comptoir, il y avait une vieille bonne femme qui louchait et v'la qu'elle me regarde comme si j'étais là pour faire un hold-up ou un truc de ce genre. Je cherche des citrons verts et au bout d'un moment, elle me dit :

— Tu désires ?

Alors moi je lui réponds :

— Je veux des citrons verts.

Et elle me dit qu'ils en ont pas. Alors je lui demande si elle a des citrons, je me dis que pour une citronnade, ça pourrait aller aussi, mais elle me répond qu'ils ont pas de citrons du tout, ni d'oranges ni rien. C'est pas le genre de magasin qui en vend. Je regarde un peu partout pendant au moins une heure ou plus, et la femme, elle commence à s'impatienter, et elle finit par me dire :

— Bon, tu achètes quelque chose ou pas ?

Alors je prends une boîte de pêches en conserve sur l'étagère et du sucre, en me disant qu'à défaut d'une citronnade, je peux peut-être me faire une pêchade, quelque chose comme ça, je crève de soif. Quand j'arrive dans mon sous-sol, j'ouvre la boîte avec un couteau et je presse les pêches dans une de mes chaussettes pour récupérer le jus dans un bocal, puis je mets de l'eau et du sucre et je mélange tout, mais je peux vous dire une chose, c'est que ça n'a rien à voir avec une citronnade, en fait, ça a le goût de chaussettes chaudes plus qu'autre chose.

Bon, enfin, je dois être au local de la confrérie à sept heures et quand j'arrive, il y a des gars qui installent le matériel et tout ça, mais je vois pas Jenny, ni le joueur de banjo. Je m'occupe à droite à gauche pendant un moment, puis je sors respirer un peu d'air frais sur le parking. Et là, il y a la voiture de Jenny et je me dis qu'elle vient peut-être d'arriver.

Toutes les vitres de la voiture sont couvertes de buée et on voit pas à l'intérieur. Alors, tout d'un coup, je me dis qu'elle est peut-être dedans et qu'elle peut pas sortir et peut-être qu'elle étouffe à respirer les gaz d'échappement et tout ça, alors je vais ouvrir la portière et je jette un coup d'œil à l'intérieur. Bingo, je comprends tout.

Elle est bien là, allongée sur la banquette arrière, le haut de sa robe abaissé et le bas relevé. Le joueur de banjo, il est là aussi, sur elle. Jenny, elle me voit et se met à hurler et à s'agiter dans tous les sens, juste comme elle l'avait fait ce jour-là, au cinéma, alors du coup, moi

je me dis qu'elle est peut-être en train de se faire agresser, et j'attrape le joueur de banjo par sa chemise, vu qu'il a rien d'autre sur lui de toute façon, et je vire son cul de là.

Bon, pas besoin d'être idiot pour comprendre qu'une fois de plus, j'avais fait ce qu'il fallait pas. Seigneur, vous pouvez pas imaginer le foin qu'ils ont fait. Lui me traite de tous les noms, elle fait pareil en essayant de remonter et de rabaisser sa robe, et puis Jenny finit par dire :

— Oh, Forrest, comment t'as pu faire une chose pareille !

Et elle est partie. Le joueur de banjo, il a pris son instrument et il s'est tiré aussi.

En tout cas, après ça, il était évident que j'étais plus le bienvenu pour jouer avec le groupe, alors je suis rentré à mon sous-sol. Je comprenais toujours pas bien ce qui s'était passé dans cette voiture, mais plus tard dans la soirée, Bubba a vu ma lumière et il est descendu me voir, et quand je lui ai raconté le truc, il m'a dit :

— Bon Dieu, Forrest, mais ils faisaient l'amour !

Bon, je pense que j'aurais pu deviner ça tout seul, mais pour être honnête, c'était quelque chose que j'avais pas envie de savoir. Mais parfois, faut bien ouvrir les yeux.

C'était sûrement une bonne chose que je sois tout le temps occupé par le football, vu que c'était un sentiment terrible de me rendre compte que Jenny faisait ça avec le joueur de banjo et que, probablement, elle avait jamais pensé à moi de cette façon-là. Mais à ce moment-là, on était invaincus de toute la saison et on allait disputer le titre de champion universitaire national à l'Orange Bowl contre ces éplucheurs de maïs du Nebraska. C'était toujours un truc spécial quand on jouait contre une équipe du Nord, parce qu'on pouvait être sûrs qu'ils avaient des joueurs de couleur, et c'était un motif de consternation pour certains gars de chez nous, comme mon ex-camarade de chambre Curtis, par exemple, mais moi, ça m'a jamais embêté, vu que la plupart des gens de couleur que j'ai rencontrés, ils ont toujours été plus gentils avec moi que les Blancs.

Bon, en tout cas, on est allés à Miami, à l'Orange Bowl, et le match arrive et on est excités comme des puces. Coach Bryant débarque dans le vestiaire et là, il dit pas grand-chose, à part que si on veut gagner, va falloir jouer sérieux, ou un truc de ce genre, et après, nous v'là sur le terrain, et ils nous donnent le ballon sur l'engagement. Le ballon, il arrive directement sur moi et je l'attrape en l'air et je cours droit sur un tas d'éplucheurs de maïs du Nebraska, des Noirs et des gros Blancs qui pèsent chacun dans les deux cents kilos.

Et ça a été comme ça tout l'après-midi. À la mi-temps, ils menaient 28 à 7 et on était tous abattus et on faisait pas les fiers. Coach Bryant vient nous voir dans le vestiaire en secouant la tête comme s'il s'était

attendu depuis le début à ce qu'on soit pas à la hauteur. Puis il se met à dessiner des trucs au tableau noir et il cause à Snake, le quarterback, et à quelques autres, puis il m'appelle et me demande de le rejoindre dans le couloir.

— Forrest, qu'il me fait comme ça, faut arrêter ce bordel. (Son visage est tout près du mien et je sens son souffle chaud sur mes joues.) Forrest, toute l'année, on t'a entraîné en secret avec ces combinaisons de passes et tu t'en es bien tiré. Maintenant, on va le faire contre ces branleurs du Nebraska pendant la seconde mi-temps, et ils vont tellement en rester sur le cul que leurs protège-bonbons vont leur tomber sur les chevilles. Mais tout repose sur toi, mon gaillard – alors tu vas y aller, et tu vas courir comme si t'avais une bête sauvage aux fesses.

Je lui fais oui de la tête et puis c'est le moment de retourner sur le terrain. Tout le monde hurle et applaudit, mais moi, j'ai un peu l'impression que tout repose sur mes épaules et c'est pas juste. Mais bon, tant pis – c'est comme ça, des fois.

Première action, on a le ballon, Snake, le quarterback, nous dit dans le regroupement :

— OK, les gars, maintenant, on sort les *Forrest Series*. Toi, qu'il me dit, tu fonces vers l'extérieur sur vingt yards et tu te retournes, le ballon sera là.

Et sacré bon sang, le ballon, il arrive bien là où il a dit ! D'un coup, le score passe à 28 à 14.

Après ça, on joue vachement bien, sauf que ces branleurs du Nebraska, les Noirs et ces gros balourds de Blancs, ils restent pas là à regarder les mouches voler. Ils ont leurs trucs bien à eux aussi – genre ils nous marchent dessus comme si on était en carton-pâte ou quelque chose comme ça.

Mais quand même, ça leur en bouche un coin que j'arrive à réceptionner la balle, et après que j'ai réussi à l'attraper quatre ou cinq fois de plus, on se retrouve à 28 à 21, ils me collent deux types sur le dos. Mais du coup, ils laissent Gwinn, notre arrière, libre de tout marquage, et il attrape la passe de Snake et il nous mène jusqu'à la ligne des quinze yards. Weasel, notre buteur, tire au pied et passe le ballon entre les poteaux et on revient à 28 à 24.

Sur la touche, Coach Bryant s'approche de moi et il me fait :

— Forrest, t'es peut-être gogol, mais tu vas nous tirer de là. Je veillerai personnellement à ce que tu sois nommé président des États-Unis ou tout ce que tu veux d'autre, si tu parviens à porter ce ballon au-delà de la ligne de but une fois de plus.

Il me tapote le crâne, comme si j'étais un clébard, et je reprends le jeu.

Snake se fait bloquer derrière la ligne juste à la première mise en

jeu, et le chrono, il tourne vite. Deuxième mise en jeu, il essaie de les feinter en me donnant le ballon au lieu de le lancer, mais je me prends immédiatement deux tonnes de viande de branleurs du Nebraska, noire et blanche, sur la carcasse. Je reste étendu là sur le dos, en pensant à ce que ça a dû être pour mon père quand cette cargaison de bananes lui est tombée dessus, puis je me relève et retourne dans le regroupement. Snake me dit :

— Forrest, je vais feinter une passe à Gwinn, mais c'est à toi que je vais lancer le ballon, alors je veux que tu coures vers le cornerback, et après tu tournes vers la droite, et le ballon sera là.

Les yeux de Snake, ils sont féroces comme ceux d'un tigre. Je fais oui de la tête et je fais comme on m'a dit.

Ça manque pas, Snake m'envoie la balle dans les mains, et moi, je fonce vers le centre du terrain, avec les poteaux droit devant moi. Mais tout d'un coup, un type immense me vole dans les plumes et me ralentit, et alors tous les branleurs du Nebraska viennent s'accrocher à moi, les Noirs comme les Blancs, ils me tombent dessus, ils s'agrippent, ils se cramponnent et moi je m'écroule. Merde alors ! On est plus qu'à quelques yards de la victoire. Quand je me relève, je vois que Snake a déjà fait aligner toute l'équipe pour la dernière mise en jeu, vu qu'on a utilisé tous nos temps morts. Dès que je suis en position, il annonce une remise directe et je fonce, mais d'un seul coup, il envoie la balle à cinq ou six mètres au-dessus de ma tête, en dehors des limites du terrain, exprès pour qu'on arrête le chrono, je suppose, vu qu'il reste seulement deux ou trois secondes.

Le problème, c'est que Snake s'est trompé, je pense qu'il a cru que c'était le troisième engagement et qu'il nous en restait encore un, mais en fait, c'était déjà la quatrième mise en jeu, et donc on a perdu le ballon, et bien sûr, on a aussi perdu le match. C'était le genre de bêtise que j'aurais pu faire moi-même.

N'empêche, c'était super triste pour moi, parce que j'imaginai un peu que Jenny Curran devait regarder le match et que si j'avais eu la balle et qu'on avait gagné le match, elle aurait peut-être essayé de me pardonner ce que je lui avais fait. Mais ça s'est pas passé comme ça. Coach Bryant, il était vachement pas content de ce qui était arrivé, mais il a tout ravalé et il nous a dit :

— Bon, les gars, ça sera pour l'année prochaine.

Sauf que ça serait sans moi. Parce que ça s'est pas passé comme ça non plus.

APRÈS L'ORANGE BOWL, le département des sports a reçu mes notes du premier trimestre et j'ai pas tardé à être convoqué par Coach Bryant dans son bureau. Quand je suis arrivé, il faisait une tête d'enterrement.

— Forrest, qu'il me dit, je peux comprendre que tu te sois planté au cours de rattrapage en anglais, mais ce qui restera un mystère pour moi jusqu'à la fin de mes jours, c'est comment t'as fait pour décrocher un 20 sur 20 à un cours de physique intitulé "Lumière – Niveau intermédiaire" et puis un zéro au cours d'éducation physique, alors que tu viens juste d'être désigné Meilleur Arrière universitaire de la Ligue du Sud-Est !

Ça, c'était une histoire un peu trop longue à raconter et je voulais pas ennuyer Coach Bryant avec ça, mais bon sang, pourquoi j'aurais besoin de connaître la distance entre les poteaux d'un but sur un terrain de foot ? Bon, le coach me regarde, l'air terriblement désolé et il me fait :

— Forrest, je regrette vraiment d'avoir à te dire ça, mais tu es viré de la fac et je peux rien y faire.

Je reste planté là, à me tortiller les doigts, et puis tout d'un coup, ce qu'il est en train de me dire fait tilt dans ma tête : je ne jouerai plus jamais au football. Faut que je quitte l'université. Peut-être que je ne reverrai plus jamais les autres gars. Peut-être que je ne reverrai plus jamais Jenny Curran non plus. Faut que je déménage de mon sous-sol et je pourrai pas prendre "Lumière – Niveau supérieur" le trimestre prochain, comme le Pr Hooks avait dit. Je m'en suis pas rendu compte, mais j'ai eu les larmes aux yeux. J'ai rien dit. Je suis juste resté là, comme ça, la tête basse.

Alors le coach se lève et vient vers moi, puis il met son bras sur mes épaules et me dit :

— Forrest, ça va aller, fiston. Quand t'as débarqué ici, je me doutais un peu que quelque chose comme ça arriverait. Mais je leur ai dit, laissez-moi ce garçon juste une saison, c'est tout ce que je demande. Et tu sais, Forrest, on s'est fait une saison d'enfer. Ça c'est sûr. Et c'était pas ta faute si Snake a tapé en ballon mort sur la quatrième mise en jeu...

Je lève les yeux, et il y a des petites larmes dans les yeux du coach aussi, et il me regarde bien en face, sérieux.

— Forrest, qu'il me dit, y a jamais eu personne qu'a joué au football

comme toi dans cette université, et y en aura plus jamais. T'as été super.

Après, il est allé se mettre à la fenêtre pour regarder dehors et il m'a dit :

— Bonne chance, mon garçon – et maintenant, vire ton gros cul d'ici, espèce de bourrique.

Et comme ça, j'ai été obligé de quitter l'université.

Je suis retourné dans mon sous-sol pour récupérer mon bazar et faire mes valises. Bubba est venu me voir avec deux bières et il m'en a donné une. J'en avais jamais bu avant, mais je comprends pourquoi on peut y prendre goût.

Bubba est sorti de la Résidence des Singes avec moi et qui y avait là, je vous le donne en mille – toute l'équipe de football au grand complet.

Ils étaient tous silencieux, et Snake, il est venu me serrer la main en disant :

— Forrest, je suis vraiment désolé au sujet de cette passe, tu comprends ?

Et moi, je lui ai répondu :

— Bien sûr, Snake, pas grave.

Puis ils sont tous venus, l'un après l'autre, pour me serrer la main, même ce vieux Curtis, qui portait un corset montant jusqu'au cou, du fait qu'il avait démoli une porte de trop dans la Résidence des Singes.

Bubba a voulu m'aider à porter mes bagages jusqu'à la gare routière, mais je lui ai dit que je préférerais rester seul.

— Donne de tes nouvelles, qu'il m'a dit.

Bon, enfin, en allant à la gare, je suis passé devant les locaux de l'association des étudiants, mais c'était pas vendredi soir et le groupe de Jenny Curran ne jouait pas, alors je me suis dit et puis merde, et j'ai pris le bus pour rentrer à la maison.

Le bus est arrivé à Mobile tard dans la soirée. J'avais pas dit à ma maman ce qui s'était passé, vu que je savais qu'elle serait toute retournée, alors je suis allé jusqu'à la maison à pied, mais il y avait de la lumière dans sa chambre et quand je suis entré, elle était là, en train de pleurer et tout, juste comme dans mes souvenirs. Ce qui s'est passé, qu'elle me dit, c'est que l'Armée des États-Unis est déjà au courant que j'ai pas eu mes exams, et le jour même, une convocation est arrivée me demandant de me présenter au Centre de conscription. Si j'avais su à ce moment-là ce que je sais maintenant, j'y serais jamais allé.

Ma maman m'y a conduit quelques jours plus tard. Elle m'a préparé un casse-croûte, au cas où j'aurais faim en route pour là où ils nous emmenaient. Il y avait à peu près une centaine de gars qui attendaient

là, autour de quatre ou cinq bus. Il y avait aussi un gros sergent qu'arrêtait pas de brailler et de houspiller tout le monde, et ma maman, elle va le voir et elle lui fait :

— Je ne comprends pas pourquoi vous prenez mon fils, étant donné qu'il est idiot.

Mais le sergent, il l'a juste regardée et il a répondu :

— Dites-moi, ma petite dame, tous ces gars, là, vous croyez que c'est quoi ? Des Einstein ?

Et il s'est remis à brailler et à houspiller. Quelques instants plus tard, c'est mon nom qu'il a braillé, je suis monté dans le bus et nous v'là partis.

Depuis que j'ai quitté l'école des débiles, les gens, ils ont pas arrêté de me hurler dessus – Coach Fellers, Coach Bryant, et leurs assistants, et puis maintenant les types de l'armée. Eh ben, moi je vous le dis, ces types de l'armée, ils braillent plus longtemps, plus fort et plus méchamment que n'importe qui d'autre. Ils sont jamais contents. En plus, ils râlent pas parce que vous êtes un imbécile ou trop stupide, comme les entraîneurs, non, eux ils s'intéressent plus à vos parties intimes ou au fonctionnement de vos intestins, si bien que quand ils vous engueulent, ils commencent toujours par hurler des choses du genre “tête de nœud” ou “trou du cul”. Des fois, je me demande si Curtis, il avait pas fait l'armée avant de jouer au football.

En tout cas, au bout d'une centaine d'heures dans le bus, on arrive à Fort Benning, en Géorgie, et la première chose qui me vient à l'esprit, c'est 35 à 3 – le score du match où on a mis la pâtée à l'équipe des Georgia Dogs. Dans les baraquements, faut dire que les conditions sont un peu meilleures que dans la Résidence des Singes, mais la nourriture, c'est pas pareil, elle est vraiment dégueu, même s'il y en a beaucoup.

À part ça, la vie, pendant les mois qui ont suivi, c'était juste obéir aux ordres et se faire engueuler. Ils nous ont appris à tirer avec un fusil et à lancer des grenades et à ramper sur le ventre. Quand on faisait pas ça, on était occupés à courir quelque part, ou bien à nettoyer les cabinets ou des trucs comme ça. Il y a une chose que j'ai pas oubliée de Fort Benning, c'est qu'apparemment, y en avait pas un qu'était beaucoup plus futé que moi, et ça, c'était un sacré soulagement pour moi.

Pas longtemps après mon arrivée, ils m'ont mis de corvée de cuisine, du fait que j'avais accidentellement fait un trou dans le château d'eau pendant une séance d'entraînement au champ de tir. Quand j'arrive à la cuisine, il paraît que le cuistot est malade ou un truc comme ça, et il y a quelqu'un qui me montre du doigt en disant :

— Gump, c'est toi le cuisinier aujourd'hui.

— Mais je vais cuisiner quoi, que je demande. J'ai jamais fait la cuisine avant.

— Qu'est-ce que ça peut faire, dit quelqu'un. C'est pas le Sans-Souci, ici, tu sais.

— Pourquoi tu ferais pas un ragoût ? dit quelqu'un d'autre. C'est ce qu'y a de plus facile.

— Un ragoût de quoi ? je demande.

— Regarde dans les frigos et dans le garde-manger, dit le type. Tu prends tout ce que tu trouves et tu fais bouillir tout ça ensemble.

— Mais... et si c'est pas bon ? je demande encore.

— On s'en fout. T'as déjà bouffé quelque chose qu'était bon, ici ?

Bon, là, il a pas tort.

Alors je me mets à récupérer tout ce que je trouve dans les frigos et le garde-manger. Il y a des boîtes de tomates, des haricots, des pêches, du lard, du riz et de la farine et des sacs de pommes de terre et je sais plus quoi encore. Je rassemble tout ça et je demande à un des gars :

— Dans quoi je fais cuire tout ça ?

— Il y a des marmites dans le placard.

Mais quand je regarde dans le placard, il n'y a que des petites casseroles, et elles sont sûrement pas assez grandes pour faire cuire un ragoût pour les deux cents gus de la compagnie.

— Pourquoi tu demandes pas au lieutenant ? dit quelqu'un.

— Il est sur le terrain de manœuvres, je réponds.

— Je sais pas, dit un type, mais quand les gars vont rappliquer ici, ils vont avoir sacrément la dalle, alors t'as intérêt à trouver une solution.

— Et ça ? je demande.

Il y a un énorme truc en métal de près de deux mètres de haut et presque autant de circonférence dans un coin.

— Ça, mais c'est la foutue chaudière. Tu peux pas faire cuire quelque chose là-dedans.

— Pourquoi ? je demande.

— Je sais pas. C'est juste que je le ferais pas à ta place.

— C'est chaud. Il y a de l'eau dedans.

— Fais comme tu veux, dit quelqu'un, nous on a autre chose à foutre.

Alors j'ai utilisé la chaudière. J'ai ouvert toutes les boîtes et j'ai épluché toutes les pommes de terre, j'ai ajouté toute la viande que j'ai pu trouver, des oignons et des carottes, et j'ai mis vingt bouteilles de ketchup et de la moutarde et tout ça. Une heure après, on commençait à sentir l'odeur du ragoût en train de cuire.

— Comment ça se présente ? on m'a demandé au bout d'un moment.

— Je vais goûter, j'ai répondu.

J'ai déverrouillé le couvercle et là, il y avait tous ces trucs en train de bouillir et faire des bulles, et de temps en temps, il y avait un oignon ou une pomme de terre qui remontait et flottait à la surface.

— Laisse-moi goûter, m'a dit un type.

Il a pris un quart en fer-blanc et l'a plongé dans le ragoût.

— Dis donc, il est loin d'être cuit, ton truc, il m'a fait. T'aurais intérêt à mettre plus chaud. Les gars vont se pointer dans pas longtemps.

Alors j'ai augmenté la température de la chaudière, et ça n'a pas manqué, les gars de la compagnie ont commencé à rappliquer du terrain de manœuvres. On les entendait se doucher dans les baraquements, et s'habiller pour le repas du soir, et ils n'ont pas tardé à débarquer dans le réfectoire.

Sauf que le ragoût était toujours pas prêt. Je l'ai goûté, et il y avait des trucs qu'étaient encore crus. Dans le réfectoire, à côté, on a commencé à entendre des grognements pas contents et puis c'est vite devenu des cris et des réclamations, alors j'ai encore augmenté la température.

Au bout d'une demi-heure, ils tapaient tous sur les tables avec leurs fourchettes et leurs couteaux comme dans une émeute en prison et là, j'ai compris qu'il fallait faire quelque chose, et j'ai mis la température de la chaudière à fond.

J'étais assis là, à surveiller tout ça, tellement nerveux que je savais plus quoi faire, et tout d'un coup, v'là le sergent-chef qui déboule.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ? qu'il demande. La bouffe des gars, elle est où ?

— C'est presque prêt, sergent, que je lui dis.

Et juste à ce moment-là, il y a la chaudière qui se met à gronder et à trembler. La vapeur commence à s'échapper sur les côtés et un des pieds décolle du sol.

— Qu'est-ce que ça veut dire, ça ? demande le sergent. Tu fais cuire quelque chose dans cette chaudière !

— C'est le dîner, je lui réponds.

Et le sergent, il a eu un air vachement étonné et un instant plus tard il a pris un air vachement effrayé, genre la tête qu'on peut faire juste avant un accident de voiture. Et c'est là que la chaudière a explosé.

Je suis pas sûr de ce qui s'est passé après. Je me souviens que le toit du réfectoire a été soufflé, en même temps que toutes les fenêtres et les portes.

Le type qui faisait la plonge a été projeté à travers un mur et celui qui empilait les assiettes s'est envolé, un peu comme l'Homme-Fusée.

Le sergent et moi, on s'en est sorti miraculeusement, d'une certaine façon, un peu comme quand on est tout près d'une grenade qui explose et qu'on est pas blessé, à ce qu'il paraît. Mais ça nous a

arraché tous nos vêtements, sauf la toque de cuisinier que j'avais sur la tête. Et on dégoulinait de ragoût de la tête aux pieds, tellement qu'on avait l'air de..., bon, je sais pas de quoi on avait l'air, mais je vous jure, c'était bizarre.

C'est incroyable, mais les gars dans le réfectoire, ils ont rien eu non plus. Ils sont juste restés assis à leurs tables, couverts de ragoût, un peu sous le choc, voyez, mais ce qui est sûr, c'est que ça leur a coupé le sifflet et qu'ils demandaient plus quand c'est que leur bouffe serait prête.

Et puis d'un coup, c'est le commandant de la compagnie qui s'est amené en courant.

— C'était quoi ? qu'il a crié. Qu'est-ce qui s'est passé ? (Il nous a bien regardés tous les deux, et il a hurlé.) Sergent Kranz, c'est vous ?

— Gump... chaudière... ragoût ! a dit le sergent, avant de se reprendre et de décrocher du mur un hachoir à viande.

— Gump... chaudière... ragoût ! qu'il a braillé et il m'a couru après avec son hachoir à la main.

J'ai filé par la porte et il m'a poursuivi à travers le terrain d'exercices, et même dans le club des officiers et le hangar des véhicules. Je l'ai semé, vu que c'est ma spécialité, mais moi je vous le dis, j'ai comme l'impression que ça va barder pour mon matricule.

Un soir, en automne, le téléphone sonne dans le baraquement, et c'est Bubba. Il me dit qu'ils lui ont supprimé sa bourse à titre sportif vu que sa fracture du pied est plus mauvaise qu'ils avaient pensé et donc, il quitte la fac aussi. Mais il me demande si je peux venir à Birmingham pour voir le match de l'université contre ces ringards du Mississippi. Le problème, c'est que je suis consigné à la caserne ce samedi, comme tous les week-ends depuis que j'ai fait exploser la chaudière, ça fait presque un an maintenant. Bon, en tout cas, je peux pas y aller, alors j'écoute le match à la radio tout en récurant les latrines.

Le score est très serré à la fin du troisième quart temps et Snake est dans un grand jour. Ça fait 38 à 37 pour nous, mais les ringards du Mississippi marquent un *touchdown* à une minute de la fin. On en est au quatrième engagement et on n'a plus de temps mort. Dans ma tête, je prie pour que Snake ne recommence pas ce qu'il a fait à l'Orange Bowl, envoyer le ballon en dehors des limites après la quatrième remise en jeu et perdre le match, mais c'est exactement ce qu'il fait.

J'ai le cœur brisé, mais d'un seul coup, il y a tellement de hourras que j'entends plus ce que dit le reporter dans la radio, et une fois que ça se calme, voilà ce qu'on apprend : Snake a seulement fait semblant d'envoyer en ballon mort pour arrêter le chrono, mais en fait, il a donné la balle à Curtis qui l'a portée dans l'en-but pour marquer le *touchdown* vainqueur. Ça vous donne une idée à quel point Coach

Bryant est rusé. Il s'est douté que les ringards du Mississippi étaient tellement bêtes qu'ils allaient croire qu'on serait assez stupides pour faire deux fois la même erreur.

Je suis vachement content du match, mais je me demande si Jenny Curran est en train de le regarder et si elle pense à moi.

Mais ça n'a pas beaucoup d'importance, de toute façon, vu qu'un mois plus tard, on est envoyés en mission. Pendant presque un an, ils nous ont entraînés comme des robots, et maintenant on nous expédie à quinze mille kilomètres, et j'exagère pas. On va au Vietnam, mais ils nous disent que ça sera bien moins dur que ce qu'on a enduré pendant l'année passée. On s'est vite aperçus que ça, c'était exagéré.

On est arrivés en février et ils nous ont transférés dans des camions à bestiaux de Quy Nhon, sur la côte de la mer de Chine méridionale, à Pleiku, dans les Hauts Plateaux. Le voyage a pas été trop dur et les paysages étaient chouettes et intéressants, avec des bananiers et des palmiers, des rizières avec des petits niaks qui pataugeaient dedans. Tous ceux qui étaient dans notre camp étaient très sympas aussi, ils nous faisaient des signes et tout ça.

On a aperçu Pleiku presque une demi-journée avant d'y être à cause d'un énorme nuage de poussière rouge qui était juste au-dessus. Aux abords de la ville, il y avait des petits bidonvilles minables qu'étaient pires que tout ce que j'avais pu voir en Alabama, avec des gens entassés sous des abris en toile, ils avaient plus de dents et leurs enfants ils avaient pas d'habits sur eux et en fait c'étaient tous des mendiants. Quand on est arrivés au Quartier Général de la Brigade et à la base d'artillerie, ça n'avait pas l'air trop moche non plus, à part toute cette poussière rouge. Apparemment, il se passe pas grand-chose et tout a l'air propre et impeccable, avec des rangées de tentes à perte de vue et la terre et le sable tout autour, tout ça c'est bien ratissé. On dirait même pas que c'est la guerre. C'est comme si on était toujours à Fort Benning.

En tout cas, on nous dit que c'est très calme à cause que c'est le nouvel an des niaks – le Tet, ou un truc comme ça – et ça fait une trêve. On est tous vachement soulagés, vu qu'on avait déjà assez la pétoche comme ça. Mais le calme et la tranquillité, ça n'a pas duré très longtemps.

Une fois qu'ils nous ont mis dans nos quartiers, ils nous disent d'aller aux douches de la Brigade et de nous laver. Les douches de la Brigade, c'est juste une fosse creusée dans le sol et ils ont garé trois ou quatre camions-citernes à côté, et on nous dit de plier nos uniformes au bord du trou, puis de descendre et ils vont nous arroser.

C'est quand même pas si mal, vu qu'on a passé presque une semaine sans prendre de bain et on commençait à sentir un peu le bouc. On est

là, tous dans la fosse pendant qu'ils nous arrosent au jet et il commence à faire sombre et d'un seul coup, on entend ce drôle de bruit dans l'air, et il y a un branleur qu'est en train de nous asperger d'eau qui hurle "Mortier" et tous ceux qui sont au bord du trou se volatilisent d'un seul coup. Nous on reste là, le cul à l'air, on se regarde, et puis il y a une grosse explosion tout près, et puis une autre, et tout le monde se met à crier et jurer et se précipite pour récupérer ses vêtements. Pendant que les obus explosent partout autour de nous, il y a quelqu'un qui crie "À terre !", et c'est un peu ridicule, vu qu'on est tous déjà tellement aplatis au fond de la fosse qu'on ressemble plus à des vers de terre qu'à des humains.

Une des explosions fait voler tout un tas de trucs jusque dans notre trou et les types à l'autre bout, ils sont touchés et se mettent à hurler et à beugler, tout en sang, et ils agrippent leurs membres blessés. Fallait être bête pour pas voir qu'on était pas au bon endroit pour se planquer. Tout d'un coup, le sergent Kranz se pointe au bord de la fosse et il nous crie de tous virer notre cul de là et de le suivre. Il y a une petite accalmie entre deux explosions et on se tire du trou en vitesse. Une fois remonté, je jette un coup d'œil en bas et bon Dieu de bon Dieu ! Quatre ou cinq des gars qui nous arrosaient sont étendus dans le fond. On a du mal à reconnaître des corps humains, tellement ils sont déchiquetés, comme si on les avait fourrés dans une machine à faire des balles de coton ou quelque chose de ce genre. J'avais jamais vu de mort avant, et c'est la chose la plus horrible et la plus effrayante qui me soit arrivée jusque-là, et même depuis ce jour-là !

Le sergent Kranz nous fait signe de le suivre en rampant, alors on fait comme il dit. Si quelqu'un avait pu nous voir d'en haut, ça aurait fait un sacré spectacle ! Cent cinquante bonshommes à peu près, tous le cul à l'air en train de se tortiller par terre à la queue leu leu.

Il y avait tout un tas de petites tranchées creusées dans le sol l'une à la suite de l'autre et le sergent Kranz nous a fait nous planquer là à trois ou quatre par trou. Mais tout de suite j'ai compris qu'il aurait mieux valu rester dans la fosse. Les pluies avaient rempli ces tranchées d'eau boueuse et puante jusqu'à la taille, et ça fourmillait de toutes sortes de grenouilles, de serpents et de bestioles qui frétilaient et sautaient là-dedans.

Ça a duré comme ça toute la nuit, et on a été obligés de rester dans ces trous sans manger. Juste avant l'aube, le bombardement s'est un peu calmé et on nous a dit de virer notre cul de là, d'aller chercher nos uniformes et nos armes et de nous préparer pour l'attaque ennemie.

Vu qu'on était des nouveaux, on pouvait pas encore faire grand-chose, et ils savaient même pas où nous mettre, alors ils nous ont dit de garder le périmètre sud, c'était là que se trouvaient les latrines des

officiers. Mais c'était encore presque pire que les tranchées, à cause qu'un obus était tombé sur les latrines, et il avait fait gicler cinq cents kilos de merde d'officier dans toute la zone.

On a dû attendre là toute la journée, sans petit déjeuner, sans repas de midi, puis au coucher du soleil, ils ont recommencé à nous bombarder et il a fallu rester tapis dans toute cette merde. Oh là là, qu'est-ce que c'était dégoûtant.

Quelqu'un a fini par se rappeler qu'on pourrait peut-être avoir faim, et on nous a apporté des caisses de rations C. Moi, j'ai eu une boîte de jambon avec des œufs qu'avait la date 1951 dessus. Il y avait toutes sortes de rumeurs qui circulaient. Quelqu'un a dit que les niaks déferlaient sur la ville de Pleiku. Un autre a dit qu'ils avaient la bombe atomique et qu'ils nous pilonnaient au mortier juste pour nous intimider. Et puis il y en a un autre qu'a dit que c'étaient pas du tout les niaks qui nous arrosaient, mais les Australiens, ou peut-être les Hollandais, ou alors les Norvégiens. Moi je me suis dit que ça n'avait pas d'importance qui c'était. Et merde aux rumeurs.

En tout cas, après ce premier jour, on a essayé de se faire un endroit vivable sur le périmètre sud. On a creusé des tranchées et on a utilisé les planches et les plaques de métal venant des latrines des officiers pour se faire des petites huttes. Mais y a jamais eu d'attaque, et on a jamais vu de niaks à dégommer. J'imagine qu'ils sont peut-être pas assez bêtes pour attaquer des chiottes, de toute façon. N'empêche, pendant trois ou quatre jours, ils nous ont pilonnés tous les soirs quand même, et finalement, un matin, le bombardement venait de s'arrêter et le commandant Balls, l'officier à la tête du bataillon, se faufila jusqu'au chef de notre compagnie pour lui dire qu'il faut qu'on aille plus au nord pour renforcer une autre brigade qui en prend plein la tronche dans la jungle.

Un moment plus tard, le lieutenant Hooper nous dit de "seller nos montures" et tout le monde se met à bourrer le plus possible ses poches de rations C et de grenades – ce qui nous met devant un choix plutôt difficile, vu qu'une grenade, ça se mange pas, mais on risque quand même d'en avoir besoin. En tout cas, ils nous fourrent dans des hélicoptères et hop, nous v'là partis.

On pouvait voir dans quel merdier la 3^e Brigade s'était fourrée avant même que les hélicos se soient posés. Il y avait plein de fumée et des trucs qui s'élevaient de la jungle et des gros morceaux avaient été arrachés du sol. On s'était même pas encore posés qu'ils nous tiraient déjà dessus. Un de nos hélicos a explosé en plein vol, c'était horrible à voir, tous ces gars qui prenaient feu et tout et on pouvait rien faire.

Moi, j'étais le porteur de munitions pour le mitrailleur, à cause qu'ils se sont dit que vu ma taille, je pouvais trimballer tout un tas de

trucs. Avant de partir, deux ou trois gus m'avaient demandé si ça m'embêtait pas trop de me charger de leurs grenades pour qu'ils puissent prendre plus de rations C et je leur avais dit OK. Moi, ça me gênait pas. Et puis le sergent Kranz m'avait aussi dit de porter un bidon d'eau de plus de trente litres et qui devait peser dans les trente-cinq kilos. Et juste avant de décoller, Daniels qui s'occupe du trépied pour la mitrailleuse, v'là qu'il a la courante et il a pas pu partir avec nous, alors il a fallu que je me farcisse le trépied en plus. Au total, c'était comme si j'avais dû me coltiner aussi un de ces branleurs d'éplucheur de maïs du Nebraska. Sauf que là, c'était pas un match de football.

Il commence à faire nuit et on nous dit de monter jusqu'en haut d'une crête pour relever la compagnie Charlie qu'est coincée par les niaks, ou bien qu'a réussi à coincer les niaks, selon que les infos vous viennent du *Stars and Stripes*, le journal des Armées, ou que vous observez ce qui se passe sur le terrain par vous-même.

En tout cas, quand on arrive en haut, ça mitraille dans tous les sens et y a une douzaine de gars salement amochés en train de hurler, et ça fait tellement de boucan qu'il y a pas moyen d'entendre quoi que ce soit. Je me tapis le plus près possible du sol pour porter toutes ces munitions, le bidon d'eau et le trépied en plus de tout mon barda personnel jusqu'à la position de la compagnie Charlie et je me démène pour franchir une tranchée quand ce type qui est au fond ouvre son bec pour dire à l'autre :

— Vise-moi un peu cette grosse andouille – on dirait le monstre de Frankenstein.

Je vais pour lui répondre, vu que les choses vont assez mal comme ça sans que quelqu'un vienne se foutre de vous, mais juste à ce moment-là, que je sois pendu ! L'autre type dans la tranchée bondit d'un coup et crie :

— Forrest... Forrest Gump !

Je vous le donne en mille, c'est Bubba.

En deux mots, ce qui s'est passé, c'est que le pied de Bubba était peut-être trop esquiné pour jouer au football, mais pas pour l'empêcher d'être expédié à l'autre bout du monde pour servir l'Armée des États-Unis. En tout cas, je traîne difficilement mon cul et tout le reste jusqu'en haut et au bout d'un moment Bubba me rejoint et entre deux bombardements (qui s'arrêtent aussitôt que nos avions rappliquent), Bubba et moi, on se raconte tout.

Il m'annonce qu'il a entendu dire que Jenny Curran a laissé tomber la fac pour rejoindre une bande de contestataires ou je sais pas quoi. Il me raconte aussi que Curtis a foutu une trempe à un policier du campus qui lui avait collé un PV pour mauvais stationnement et il était sur le point de se tirer du campus quand les flics ont rappliqué

avec un grand filet qu'ils ont jeté sur lui avant de l'embarquer. D'après Bubba, Coach Bryant, pour le punir, lui a fait faire cinquante tours de terrain supplémentaires après l'entraînement.

Sacré Curtis.

CETTE NUIT-LÀ a été longue et pas folichonne. Vu que nos avions pouvaient pas voler, les niaks nous ont pilonnés, bien peinarde, tout au long de la soirée. Il y avait un petit passage entre deux crêtes et eux, ils étaient sur une crête et nous on était sur l'autre, et en contrebas, dans ce passage, c'était là que les accrochages avaient lieu – me demandez pas pourquoi on se disputait ce bout de terrain boueux, j'en sais rien du tout. Mais bon, le sergent Kranz nous l'a bien dit et répété, on nous a pas amenés là pour comprendre ce qui se passe, mais seulement pour faire ce qu'on nous dit de faire.

Pas longtemps après, le sergent Kranz monte jusqu'à notre crête et il commence à nous dire ce qu'on doit faire. Il nous dit qu'on doit aller poster la mitrailleuse à environ cinquante mètres sur la gauche d'un gros arbre planté juste au milieu du passage et qu'on doit trouver un bon endroit sûr pour qu'on se fasse pas tous dégommer. D'après ce que je vois et ce que j'entends, y a pas d'endroit sûr dans les environs, même là où on est en ce moment, mais descendre dans ce passage, c'est carrément absurde. J'essaie quand même de faire le mieux possible.

Moi et Bones, le mitrailleur, et Doyle, un autre porteur de munitions et deux autres gars, on sort de notre tranchée et on commence à descendre la pente. À mi-chemin, les niaks nous aperçoivent et se mettent à nous canarder avec leur mitrailleuse à eux. Mais avant qu'ils aient réussi à faire des dégâts, on a dévalé la pente et on se retrouve dans la jungle. Je me souviens plus combien ça fait exactement, un mètre, mais c'est presque pareil qu'un yard, alors quand on arrive tout près du gros arbre, je dis à Doyle :

— Peut-être qu'il faudrait aller vers la gauche.

Alors il me lance un regard dur en grognant :

— Boucle-la, Forrest, y a des niaks dans le coin.

Ça manque pas, il y en a cinq ou six qui sont accroupis sous le gros arbre, en train de casser la croûte. Doyle dégoupille une grenade et il la lance en cloche en direction de l'arbre. Elle explose avant de retomber par terre et on entend des jacasseries affolées venir de là où ils étaient – puis Bones tire avec sa mitrailleuse et les deux autres gars et moi, on balance encore quelques grenades pour faire bonne mesure. Tout ça n'a duré qu'une minute à peine et quand tout redevient tranquille, on se remet en route.

On a trouvé un endroit pour la mitrailleuse et on est restés jusqu'à

la tombée de la nuit – et toute la nuit aussi, mais il s’est rien passé. On entendait canarder dans tous les coins, mais nous, on nous a laissés bien tranquilles. Au lever du soleil, on était crevés et on avait faim, mais on était toujours là. Après, un messenger envoyé par le sergent Kranz nous a dit que la compagnie Charlie allait descendre dans le passage dès que nos avions auraient complètement balayé les niaks, ce qui devait se faire dans les minutes suivantes. De fait, les zincs arrivent, ils larguent leurs bombes et tout explose et tous les niaks sont balayés.

Alors on voit la compagnie Charlie qui quitte la ligne de la crête pour descendre dans le passage, mais ils ont à peine quitté le sommet pour s’engager dans la pente que toutes les armes du monde se mettent à leur tirer dessus et à leur balancer des obus de mortiers et tout, et là, c’est la panique complète. De là où on est, on peut pas voir les niaks, du fait que la jungle est épaisse comme des broussailles, mais y a pourtant bien quelqu’un là-dedans qui arrose la compagnie Charlie. Peut-être que c’est les Hollandais, ou alors les Norvégiens, allez savoir.

Bones, notre mitrailleur, il a l’air vachement nerveux à ce moment-là, à cause qu’il a déjà pigé que tous les tirs viennent d’en face de nous, ce qui veut dire que les niaks, ils sont entre nous et nos positions. Et ça, ça veut dire qu’on est tout seuls, coupés des autres. Bones dit qu’à un moment ou à un autre, si les niaks n’enfoncent pas la compagnie Charlie, ils vont revenir par ici, et s’ils nous trouvent sur leur chemin, ça va pas leur plaire plus que ça. Conclusion, faut qu’on bouge notre cul de là.

On rassemble tout notre matériel et on commence à se replier en direction de la crête, mais Doyle jette un coup d’œil vers notre droite, en bas, au fond du passage, et là, il aperçoit tout un bataillon d’autres niaks, armés jusqu’aux dents, en train de monter la pente vers la compagnie Charlie. Le mieux pour nous, ça aurait été d’essayer de faire copain-copain avec eux et d’oublier tout ce merdier, mais ça, ça fait pas partie du programme. Alors, on s’est juste planqués dans ces bons gros fourrés et on a attendu qu’ils arrivent en haut de la colline. Et là, Bones a envoyé la sauce avec sa mitrailleuse, et il a dû en descendre dix ou quinze d’un coup. Doyle et moi et les deux autres gars, on balance des grenades et ça va bien pour nous, et puis Bones tombe à court de munitions et il a besoin d’une nouvelle bande. Je lui en installe une, mais au moment où il va presser la détente, il se prend une balle de niak en plein dans le cigare et tout ce qu’il avait à l’intérieur gicle à l’extérieur. Il est étendu par terre, une main encore accrochée à la mitrailleuse, comme pour continuer à défendre la vie qu’il vient justement de perdre.

Oh, Seigneur, c’était horrible – et ça n’allait pas en s’arrangeant. Qui

peut savoir ce que les niaks nous auraient fait s'ils nous avaient chopés. J'appelle Doyle... pas de réponse. J'arrache la mitrailleuse des mains de ce pauvre Bones et je me faufile jusqu'à Doyle, mais les deux autres gars et lui sont étendus là, touchés tous les trois. Les deux autres sont morts, mais Doyle respire encore, alors je l'attrape et je le balance sur mon épaule comme un sac de farine et je me mets à courir à travers les broussailles en direction de la compagnie Charlie, vu que j'ai une trouille bleue. Je cours pendant une vingtaine de mètres avec les balles tirées de derrière qui sifflent tout autour de moi et je me dis que c'est sûr, je vais en prendre une dans le cul. Mais alors je débouche d'un fourré de bambous et je me retrouve dans une clairière avec de l'herbe basse et à ma grande surprise, elle est remplie de niaks aplatis au sol et tournés vers l'autre côté, en train de tirer sur la compagnie Charlie, je suppose.

Bon, qu'est-ce que je fais ? J'ai des ennemis derrière moi, des ennemis devant moi et des ennemis juste sous mes pieds, pour ainsi dire. Comme je sais pas quoi faire d'autre, v'là que je charge à fond la caisse et je me mets à beugler et à hurler et tout. J'ai dû perdre un peu la tête, j'imagine, vu que je me rappelle pas ce qui s'est passé après, à part que j'ai continué à brailler et hurler comme ça de toutes mes forces tout en courant comme si j'avais le diable aux trousses. Tout était complètement brouillé dans ma tête et d'un seul coup, je me suis retrouvé au milieu de la compagnie Charlie, et tout le monde me donnait des tapes dans le dos, comme si je venais de marquer un *touchdown*.

Apparemment, j'ai tellement fait peur aux niaks qu'ils ont pris leurs jambes à leur cou pour retourner d'où ils venaient. Je pose Doyle par terre et les infirmiers commencent à s'occuper de lui, et tout de suite après, c'est le commandant de la compagnie qui vient me voir et se met à me serrer la pince en me disant que je suis un type épatant. Et puis il me demande :

— Comment diable avez-vous pu réussir un truc comme ça, Gump ?

Il attend ma réponse, mais comme je sais pas moi-même comment j'ai fait, je réponds :

— J'ai envie de faire pipi.

Ce qui est vrai. Le commandant de la compagnie me regarde d'un drôle d'air, puis il regarde le sergent Kranz, qui s'est aussi approché, et là, le sergent dit :

— Oh, bon Dieu, Gump, viens avec moi.

Et il me conduit derrière un arbre.

Ce soir-là, Bubba et moi, on s'est retrouvés dans une tranchée et on a mangé nos rations C. Après, j'ai sorti l'harmonica que Bubba m'avait donné et on a joué quelques airs. Ça faisait vraiment bizarre d'être là, au milieu de la jungle et de jouer *Oh, Suzanna* et *Home on the Range*.

Bubba avait une petite boîte de sucreries que sa maman lui avait envoyée – des pralines et des nougats – et on en a mangé tous les deux. Et je vous garantis que ces nougats m'ont rappelé de sacrés souvenirs.

Plus tard, le sergent Kranz est venu me demander où était le bidon d'eau potable. Je lui ai répondu que je l'avais laissé dans la jungle quand j'ai pris Doyle pour le porter en même temps que la mitrailleuse. Un instant, j'ai cru qu'il allait me demander de retourner le chercher, mais il a rien dit. Il a juste hoché la tête, puis il a dit puisque Doyle est blessé et que Bones est mort, c'était moi le mitrailleur maintenant. Je lui ai demandé qui est-ce qui allait porter le trépied et les munitions et tout le reste, et il a répondu que ça sera moi aussi, vu qu'il y a plus personne d'autre pour le faire. Alors Bubba a dit qu'il voulait bien le faire si on peut le transférer dans notre compagnie. Le sergent Kranz, il a réfléchi une minute, puis il a dit que ça devrait pouvoir s'arranger vu que de toute façon, dans la compagnie Charlie, il ne reste même plus assez de gars pour nettoyer les latrines. Et c'est comme ça que Bubba et moi, on s'est retrouvés à nouveau ensemble.

Les semaines passaient tellement lentement que j'avais l'impression que le temps s'écoulait à reculons. On grimpait une colline, on en descendait une autre. Des fois, il y avait des niaks, là-haut, des fois il y en avait pas. Mais le sergent Kranz, il disait comme ça que tout était OK, vu qu'en fait, on marchait en direction des États-Unis. D'après lui, on allait bientôt sortir du Vietnam, passer par le Laos, puis traverser la Chine et la Russie et remonter jusqu'au pôle Nord, et par la banquise on allait rejoindre l'Alaska où nos mamans pourraient venir nous récupérer. Bubba me disait qu'il fallait pas faire attention à ce qu'il racontait parce que c'était un idiot.

Dans la jungle, tout est assez primitif : pas d'endroit pour chier, on dort par terre, comme des animaux, on mange des boîtes de conserve, il y a rien pour prendre un bain ou quoi que ce soit, et en plus, nos vêtements nous pourrissent sur le dos. Je reçois une lettre de ma maman par semaine. Elle dit que tout va bien à la maison, mais que le lycée n'a plus jamais gagné le championnat depuis que je suis parti. Moi, je lui écris aussi, quand je peux, mais qu'est-ce que je pourrais lui raconter qui la fasse pas encore pleurer ? Alors, je lui dis juste qu'ici, c'est super chouette et qu'on est super bien traités. Il y a une chose que j'ai faite aussi, j'ai écrit une lettre pour Jenny Curran et j'ai dit à ma maman de voir avec les parents de Jenny s'ils peuvent la lui transmettre – là où elle est. Mais j'ai pas eu de réponse. Entre-temps, Bubba et moi, on a mis au point un projet pour quand on quittera l'armée. On va rentrer au pays et on va s'acheter un crevettier et on va

se lancer dans le commerce de la crevette. Bubba, il est de Bayou La Batre, et il a travaillé toute sa vie sur des crevettiers. Il dit qu'on pourrait peut-être obtenir un prêt et on serait capitaine chacun son tour et tout, on pourrait vivre sur le bateau et on aurait une occupation. Bubba, il a déjà pensé à tout. Tant de kilos de crevettes pour rembourser l'emprunt pour le bateau, tant de kilos pour payer l'essence, tant pour notre nourriture et tout ça, et tout le reste, ça serait pour nous, pour se faire la vie belle. Dans ma tête, je me vois déjà, debout à la barre du bateau, ou encore mieux, assis à l'arrière en train de manger des crevettes ! Mais quand je raconte ça à Bubba, il me dit :

— Bon sang, Forrest, tu vas tout bouffer et on va se retrouver à la rue en moins de deux. Pas question de manger des crevettes tant qu'on fera pas de bénéfices.

Bon, ça se tient, ça me va comme ça.

Un jour, il s'est mis à pleuvoir, et ça s'est plus arrêté pendant deux mois. On a eu droit à toutes les sortes de pluies possibles, à part peut-être la neige fondue et la grêle. Des fois, c'était une toute petite pluie fine qui piquait, des fois c'était une bonne grosse pluie. Ça tombait en oblique, ça tombait tout droit et des fois, on avait même l'impression qu'elle tombait à l'envers, en venant du sol. Mais ça n'empêchait pas qu'il fallait toujours faire les mêmes conneries, en gros, grimper les collines et les redescendre à la recherche des niaks.

Un jour, on est tombés dessus. Ils devaient être réunis pour un congrès de niaks ou un truc de ce genre, parce qu'on a eu l'impression que c'était comme quand on marche sur une fourmilière et que ça se met à grouiller dans tous les sens. Dans ces cas-là, impossible de faire venir les avions, alors en moins de deux minutes, on s'est encore retrouvés en plein merdier.

Cette fois, ils nous ont eus par surprise. On traversait cette rizière et d'un seul coup, ça s'est mis à canarder de tous les côtés. Chez nous, ça hurlait et ça braillait et ça s'écroulait, puis quelqu'un a crié "On se replie !" Bon, j'ai pris ma mitrailleuse et je me suis mis à courir, longeant toute la colonne, en direction de quelques palmiers qui avaient l'air de pouvoir au moins nous protéger de cette foutue pluie. On a formé une sorte de périmètre et on s'est préparés à passer encore une nuit interminable, et là, j'ai essayé de voir où était Bubba mais il était pas là.

Il y en a un qui me dit que Bubba est dans la rizière et qu'il est blessé.

— Bon sang ! que je fais.

Alors le sergent Kranz, qui m'a entendu, me prévient :

— Gump, tu peux pas y aller.

Mais j'en ai rien à foutre, je laisse tomber ma mitrailleuse parce que

c'est un poids supplémentaire et je fonce vers l'endroit où j'ai aperçu Bubba pour la dernière fois. Mais à mi-chemin, je manque de marcher sur un gars de la 2^e section qu'est salement amoché, il me regarde en me tendant la main, alors je me dis, merde, qu'est-ce que je dois faire ? Je l'attrape, je le charge sur mon dos et je me replie en courant aussi vite que je peux. Les balles et tout ça sifflent de tous les côtés. C'est vraiment un truc qui me dépasse : bon Dieu, mais qu'est-ce qu'on fout là, pour commencer ? Jouer au football, c'est une chose. Mais ça, je ne vois pas pourquoi on fait ça. Bon Dieu.

Je ramène le gars à l'arrière et je repars et là, je retombe sur un autre blessé. Alors je veux le relever pour le ramener aussi, mais quand je le prends dans mes bras, sa cervelle tombe dans la rizière, vu que tout l'arrière de son crâne a été emporté. Merde.

Alors je le laisse retomber et je repars, et cette fois, je trouve Bubba, il a pris deux balles dans la poitrine et je lui dis :

— Ça va aller, Bubba, tu m'entends, parce qu'il faut qu'on s'achète ce bateau pour les crevettes et tout ça.

Je le ramène dans notre camp et je le pose par terre. Je reprends mon souffle, je regarde ma chemise qu'est toute couverte de sang et d'un truc bleu-jaune qui vient de la blessure de Bubba, et Bubba lève les yeux vers moi et il me dit :

— Putain, Forrest, pourquoi ça m'arrive ?

Qu'est-ce que je peux bien répondre à ça ?

Un moment après, Bubba me demande :

— Forrest, tu me joues un air ?

Alors je sors mon harmonica et je commence à jouer quelque chose, je ne sais même pas quoi, et puis Bubba me dit :

— Forrest, s'il te plaît, tu me joues *Way Down Upon the Swanee River* ?

Je lui réponds :

— Bien sûr, Bubba.

Je dois essayer mon harmonica, puis je me mets à jouer et la fusillade continue tout autour de nous, et je sais que je devrais être derrière ma mitrailleuse, mais tant pis, je joue le morceau.

Je l'avais pas remarqué, mais la pluie s'est arrêtée et le ciel a pris une horrible couleur rosâtre. Avec cette teinte, on dirait que tous les visages sont l'image même de la mort, et sans qu'on sache pourquoi, les niaks ont arrêté de tirer, et nous aussi. J'ai joué et rejoué *Way Down Upon the Swanee River*, à genoux à côté de Bubba pendant que le toubib lui faisait une piqûre et s'occupait de lui comme il pouvait. Bubba s'est agrippé à ma jambe et ses yeux se sont assombris et j'ai eu l'impression que cet épouvantable ciel rosé enlevait toute la couleur de sa figure.

Il essayait de dire quelque chose, alors je me suis penché tout près

pour entendre. Mais j'ai pas pu comprendre.

J'ai demandé au toubib :

— Vous avez entendu ce qu'il a dit ?

Le toubib a répondu :

— À la maison. Il a dit *à la maison*.

Bubba, il est mort, et il y a rien d'autre à dire.

J'ai jamais rien connu de pire que le reste de cette nuit-là. Impossible de nous envoyer de l'aide, vu qu'il s'était remis à pleuvoir à torrents. Les niaks, ils étaient tellement près de nous qu'on les entendait causer entre eux et à un moment donné, ça a été un combat au corps à corps pour la 1^{ère} section. À l'aube, on a fait venir un avion avec des bombes au napalm, mais il a balancé sa merde pratiquement sur nos têtes. C'est nos gars à nous qu'ont été cramés – ils sont sortis à découvert en courant, avec des yeux comme des soucoupes, et on poussait tous des gueulantes, on suait et on était morts de trouille, et la forêt était en feu, ça a presque éteint la pluie !

Au milieu de tout ça, j'ai été touché, et comme par hasard, j'ai pris la balle dans le cul. Je m'en souviens même pas. On était tous dans un sale état et je sais plus ce qui s'est passé. C'était un merdier pas possible. J'ai laissé tomber la mitrailleuse. J'en avais plus rien à foutre. Je suis allé me recroqueviller derrière un arbre, et là, je me suis mis à pleurer. Plus de Bubba, plus de bateau à crevettes. Bubba, c'était mon seul vrai ami, à part peut-être Jenny Curran, et là aussi, j'avais tout bousillé. Si y avait pas eu ma maman, j'aurais aussi bien pu me laisser mourir là – de vieillesse ou n'importe quoi d'autre – ça n'avait pas d'importance.

Un peu plus tard, les hélicoptères ont commencé à débarquer des renforts, et j'imagine que la bombe au napalm avait fichu la frousse aux niaks. Ils ont dû se dire que si on était capables de nous faire ça à nous-mêmes, qu'est-ce qu'on pourrait bien leur faire à eux ?

On se met à embarquer les blessés et à ce moment-là, le sergent Kranz se pointe, les cheveux tout grillés, son uniforme brûlé, on dirait qu'il vient juste d'être tiré par un canon.

— Gump, qu'il me fait comme ça, t'as fait du bon boulot hier, mon gars.

Puis il me demande si je veux une cigarette. Je lui réponds que je ne fume pas alors il fait OK de la tête et il me dit :

— Gump, t'es pas le gars le plus futé que j'aie eu sous mes ordres, mais t'es un soldat du tonnerre. J'aimerais bien en avoir une centaine comme toi.

Il me demande si ma blessure me fait mal, et je lui réponds non, mais c'est pas vrai.

— Gump, qu'il me dit, tu vas rentrer à la maison. Je suppose que tu

le sais.

Je lui demande où est Bubba et le sergent Kranz me regarde avec un drôle d'air.

— Il va pas tarder.

Je lui demande si je peux prendre le même hélicoptère que Bubba et le sergent dit non, Bubba doit partir en dernier, vu qu'il est mort.

Ils m'avaient planté une grosse aiguille avec un truc quelconque et je me sentais mieux, mais je me souviens, j'ai pris le bras du sergent Kranz et je lui ai dit :

— J'ai jamais demandé de faveur avant, mais est-ce que vous pourriez mettre Bubba dans l'hélicoptère vous-même et vous assurer qu'il est bien évacué ?

— Bien sûr, Gump. Tu parles, on lui trouvera même une place en première classe.

J'AI PASSÉ presque deux mois à l'hôpital de Da Nang. Comme hôpital, c'était pas terrible, mais on dormait sur des lits avec des moustiquaires et le plancher en bois était balayé deux fois par jour, ce qui était une sacrée amélioration par rapport à la vie à laquelle je m'étais habitué.

Il y avait des gens bien plus gravement blessés que moi dans cet hôpital, vous pouvez me croire. Des pauvres gars qu'avaient perdu un bras, une jambe ou une main ou je ne sais quoi. Des gars qu'avaient été touchés au ventre, dans la poitrine ou dans la figure. La nuit on se serait cru dans une salle des tortures, avec tous ces gus qui hurlaient, qui pleuraient et appelaient leur maman.

À côté de mon lit, il y avait un type qui s'appelait Dan, son char avait explosé avec lui à l'intérieur. Il était tout brûlé et il avait des tubes qui lui rentraient et lui sortaient de partout, mais je l'ai jamais entendu brailler. Il parlait tout bas et tranquillement, et au bout d'un jour ou deux, on est devenus copains, lui et moi. Il est du Connecticut, il était prof d'histoire quand ils sont venus le chercher pour l'expédier à l'armée. Mais vu que c'était un type intelligent, ils l'ont envoyé dans une école d'officiers et ils en ont fait un lieutenant. La plupart des lieutenants que j'ai connus, ils étaient aussi simplets que moi, mais Dan, lui, il était pas pareil. Il avait sa propre philosophie sur pourquoi on était là, il disait qu'on faisait de mauvaises choses pour de bonnes raisons, ou peut-être que c'était l'inverse, mais bon, en tout cas, on faisait pas ce qu'il aurait fallu. Comme il était officier dans les chars et tout ça, il disait que c'était ridicule de faire la guerre dans un endroit où on pouvait presque pas utiliser nos chars à cause que c'était un pays avec des marécages et des montagnes partout. Je lui ai raconté ce qui était arrivé à Bubba et tout ça, il a hoché la tête d'un air triste et il a dit qu'il y aurait encore plein de Bubba qui allaient mourir avant que ce truc soit terminé.

Au bout d'une semaine environ, ils m'ont transféré dans une autre partie de l'hôpital où on met les gens pour qu'ils se rétablissent, mais tous les jours je retournais m'asseoir un moment aux soins intensifs, à côté de Dan. Des fois, je lui jouais un air à l'harmonica, il aimait drôlement ça. Ma maman m'avait envoyé un colis rempli de barres de chocolat Hershey, et ils l'ont fait suivre à l'hôpital et je voulais les partager avec Dan, sauf qu'il pouvait rien manger, à part ce qui passait dans ses tubes.

Je crois que discuter comme ça avec Dan a été quelque chose

d'important dans ma vie. Je sais bien que, vu que je suis idiot et tout ça, je suis pas censé avoir une philosophie à moi, mais peut-être que c'est juste parce que personne a jamais pris le temps de m'en parler. Sa philosophie, à Dan, c'était que tout ce qui nous arrive, et même tout ce qui arrive partout en général, est contrôlé par des lois naturelles qui gouvernent l'univers. Ses idées sur le sujet étaient vraiment très compliquées, mais les grandes lignes de ce qu'il disait ont commencé à changer toute ma façon de voir les choses.

Toute ma vie, j'ai compris que dalle à ce qui arrivait autour de moi. Un truc se passait, puis c'était un autre truc, et ça continuait comme ça, et la moitié du temps, ça n'avait pas de sens. Mais Dan, il disait que tout fait partie d'une sorte d'ordre et que la meilleure façon pour nous de nous en sortir, c'est de trouver comment on entre dans cet ordre des choses et après, d'essayer de rester à cette place. Je sais pas expliquer pourquoi, mais le fait de savoir ça, ça a rendu les choses beaucoup plus claires pour moi.

En tout cas, dans les semaines qui ont suivi, j'ai commencé à aller mieux et mon derrière a bien cicatrisé. Le docteur a dit que j'avais une peau de rhinocéros ou un truc dans ce genre. À l'hôpital, ils avaient une salle de loisirs et comme il y avait pas grand-chose d'autre à faire, un jour j'y suis allé et il y avait deux gus qui étaient en train de jouer au ping-pong. Je les ai regardés et après, je leur ai demandé si je pouvais jouer et ils ont dit OK. J'ai perdu les premiers points, mais au bout d'un moment, je les ai battus tous les deux.

— T'es sacrément vif pour un grand type comme toi, m'a dit l'un des deux.

J'ai juste fait oui de la tête. J'ai essayé de jouer un peu tous les jours, et vous me croirez si vous voulez, mais je suis devenu vachement bon.

L'après-midi, j'allais voir Dan, mais le matin, j'étais seul. Ils me laissaient sortir de l'hôpital comme je voulais et il y avait un bus qui emmenait les types comme moi en ville et on pouvait se balader et acheter des trucs qu'ils vendaient dans les boutiques niaks de Da Nang. Mais moi, j'avais besoin de rien de tout ça, alors j'y allais juste pour me promener et regarder le paysage.

Il y avait ce petit marché sur les quais où on vendait du poisson et des crevettes, et un jour, j'y suis allé et j'ai acheté des crevettes, et un des cuisiniers de l'hôpital les a fait cuire pour moi et pas de doute, c'était sacrément bon. J'aurais bien aimé que ce vieux Dan puisse en manger. Il m'a dit que si je les écrabouillais, ils pourraient peut-être les faire passer dans ses tubes. Il a dit qu'il allait demander à l'infirmière, mais je sais bien qu'il disait ça pour plaisanter.

Cette nuit-là, dans mon lit, j'ai pensé à Bubba en me disant que lui aussi, il aurait drôlement aimé ces crevettes et j'ai repensé à notre

bateau et tout ça. Pauvre vieux Bubba. Alors le lendemain, j'ai demandé à Dan comment ça se faisait que Bubba avait pu se faire tuer et quel genre de loi naturelle à la con pouvait permettre ça. Il a réfléchi un moment, puis il a répondu :

— Eh ben, je vais te dire une chose, Forrest, toutes ces lois ne sont pas spécialement destinées à nous être agréables. Mais ce sont quand même des lois. C'est comme quand un tigre dans la jungle bondit sur un singe – c'est pas terrible pour le singe, mais c'est bon pour le tigre. C'est comme ça, c'est tout.

Deux ou trois jours plus tard, je suis retourné à ce marché aux poissons, et il y avait ce petit niak qui vendait un grand sac de crevettes. Je lui demande où il les a eues, et v'là qu'il se met à baragouiner, vu qu'il parle pas l'anglais. Alors je lui parle par gestes, comme un Indien ou un truc comme ça, et au bout d'un moment il pige et il me fait signe de le suivre. D'abord, je suis un peu méfiant, mais il me fait des sourires, alors j'y vais.

On a dû marcher pas loin de deux kilomètres en passant devant tous les bateaux sur la plage et tout, mais il m'a pas emmené à un bateau. C'était un petit coin dans un marécage près de l'eau, une sorte d'étang ou quelque chose de ce genre et il avait installé des filets en métal là où l'eau de la mer de Chine montait à marée haute. L'enfoiré, il élevait des crevettes dans cette mare ! Il a pris un petit filet, puis il a ramené un peu d'eau dans sa main et pas de doute, il y avait bien dix ou douze crevettes dedans. Il m'en a donné un peu dans un petit sac et moi, je lui ai donné une barre Hershey. Il était tellement content que j'ai cru qu'il allait en faire caca.

Ce soir-là, il y avait un cinéma en plein air près du quartier général des Forces Opérationnelles et j'y suis allé, sauf qu'y a des types au premier rang qui ont commencé à se bagarrer pour un truc ou un autre, et y en a un qu'a été balancé à travers l'écran et le film a été terminé. Alors après, dans mon lit, je suis resté à gamberger un peu, et tout d'un coup, ça m'est venu. J'ai trouvé ce que j'allais faire une fois libéré de l'armée ! Je vais rentrer à la maison et me dénicher un petit étang près du Golfe et je vais élever des crevettes ! Et comme ça, même si je peux pas avoir de crevettier, maintenant qu'il y a plus Bubba, je pourrai au moins aller dans un de ces marais et me dégoter des filets en métal, et c'est ce que je vais faire. Ça aurait bien plu à Bubba.

Pendant les semaines qui ont suivi, tous les matins je suis allé à l'endroit où le petit niak faisait pousser ses crevettes. M. Chi, qu'il s'appelait. Je restais assis et je le regardais et après, il m'a montré comment il faisait. Il attrape des bébés crevettes dans les marécages tout autour dans une petite épuisette pour les mettre dans son petit étang. Après, quand la marée monte, il jette toutes sortes de

cochonneries dans l'eau, des restes de nourriture et tout ça, ce qui fait que des petites bestioles visqueuses se développent, et les crevettes, elles les mangent et elles grossissent. C'est tellement simple que même un imbécile pourrait le faire.

Quelques jours plus tard, v'là des huiles du quartier général qui débarquent à l'hôpital tout excités et ils me font :

— Soldat Gump, on vous a décerné la Médaille d'Honneur du Congrès pour acte d'héroïsme exceptionnel. Vous allez être rapatrié après-demain pour être décoré par le président des États-Unis.

Bon, c'était tôt le matin, et moi j'étais encore couché et je me disais qu'il fallait que j'aille aux cabinets, et maintenant eux ils sont là, à attendre que je dise quelque chose, j'imagine, et moi j'ai la vessie qu'est sur le point d'exploser. Mais cette fois, je dis juste "Merci", et je la boucle. Peut-être que ça fait partie de l'ordre naturel des choses.

En tout cas, une fois qu'ils sont partis, je file aux soins intensifs pour voir Dan, mais quand j'arrive, son lit est vide, le matelas est replié et lui, il est plus là. J'ai tellement peur qu'il lui soit arrivé quelque chose que je fonce voir l'infirmier de garde, mais il est pas là non plus. Je vois une infirmière dans le couloir et je lui demande :

— Qu'est-ce qui est arrivé à Dan ?

Elle me répond :

— Il est parti.

Et moi je dis :

— Parti où ?

Et elle me répond :

— Je ne sais pas. C'était pas pendant mon service.

Je vais trouver l'infirmière en chef et je lui demande, et elle m'annonce que Dan a été rapatrié du fait qu'ils pourront mieux s'occuper de lui au pays. Je lui demande s'il est OK et elle me fait :

— Ouais, si on peut dire que deux poumons perforés, un intestin sectionné, une dislocation de la colonne vertébrale, un pied en moins, une jambe amputée et des brûlures au troisième degré sur la moitié du corps c'est OK, alors oui, il va bien.

Je lui ai dit merci et je suis reparti.

Cet après-midi-là, j'ai pas joué au ping-pong, tellement je m'en faisais pour Dan. Je me suis dit qu'il était peut-être mort et que personne n'avait voulu me le dire à cause de ce truc, là, que c'est toujours le plus proche parent qu'on prévient d'abord, ou quelque chose comme ça. Qui sait ? Mais j'ai le moral carrément à zéro et je vais me balader tout seul, et je donne des coups de pied dans les cailloux, les boîtes de conserve et tout.

Quand je rentre, je trouve du courrier sur mon lit qu'on m'a enfin fait suivre à l'hôpital. Il y a une lettre de ma maman qui dit que notre

maison a pris feu et qu'elle a entièrement brûlé, et comme on avait pas d'assurance ni rien, elle va devoir aller vivre dans un asile pour les pauvres. Elle dit que c'est arrivé quand Mlle French a lavé son chat et qu'elle a voulu le sécher avec un sèche-cheveux et que soit c'est le chat qui a pris feu, soit c'est le sèche-cheveux, et voilà. Elle dit qu'à partir de maintenant, je dois lui envoyer mes lettres chez les "Petites Sœurs des Pauvres". Je me dis qu'il va y avoir pas mal de larmes dans les années à venir.

Il y a une autre lettre qui dit :

Cher M. Gump,

Vous avez été sélectionné pour gagner une Pontiac GTO toute neuve, il vous suffit de renvoyer la carte ci-jointe vous engageant à acheter cette magnifique encyclopédie, ainsi que le volume annuel de mise à jour chaque année pour le restant de votre vie au prix de soixante-quinze dollars par an.

J'ai jeté la lettre à la poubelle. Qu'est-ce qu'un idiot comme moi pourrait bien faire avec une encyclopédie, et en plus, je sais pas conduire.

Mais la troisième lettre m'est adressée personnellement et au dos de l'enveloppe, je lis J. CURRAN, POSTE RESTANTE, CAMBRIDGE, MASSACHUSETTS. Mes mains tremblent tellement que j'ai du mal à l'ouvrir.

"Cher Forrest", ça dit, "ma maman m'a fait suivre ta lettre que ta maman lui a donnée, et je suis vraiment désolée d'apprendre que tu dois participer à cette guerre terrible et immorale." Elle me dit qu'elle sait à quel point cela doit être horrible, avec tous ces gens qui se font tuer et mutiler et tout ça. "Ça doit peser sur ta conscience d'être impliqué, même si je sais bien qu'on t'oblige à le faire contre ta volonté." Elle écrit que ça doit être épouvantable de ne pas avoir de vêtements propres ni de nourriture fraîche et tout, mais elle ajoute qu'elle n'a pas compris ce que je voulais dire quand j'ai parlé de ces "deux jours allongé à plat ventre dans la merde d'officier".

"C'est dur à croire que même ces types-là soient capables de vous obliger à faire une chose aussi répugnante", qu'elle écrit. Je crois que j'aurais peut-être dû expliquer un peu mieux cette histoire.

Bon, en tout cas, Jenny dit : "Nous organisons de grandes manifestations contre ces sales fascistes pour qu'ils arrêtent leur guerre terrible et immorale et pour faire entendre la voix du peuple." Elle continue comme ça pendant à peu près une page à dire un peu toujours la même chose. N'empêche, je lis tout très attentivement, parce que rien qu'à voir son écriture, y a plein de trucs bizarres qui se passent dans mon estomac.

"Au moins", qu'elle dit à la fin, "tu as retrouvé Bubba et je sais que tu es content d'avoir un ami dans ton malheur". Elle me demande de

donner son bonjour à Bubba, et dans un P.-S., elle ajoute qu'elle se fait un peu d'argent en jouant dans un petit groupe deux soirées par semaine dans un café près de l'Université de Harvard, et que si jamais je passe par là, faut que j'aille la voir. Le groupe s'appelle les Cracked Eggs¹. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à chercher n'importe quel prétexte pour aller à l'Université de Harvard.

Dans la soirée, j'ai fait mes bagages pour rentrer au pays et recevoir ma Médaille d'Honneur et rencontrer le président des États-Unis. Mais j'ai rien à mettre dans mon sac, à part le pyjama, la brosse à dents et le rasoir qu'on m'a donnés à l'hôpital, vu que toutes mes affaires sont toujours à la base de Pleiku. Mais il y a ce type sympa, le lieutenant-colonel qui a été envoyé du QG, et il me fait :

— T'embête pas avec ces conneries, Gump, on va te faire faire un uniforme tout neuf sur mesure ce soir même par deux douzaines de niaks à Saigon – tu peux pas rencontrer le Président en pyjama.

Il me dit qu'il va m'accompagner jusqu'à Washington pour veiller à ce que j'aie un endroit où dormir, de quoi manger et un véhicule pour m'emmener là où je dois aller et aussi il me dira comment me tenir et tout.

Colonel Gooch, c'est comme ça qu'il s'appelle.

Ce soir-là, j'ai fait un dernier match de ping-pong contre un gars du quartier général des Forces Opérationnelles, il paraît que c'est le meilleur joueur de ping-pong de toute l'armée ou un truc comme ça. C'était un petit gus plutôt sec qui refusait de me regarder dans les yeux, et il avait aussi apporté sa propre raquette dans un étui en cuir. Alors que je suis en train de lui coller une raclée, il arrête en disant que les balles sont pas bonnes à cause de l'humidité. Il remballa sa raquette et se casse, moi ça me va, vu qu'il a laissé les balles qu'il avait apportées, et elles seront bien utiles ici, à la salle de loisirs de l'hôpital.

Le matin où je devais partir, une infirmière est venue me donner une enveloppe avec mon nom dessus. Je l'ai ouverte et c'était une note de Dan, qui est toujours vivant, finalement, et qui me disait :

Cher Forrest,

Je regrette de ne pas avoir eu le temps de te voir avant mon départ. Les docteurs ont pris leur décision très rapidement et avant même que je le réalise, ils m'emmenaient, mais j'ai demandé si j'avais une minute pour t'écrire ce mot parce que tu as été vraiment sympa avec moi.

J'ai le sentiment, Forrest, que tu es sur le point de faire l'expérience de quelque chose d'important dans ta vie, un changement ou un événement quelconque qui va te faire prendre une direction différente et tu dois saisir cette occasion

et ne pas la laisser passer. En y repensant, maintenant, je trouve qu'il y a quelque chose dans tes yeux, comme une flamme qui s'allume de temps en temps, principalement quand tu souris, et dans ces rares occasions, je crois que ce que j'ai vu, c'était une sorte de genèse de notre capacité, à nous, les êtres humains, à penser, à créer et à *être*.

Cette guerre n'est pas pour toi, mon vieux, ni pour moi, et si moi j'en suis bien débarrassé, je suis aussi sûr que tu vas l'être aussi un de ces jours. La grande question, c'est, qu'est-ce que tu vas faire ? Je ne pense pas du tout que tu sois idiot. Peut-être que d'après les tests ou le jugement d'abrutis, on te range dans une catégorie ou une autre, mais en réalité, Forrest, j'ai vu briller cette étincelle de curiosité au fond de ton esprit. Prends la vague, mon ami et tandis qu'elle t'emporte, utilise-la à ton avantage, prends garde aux hauts-fonds et aux obstacles cachés, et ne renonce jamais, surtout, ne renonce jamais. Tu es un brave type, Forrest, et tu as du cœur.

Ton copain Dan

J'ai relu la lettre de Dan dix ou vingt fois, il y a des trucs que je ne comprends pas dedans. Je veux dire, je crois que je vois où il veut en venir, mais il y a des phrases et des mots que j'arrive pas à piger. Le lendemain matin, le colonel Gooch s'est amené et il a dit qu'il était temps de partir maintenant, d'abord à Saigon, pour prendre mon uniforme tout neuf qui a été fabriqué pendant la nuit par la vingtaine de niaks, puis direct aux États-Unis et tout. Je lui ai montré la lettre de Dan et je lui ai demandé de me dire ce que ça veut dire exactement, et le colonel Gooch, il a jeté un coup d'œil, puis il me l'a rendue en disant :

— Eh bien, Gump, pour moi c'est assez clair, il veut dire que tu as foutrement intérêt à pas déconner quand le Président va épingler cette médaille sur toi.

¹ Les œufs fêlés.

PENDANT QU'ON VOLE au-dessus de l'océan Pacifique, le colonel Gooch me dit que je vais devenir un véritable héros aux États-Unis. Il dit que les gens vont assister aux défilés et tout ça et que je pourrai même pas me payer un verre ou le resto parce que tout le monde va vouloir me les offrir. Il dit aussi que l'armée va me demander de faire une tournée dans le pays pour susciter des engagements et pour vendre des obligations et des conneries de ce genre, et que je vais être traité comme un "roi". Là, il aurait pas pu mieux dire.

Quand on atterrit à San Francisco, une foule immense nous attend à notre descente de l'avion. Ils ont des pancartes et des banderoles et tout. Le colonel Gooch regarde par le hublot et il dit qu'il est étonné, il n'aperçoit pas de fanfare pour nous accueillir. En fait, la foule qui était là était déjà largement suffisante.

Dès qu'on est sortis de l'avion, le premier truc qui s'est passé, c'est que les gens ont commencé à lancer des slogans, et puis quelqu'un a lancé une grosse tomate et le colonel Gooch l'a prise en pleine poire. Après ça, ça a vraiment bardé. Il y avait des flics sur place, mais la foule les a débordés et s'est ruée sur nous en hurlant toutes sortes de choses désagréables, ils étaient à peu près deux mille, barbus et tout, et c'était la chose la plus effrayante que j'aie vue depuis la rizière où Bubba s'est fait tuer.

Le colonel Gooch s'est essuyé sa figure pleine de tomate en essayant de garder un air digne, mais moi, je me suis dit c'est pas le moment de déconner, on est à un contre mille et par-dessus le marché, on est pas armés. Alors j'ai pris mes jambes à mon cou.

Cette foule, pas de doute qu'elle avait bien l'intention de trouver quelque chose à pourchasser aussi, parce qu'ils se sont tous mis à me courir après, comme quand j'étais petit, et ça criait et ça braillait en agitant leurs pancartes. J'ai pratiquement fait toute la piste d'atterrissage dans un sens, puis dans l'autre avant d'entrer dans le terminal et c'était encore plus flippant que quand ces branleurs d'éplucheurs de maïs du Nebraska essayaient de me rattraper sur le terrain de l'Orange Bowl. Pour finir, je me suis réfugié dans les toilettes et, debout sur le siège avec la porte fermée, j'ai attendu jusqu'à ce que j'imagine qu'ils avaient abandonné et qu'ils étaient rentrés chez eux. J'ai dû rester là à peu près une heure.

Quand je suis ressorti, je suis allé dans le hall et là, il y avait le colonel Gooch entouré d'un peloton de la police militaire et de flics et

il avait l'air plutôt désesparé jusqu'au moment où il m'a vu.

— Allez, Gump ! qu'il m'a dit. Il y a un avion qui nous attend pour nous emmener à Washington.

On monte dans l'avion, et là, il y a aussi des civils et le colonel Gooch et moi, on s'assoit à l'avant. On n'a même pas encore décollé que tous les gens autour de nous se lèvent pour aller s'asseoir à l'arrière. Je demande au colonel Gooch comment ça se fait, il me répond que c'est sûrement parce qu'on a une drôle d'odeur ou quelque chose comme ça. Il me dit de ne pas m'inquiéter à ce sujet. Que les choses iront mieux à Washington. Je l'espère, parce que même un crétin comme moi peut comprendre que jusqu'à maintenant, ça s'est pas tout à fait passé comme le colonel avait dit.

Quand on arrive à Washington, je suis tellement excité que je suis sur le point d'éclater ! On peut apercevoir le Washington Monument et le Capitole et tout par le hublot, et c'est des choses que j'ai seulement vues en photo mais là je les vois en vrai, comme qui dirait en chair et en os. L'armée a envoyé une voiture nous chercher et on nous conduit dans un hôtel super, avec des ascenseurs et tout et des gens pour porter vos trucs. J'avais jamais pris un ascenseur avant.

Une fois qu'on est installés dans notre chambre, le colonel passe me voir et dit qu'on va aller prendre un verre dans ce petit bar qu'il connaît où il y a plein de jolies filles, et il m'assure qu'ici, c'est complètement différent de la Californie, vu que les gens dans l'Est sont civilisés et tout et tout. Là encore, il se met le doigt dans l'œil.

On s'assoit à une table, le colonel Gooch me commande une bière et autre chose pour lui, et il commence à me dire comment me tenir pendant la cérémonie du lendemain quand le Président va m'épingler cette médaille.

Au beau milieu de son discours, une jolie fille vient à notre table et le colonel Gooch lève les yeux sur elle et lui demande de nous apporter deux autres verres, parce qu'il la prend pour la serveuse, j' imagine. Mais elle le regarde et répond :

— Je t'apporterais même pas un verre de bave toute chaude, espèce de sale enculé.

Puis elle se tourne vers moi et me fait :

— Et toi, espèce de gros singe, combien de bébés t'as tués aujourd'hui ?

Bon, on rentre à notre hôtel après ça, et on se fait monter de la bière dans notre chambre et le colonel Gooch a pu finir de me dire ce que je devais faire à la cérémonie.

Le lendemain, on se lève de bon matin et on va à pied à la Maison-Blanche, où vit le Président. C'est vraiment une chouette maison avec une grande pelouse et tout, et on dirait qu'elle est presque aussi

grande que l'hôtel de ville de chez nous, à Mobile. Un tas de gus de l'armée me serrent la pince en me disant que je suis vraiment super, puis c'est l'heure de recevoir la médaille.

Le Président, c'est un grand type, plutôt vieux, qui parle comme s'il venait du Texas ou quelque chose comme ça, et il y a toute une foule de gens, avec des femmes qui ressemblent à des bonnes et des hommes qu'ont l'air d'être employés au service d'entretien, mais ils sont tous dehors, dans ce joli jardin plein de roses, sous un beau soleil.

Un gus de l'armée commence à faire tout un baratin, et tout le monde écoute bien sagement, sauf moi, vu que j'ai pas encore pris mon petit déjeuner et que je meurs de faim. Finalement le gus de l'armée a terminé et le Président s'approche de moi, prend la médaille dans une boîte et l'épingle sur ma poitrine. Après, il me serre la main et les gens se mettent à prendre des photos et à applaudir et tout.

Je me dis que c'est fini et qu'on va pouvoir se tirer de là, mais le Président, il reste là et il me regarde d'un drôle d'air. Au bout d'un moment, il me fait :

— Dites-moi, mon garçon, c'est votre estomac qu'on entend grogner comme ça ?

Je jette un coup d'œil au colonel Gooch, mais il lève juste les yeux au ciel, alors je fais oui de la tête en disant :

— Hmm-hmm.

Et le Président me dit comme ça :

— Eh bien, venez, mon garçon, on va se trouver quelque chose à manger !

Je le suis à l'intérieur, on va dans une petite pièce ronde et le Président dit à un type habillé en serveur de m'apporter un petit déjeuner. On est que tous les deux, là, et pendant qu'on attend, il se met à me poser des questions, du genre, est-ce que je sais pourquoi on se bat contre les niaks et tout ça, et est-ce qu'ils s'occupent bien de nous à l'armée. Moi, je fais juste oui de la tête et au bout d'un moment, il arrête de me poser des questions, alors il y a cette espèce de silence, et là, il me demande :

— Est-ce que vous voulez regarder la télévision en attendant votre repas ?

Je fais encore oui de la tête et le Président allume la télé et on regarde la série *The Beverly Hillbillies*. Le Président, ça l'amuse drôlement, et il me dit qu'il regarde cette série tous les jours et que je lui fais un peu penser à Jethro, un des personnages. Après le petit déjeuner, le Président me demande si ça me plairait qu'il me fasse visiter la maison, et je lui réponds "ouais" et nous v'là partis.

Quand on sort à l'extérieur, tous ces photographes nous suivent partout, et le Président décide de s'asseoir sur un petit banc, puis il me dit :

— Dites-moi, mon garçon, vous avez été blessé, c'est bien ça ?

Je lui fais oui de la tête et lui, il me fait :

— Eh bien, regardez-moi ça.

Et là, il soulève sa chemise pour me montrer une grande cicatrice sur son ventre, où il s'est fait opérer de je ne sais trop quoi, et il me demande :

— Et vous, où est-ce que vous avez été blessé ?

Alors je baisse mon pantalon pour lui montrer. Et il y a tous ces types avec leurs appareils qui se précipitent et commencent à prendre des photos, et des gars se ruent sur moi et me ramènent là où le colonel Gooch m'attend.

Cet après-midi-là, à l'hôtel, le colonel Gooch débarque en coup de vent dans ma chambre avec une poignée de journaux et je vous jure, il est pas content. Il se met à brailler et à m'engueuler en jetant les journaux sur mon lit, et je me vois, en première page, en train de montrer mon gros cul au Président pendant que lui me montre sa cicatrice. Un des journaux a dessiné un petit masque noir sur mes yeux pour qu'on me reconnaisse pas, comme ils font pour les photos cochonnes. Sous la photo, la légende dit : LE PRÉSIDENT JOHNSON ET LE HÉROS DE GUERRE SE DÉTENDENT DANS LA ROSERAIE.

— Gump, espèce d'idiot ! dit le colonel Gooch. Comment as-tu pu me faire un coup pareil ? Je suis fini. Ma carrière est foutue, c'est sûr !

— Je sais pas, que je lui réponds. Moi, j'essaie toujours de bien faire.

En tout cas, après ça, j'avais plus trop la cote, mais ils n'en avaient pas encore fini avec moi. L'armée a décidé que j'allais faire une tournée à travers le pays pour essayer d'inciter les gars à s'engager, et le colonel Gooch a demandé à quelqu'un d'écrire un discours qu'ils voulaient que je fasse. C'était un long discours, rempli de trucs du genre "En période de crise, rien n'est plus honorable et patriotique que servir son pays dans les forces armées" et tout un tas de conneries comme ça. Le problème, c'est que j'ai jamais réussi à apprendre ce discours par cœur. Oh, je pouvais voir tous les mots bien clairement dans ma tête, mais au moment de les dire, tout se mélangeait.

Ça foutait le colonel Gooch en rogne. Il m'obligeait à rester debout presque jusqu'à minuit tous les jours pour essayer de me faire rentrer tout ça dans la tête, mais il a fini par dire, en levant les bras au ciel :

— Je me rends compte que ça ne va pas marcher.

Puis il a eu une idée.

— Gump, qu'il m'a dit, voilà ce qu'on va faire. Je vais raccourcir ce discours et comme ça, tout ce que tu auras à dire, c'est deux ou trois petites choses. On va essayer.

Et il s'est mis à le raccourcir, encore et encore, jusqu'au moment où il a eu l'air content que j'arrive à m'en rappeler et que je risque pas de

passer pour un idiot. En fin de compte, j'avais plus qu'une chose à dire : "Engagez-vous et battez-vous pour votre liberté."

La première étape de notre tournée, c'était une petite fac, et ils avaient fait venir des reporters et des photographes, et on était sur une scène dans un grand auditorium. Le colonel Gooch fait le discours que j'aurais dû faire. Quand il a fini, il dit :

— Et maintenant, nous allons entendre quelques remarques du tout dernier soldat décoré de la Médaille d'Honneur du Congrès, le première classe Forrest Gump.

Et il me fait signe de m'avancer. Il y en a qui applaudissent et quand ils s'arrêtent, je me penche en avant et je dis :

— Engagez-vous et battez-vous pour votre liberté.

Je crois bien qu'ils en attendent un peu plus, mais vu que c'est tout ce qu'on m'a dit de dire, je reste planté là, et tout le monde me regarde, et moi je les regarde. Et d'un seul coup, quelqu'un dans les premiers rangs me crie :

— Qu'est-ce que vous pensez de la guerre ?

Alors, moi je dis la première chose qui me passe par la tête :

— C'est une grosse connerie !

Le colonel Gooch se précipite pour me prendre le micro et me fait asseoir, mais tous les reporters se mettent à gribouiller dans leurs carnets et à prendre des photos et tout le public se déchaîne, les gens sautent de joie et poussent des hurrahs. Le colonel Gooch m'évacue de là en quatrième vitesse, et on quitte la ville à toute allure, et dans la voiture le colonel me dit pas un mot, mais il parle tout seul, et il a ce petit rire bizarre, comme quelqu'un qu'est un peu maboul.

Le matin suivant, on est dans un hôtel, on est prêts à faire le deuxième discours de notre tournée quand le téléphone sonne. C'est pour le colonel. On dirait que celui qu'est au bout du fil fait toute la conversation pendant que le colonel écoute et dit plein de "À vos ordres" en me jetant sans arrêt des coups d'œil furieux. Quand il raccroche enfin, il quitte pas le bout de ses chaussures du regard et il me dit :

— Eh bien, Gump, tu as réussi, cette fois. La tournée est annulée et je suis muté dans une station météo en Islande. Je ne sais pas ce qu'ils vont faire d'un abruti comme toi et c'est le dernier de mes soucis.

Je demande au colonel si on pourrait pas aller se boire un Coca maintenant, et il me regarde juste pendant une minute, puis v'là qu'il se remet à parler tout seul, avec encore ce rire bizarre de maboul.

Après ça, ils m'ont envoyé à Fort Dix et ils m'ont affecté à la compagnie du chauffage. Toute la journée et la moitié de la nuit, je balance des pelletées de charbon dans les chaudières qui chauffent tous les baraquements. Le commandant de la compagnie est une sorte

de vieux gus qu'a l'air de se ficher de presque tout et quand je suis arrivé, il m'a dit que j'avais encore deux ans à tirer avant qu'on me libère et j'avais qu'à me tenir à carreau et tout irait bien. Et c'est ce que j'essaie de faire. Je pense sans arrêt à ma maman, à Bubba, à notre petite affaire de crevettes, et à Jenny Curran là-haut à Harvard, et de temps en temps, je joue un peu au ping-pong.

Un jour, au printemps suivant, je vois une affiche comme quoi il va y avoir un tournoi de ping-pong à la caserne, et le vainqueur ira à Washington pour participer au championnat militaire national. Je m'inscris et je gagne facilement, vu que le seul joueur qu'était pas mauvais a eu les doigts arrachés à la guerre et il arrêta pas de laisser tomber sa raquette.

La semaine d'après, on m'envoie à Washington et le tournoi est organisé à l'hôpital Walter Reed pour que tous les types blessés puissent nous voir jouer. Je gagne assez facilement le premier tour, le deuxième aussi, mais au troisième, je tombe sur un tout petit gars qui donne toutes sortes d'effets à la balle, il m'en fait voir de toutes les couleurs et je suis en train de prendre une bonne raclée. Il mène quatre manches à deux et on dirait bien que je vais être éliminé, quand d'un seul coup, je jette un coup d'œil à la foule des spectateurs, et qui je vois là, assis dans un fauteuil roulant, le lieutenant Dan, mon copain de l'hôpital de Da Nang !

Il y a une petite pause entre deux manches et je vais voir Dan et là je m'aperçois qu'il n'a plus de jambes.

— Il a fallu les enlever, Forrest, qu'il me dit. Mais à part ça, je vais bien.

Ils ont aussi enlevé les pansements de son visage et il est couvert de cicatrices et de brûlures, rapport à son tank qui a pris feu. En plus, il a encore un tube relié à un flacon accroché à une barre sur son fauteuil roulant.

— Ils disent qu'ils vont laisser ça comme c'est, dit-il. Ils trouvent que ça me va bien.

Bon, enfin, il se penche vers moi en me regardant droit dans les yeux et il me fait :

— Forrest, je pense que tu peux faire à peu près tout ce que tu veux. Je t'ai observé jouer, et tu peux battre ce petit gars, parce que t'es sacrément bon au ping-pong et ton destin, c'est d'être le meilleur.

Je lui fais oui de la tête et c'est l'heure de reprendre la partie, et après ça, j'ai plus perdu un seul point, je me suis retrouvé en finale et j'ai gagné le tournoi.

Je suis resté sur place trois jours et Dan et moi, on a pu passer du temps ensemble. Je le poussais dans son fauteuil roulant, parfois dans le jardin, où il pouvait profiter un peu du soleil, et le soir, je lui jouais de l'harmonica, comme je l'avais fait pour Bubba. La plupart du

temps, il aimait bien me parler – il parlait de toutes sortes de choses – l’histoire et la philosophie, par exemple, et un jour, il me parle de la théorie de la relativité d’Einstein et de ce que ça veut dire au niveau de l’univers. Moi, je prends un bout de papier et j’écris tout pour lui montrer, toute la formule, parce que c’était un truc qu’on avait eu à faire pour le cours “Lumière - Niveau Intermédiaire”, à l’université. Il regarde mon papier et il me dit :

— Forrest, tu ne cesses pas de m’étonner.

Un jour, j’étais retourné à Fort Dix et j’étais là à pelleter du charbon, et il y a un type du Pentagone qui débarque, tout plein de médailles sur la poitrine et un grand sourire aux lèvres, et il me fait :

— Première classe Gump, j’ai le plaisir de vous informer que vous avez été choisi pour faire partie de l’équipe de ping-pong des États-Unis qui va se rendre en Chine communiste pour jouer contre les Chinois. C’est un honneur tout particulier, étant donné que c’est la première fois en presque vingt-cinq ans que notre pays a un contact avec les Chinois, et l’importance de cet événement dépasse de beaucoup celle d’un simple match de ping-pong. C’est de diplomatie qu’il s’agit là, et c’est peut-être l’avenir de l’humanité tout entière qui est en jeu. Est-ce que vous comprenez bien ce que je suis en train de vous dire ?

Je hausse les épaules et fais oui de la tête, mais j’ai le trouillomètre à zéro. Je suis qu’un pauvre idiot, moi, et maintenant voilà qu’il faut que je m’occupe de l’humanité tout entière.

BON, ME V'LÀ ENCORE à l'autre bout du monde, et cette fois, c'est en Chine, à Pékin.

Les autres joueurs de l'équipe de ping-pong sont vachement chouettes, ils viennent de tous les horizons, et ils sont super sympas avec moi. Les Chinois aussi, ils sont sympas, c'est un genre de niaks très différent de ceux que j'ai vus au Vietnam. Premièrement, ils sont soignés et propres, et très polis. Deuxièmement, ils essaient pas de me zigouiller.

Le Département d'État a envoyé un type pour nous accompagner et il est là pour nous dire comment faut se tenir avec les Chinois, et de tous ceux que j'ai rencontrés, c'est le seul qu'est pas vraiment sympa. En fait, c'est un vrai con. M. Wilkins, qu'il s'appelle, et il a une petite moustache toute mince, il a toujours un porte-documents avec lui et il s'inquiète tout le temps de savoir si ses chaussures brillent, si le pli de son pantalon est impeccable et si sa chemise est nickel. Je parie que tous les matins quand il se lève, il se fait reluire le trou du cul avec sa salive.

M. Wilkins, il est toujours sur mon dos.

— Gump, qu'il me dit, quand un Chinois s'incline devant vous, vous devez faire de même. Gump, faut arrêter de vous rajuster en public. Gump, qu'est-ce que c'est que ces taches sur votre pantalon ? Gump, vous vous tenez comme un porc à table.

Bon, sur ce dernier point, il a peut-être pas tort. Ces Chinois, ils mangent avec deux petites baguettes, et avec ça, c'est pratiquement impossible de se fourrer la nourriture dans la bouche, alors il y en a une bonne partie qui se retrouve sur mes vêtements. On comprend pourquoi on ne voit pas beaucoup de gros Chinois. Depuis le temps, on se dit qu'ils auraient pu apprendre à se servir de fourchettes.

En tout cas, on joue plein de matchs contre les Chinois et ils ont de très bons joueurs. Mais on se défend pas mal. Le soir, ils ont presque toujours quelque chose de prévu pour nous, comme un dîner quelque part ou un concert. Un soir, on doit tous aller dans un restaurant qui s'appelle "Au Canard de Pékin", et quand je descends dans le hall de l'hôtel, M. Wilkins me dit :

— Gump, vous allez remonter dans votre chambre et me changer cette chemise. On dirait que vous avez participé à une bataille de nourriture ou quelque chose comme ça.

Il me conduit au bureau de la réception et demande à un Chinois

qui parle anglais de m'écrire une petite note disant en chinois que je vais au Canard de Pékin, et il me dit de donner ça au chauffeur de taxi.

— Nous, on part devant, qu'il me dit. Vous nous rejoindrez, donnez ça au chauffeur et il vous conduira au restaurant.

Alors je remonte à ma chambre et je mets une autre chemise.

Bon, enfin, je trouve un taxi devant l'hôtel, je monte dedans et nous v'là partis. Je cherche la note que je dois donner au chauffeur, mais au moment où je me rends compte que j'ai dû l'oublier dans la poche de ma chemise sale, on est déjà au centre-ville. Le chauffeur arrête pas de baragouiner. J'imagine qu'il me demande où je veux aller et moi j'arrête pas de lui dire : "Canard de Pékin, Canard de Pékin", mais il lève les mains en l'air et il me fait faire le tour de la ville.

Et ça continue comme ça pendant à peu près une heure, et vous pouvez me croire, j'ai vu tout ce qu'il y avait à voir à Pékin. Pour finir, je lui tape sur l'épaule et quand il se retourne, je dis : "Canard de Pékin", et je mets à agiter les bras comme un canard qui bat des ailes. Et tout d'un coup, le type me fait un grand sourire en hochant la tête et il redémarre. De temps en temps, il se retourne vers moi, et moi, à chaque fois, je me remets à battre des ailes. Au bout d'une heure environ, il s'arrête, je regarde par la vitre : bon sang, il m'a amené à l'aéroport !

Bon, là, il commence à se faire tard et j'ai pas mangé ni rien, je meurs de faim, alors quand on passe devant un restaurant, je demande au chauffeur de me laisser descendre. Je lui tends une liasse de billets niaks qu'on nous a donnés, il m'en rend un peu et il repart.

J'entre dans le resto, je m'assois et si j'étais sur la lune, ça serait pareil. Une dame s'approche de ma table, elle me regarde d'un drôle d'air et me tend un menu, mais c'est tout en chinois, alors au bout d'un moment, je lui montre juste du doigt quatre ou cinq choses différentes en me disant qu'il y en aura sûrement au moins une de mangeable. En fait, tout était très bon. Quand j'ai eu terminé, j'ai payé, puis je suis sorti dans la rue et j'ai essayé de retrouver le chemin de l'hôtel, mais j'ai eu l'impression que ça faisait des heures que je marchais et c'est là qu'ils m'ont embarqué.

J'ai eu à peine le temps de dire ouf et je me suis retrouvé en taule. Il y avait un grand Chinois qui parlait anglais et il m'a posé toutes sortes de questions en m'offrant des cigarettes, juste comme dans les vieux films. C'est seulement le lendemain après-midi qu'ils m'ont retrouvé : M. Wilkins est venu à la prison et il leur a causé pendant une bonne heure et ils m'ont laissé partir.

M. Wilkins, il faisait des bonds tellement il était furieux.

— Est-ce que vous vous rendez compte, Gump, qu'ils vous ont pris pour un espion ? Est-ce que vous avez une idée des conséquences que

cela peut avoir sur tous nos efforts ? Vous êtes fou ou quoi ?

J'allais lui répondre : "Non, je suis juste idiot", mais j'ai laissé courir. En tout cas, après ça, M. Wilkins a acheté un gros ballon à un vendeur dans la rue et il l'a accroché à un bouton de ma chemise, pour qu'il puisse me repérer "à tout instant". En plus, à partir de ce moment-là, il a épinglé un bout de papier sur le revers de ma veste disant qui je suis et où je loge. Ça m'a fait me sentir vraiment bête.

Un jour, ils nous ont fourrés dans un bus pour nous conduire en dehors de la ville, jusqu'à un grand fleuve, où il y avait plein de Chinois qu'avaient l'air d'être des officiels et tout, et la raison, comme on l'a tout de suite compris, c'était que le chef de tous les Chinois, le président Mao, était là.

Le président Mao, c'est un type qui ressemble à un bon gros Bouddha. Il enlève son pyjama, et il se retrouve en maillot de bain et on nous dit que le président Mao, à l'âge de quatre-vingts ans, va traverser ce fleuve à la nage tout seul et ils veulent qu'on voie ça.

Bon, alors le Président entre dans l'eau et il se met à nager et tout le monde a l'air content. Il arrive à peu près au milieu du fleuve et là, il s'arrête et il lève une main et nous fait signe. Tous ceux qui sont là lui font signe de la main aussi.

Une minute plus tard, il nous refait coucou, et on lui refait tous coucou aussi.

Pas longtemps après, le président Mao fait signe une troisième fois et tout d'un coup, les gens commencent à comprendre qu'il fait pas coucou, il est en train de se noyer !

Tout le monde finit par percuter, et alors là, je vous dis pas le bordel que ça déclenche. Ça se jette à l'eau un peu partout, des bateaux démarrent à toute vitesse depuis la rive d'en face et tous les gens sur les deux bords du fleuve se mettent à crier, à bondir et trépigner en se frappant les tempes. Moi, je me dis, et puis merde, allons-y, vu que je sais où il a coulé, alors je me débarrasse de mes chaussures et je plonge. Je dépasse tous les Chinois qui pataugent déjà dans l'eau et j'arrive à l'endroit où le président Mao a disparu. Il y a un bateau qui fait des cercles avec les gens qui regardent par-dessus bord, comme s'ils espéraient pouvoir voir quelque chose, ce qui est plutôt idiot, vu que l'eau du fleuve est à peu près de la même couleur que celle des égouts chez nous.

Bon, enfin, moi je plonge trois ou quatre fois et bingo, je me cogne contre ce pauvre bougre qu'est en train de flotter entre deux eaux. Je le remonte à la surface et quelques Chinois l'attrapent, le mettent dans leur bateau et ils s'en vont. Sans prendre la peine de m'emmener avec eux, ce qui fait que je dois refaire tout le chemin à la nage.

Quand j'arrive sur la berge, tous les gens qui sont là sautent de joie et poussent des cris en me donnant des tapes dans le dos, puis ils me

soulèvent et me portent sur leurs épaules jusqu'au bus. Mais une fois qu'on a repris la route, M. Wilkins vient me voir en secouant la tête et il me fait :

— Espèce de grosse andouille, vous n'avez donc pas compris que ce qui aurait pu arriver de mieux aux États-Unis, c'était de laisser cet enfoiré se noyer ! Gump, à cause de vous, nous avons raté une occasion inespérée.

Bon, on dirait bien que j'ai encore fait une connerie. Je comprends pas. J'essaie seulement de bien faire, pourtant.

On en a pratiquement terminé avec nos rencontres de ping-pong, et je sais plus très bien qui gagne et qui perd. Mais ce qui s'est passé entre-temps, c'est qu'avec mon sauvetage du vieux président Mao, je suis devenu une sorte de héros national pour les Chinois.

— Gump, m'a dit M. Wilkins, on dirait que votre stupidité a finalement des conséquences positives. J'ai reçu un rapport selon lequel le représentant chinois voudrait entamer des négociations en vue de la réouverture des relations diplomatiques avec nous. En plus, les Chinois aimeraient organiser un grand défilé dans Pékin en votre honneur, et j'espère pouvoir compter sur un comportement irréprochable de votre part.

Ce défilé, il a eu lieu deux jours plus tard, et fallait voir ça. Il y avait à peu près un milliard de Chinois le long des rues et ils me faisaient tous coucou et s'inclinaient et tout à mon passage. Ça devait se terminer au Kumingtang, c'est un peu comme le Capitole chinois, et je devais être remercié par le président Mao en personne.

Quand on arrive, le Président est bien sec, et il est content de me voir. Pour le déjeuner, ils ont préparé un vrai festin et je suis assis à côté du Président lui-même. Au milieu du repas, il se penche vers moi et me dit :

— J'ai appris que vous avez été au Vietnam. Puis-je vous demander ce que vous pensez de la guerre ?

L'interprète me traduit, je réfléchis un instant ou deux, mais je me dis, et puis merde, s'il voulait pas savoir, il aurait pas demandé, alors je lui fais :

— Je pense que c'est une grosse connerie.

L'interprète lui traduit et le président Mao, il a une drôle d'expression sur le visage, et il me regarde d'un air bizarre, et d'un seul coup, ses yeux s'éclairent et il me fait un grand sourire et se met à me serrer la main en hochant la tête comme ces petites poupées qu'ont un ressort à la place du cou. Il y a des gens qui ont pris des photos de cette scène et ça s'est retrouvé dans les journaux américains. Mais jusqu'à aujourd'hui, j'ai jamais raconté à personne ce que je lui avais dit pour le faire sourire comme ça.

Le jour de notre départ, une grande foule est venue nous voir partir, et quand on sort de l'hôtel ils applaudissent et poussent des hourras. Je lève les yeux, et il y a cette maman chinoise avec un petit garçon sur ses épaules, et je vois tout de suite que c'est un vrai mongolien – il a les yeux qui se croisent, la langue qui pendouille, il bave et bafouille comme tous ces corniauds. Moi, je peux pas m'en empêcher. M. Wilkins nous avait ordonné de jamais nous approcher d'un Chinois sans sa permission, mais là, j'y vais et je sors une des balles de ping-pong que j'ai gardées dans ma poche et avec un stylo, je fais mon X dessus et je la donne au petit garçon. D'abord, il se la met direct dans la bouche, mais une fois qu'on a réglé ce problème, il tend sa main et attrape mes doigts. Et là, il se met à sourire – un vrai grand sourire – et d'un seul coup, je vois des larmes dans les yeux de sa maman qui commence à jacasser, et notre interprète m'explique que c'est la première fois qu'elle voit son enfant sourire. J'imagine que je pourrais lui en dire, des trucs, à cette maman, mais on a pas le temps.

Bon, enfin, je m'éloigne et le petit garçon lance la balle de ping-pong qui rebondit à l'arrière de mon crâne. Veinard comme je suis, quelqu'un prend une photo juste à ce moment-là et bien sûr, elle se retrouve dans les journaux. Avec une légende : "Un jeune Chinois fait savoir qu'il déteste les capitalistes américains".

Bon, M. Wilkins s'amène et me tire par la manche et j'ai pas le temps de dire ouf qu'on est déjà dans l'avion et en plein vol. La dernière chose qu'il me dit, avant l'atterrissage à Washington, c'est :

— Eh bien, Gump, je suppose que vous connaissez cette tradition chinoise qui veut que quand on sauve la vie d'un Chinois, vous en êtes responsable à tout jamais.

Il a ce vilain petit sourire sur les lèvres, et il s'assoit à côté de moi au moment où on nous dit de ne plus se lever et d'attacher nos ceintures. Alors je le regarde sans rien dire et là, je lâche le plus gros pet de ma vie. Ça fait un bruit de tronçonneuse. M. Wilkins, il a les yeux qui lui sortent des orbites et il fait :

— Pouaaaah !

Et il se met à s'éventer de la main en essayant de détacher sa ceinture.

Une jolie hôtesse de l'air arrive en courant pour voir ce qui se passe et M. Wilkins toussote et étouffe, et tout d'un coup, je me mets à m'éventer aussi en me pinçant le nez et en montrant M. Wilkins du doigt, puis je crie "Ouvrez la fenêtre !" et des conneries de ce genre.

M. Wilkins devient rouge comme une pivoine, il proteste et me montre du doigt à son tour, mais l'hôtesse, elle sourit juste et retourne s'asseoir.

Une fois qu'il a fini de crachoter et tout, M. Wilkins rajuste son col de chemise et me dit tout bas :

— Gump, ce que vous avez fait, c'était d'une grossièreté sans nom. Moi, je me contente de sourire et de regarder droit devant moi.

Après ça, ils m'ont renvoyé à Fort Dix, mais au lieu de me remettre au chauffage, ils me disent que l'armée me libère plus tôt que prévu. Ça prend pas plus d'un jour ou deux et me v'là parti. Ils me donnent un peu d'argent pour mon billet de retour à la maison et j'ai quelques dollars à moi. Maintenant, faut que je décide quoi faire.

Je sais que je devrais rentrer et aller voir ma maman, vu qu'elle est à l'asile des pauvres et tout. Je me dis aussi que je devrais peut-être monter ma petite affaire de crevettes et qu'il faudrait bien que je fasse quelque chose de ma vie, mais pendant tout ce temps, j'ai pas arrêté de penser à Jenny Curran, là-bas dans le nord, à l'Université de Harvard. Je prends un bus jusqu'à la gare et en chemin, j'essaie de savoir ce que la raison me dit de faire. Mais au moment d'acheter mon billet, je dis que je veux aller à Boston. Il y a des fois comme ça, vous pouvez pas laisser la raison se mettre en travers de votre route.

J'AVAIS PAS L'ADRESSE de Jenny, juste la boîte postale, mais j'avais sa lettre avec le nom du petit club où elle disait qu'elle jouait avec son groupe, les Cracked Eggs. L'endroit s'appelait le Hodaddy Club. J'ai voulu y aller à pied depuis la gare, mais j'arrêtais pas de me perdre, alors j'ai fini par prendre un taxi. C'était l'après-midi et il y avait personne, à part deux types bourrés et un bon centimètre de bière sur le sol de la nuit d'avant. Mais le gars derrière le bar m'a dit que Jenny et les autres seraient là vers neuf heures. Je lui ai demandé si je pouvais attendre sur place et le gars m'a dit "Bien sûr", alors je me suis assis pour cinq ou six heures, ce qui m'a bien reposé les pieds.

La boîte a pas tardé à se remplir. C'étaient surtout des jeunes, du genre étudiants, mais ils étaient habillés comme des drôles de zigotos pour un spectacle de fête foraine. Tout le monde portait un jean crasseux et un T-shirt, les garçons avaient une barbe et des lunettes et tout, et toutes les filles avaient des cheveux qu'on aurait dit que des oiseaux allaient s'envoler de là d'un instant à l'autre. Tout de suite, le groupe arrive sur la scène et commence à s'installer. Il y a trois ou quatre types et ils ont un matériel d'enfer avec des fils et des branchements partout. C'est sûr que ça n'a rien à voir avec ce qu'on faisait à l'association des étudiants, à la fac. Et en plus, je vois Jenny Curran nulle part.

Une fois qu'ils ont installé leur équipement électrique, ils se mettent à jouer et vous pouvez me croire si je vous dis que ces gars-là, ils font un sacré boucan ! Y a toutes sortes de lumières multicolores qui clignotent et ce qu'ils jouent ressemble à un avion au décollage. Mais la foule aime ça et quand ils ont fini, tout le monde les acclame et pousse des cris. Puis un spot éclaire un côté de la scène et elle est là – Jenny en personne !

Elle est plus comme celle que j'ai connue avant. D'abord, elle a des cheveux qui lui descendent jusqu'aux fesses, et elle porte des lunettes de soleil, à l'intérieur, et en pleine nuit ! Elle porte un jean et une chemise avec tellement de paillettes qu'on dirait un standard téléphonique. Les musiciens se remettent à jouer et Jenny commence à chanter. Elle a pris le micro dans la main et elle danse sur toute la scène, elle saute, elle agite les bras et elle secoue et fait tourner ses cheveux. J'essaie de comprendre les paroles de la chanson, mais la musique est trop forte, ça cogne sur la batterie, ça martèle sur le piano, ça frappe sur les guitares électriques, tellement qu'on a

l'impression que le plafond va s'effondrer. Je me dis, bon sang mais qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Au bout d'un moment, ils font une pause, alors je me lève et j'essaie de passer par une porte qui va derrière la scène. Mais il y a un type qui me dit que je peux pas entrer. Je retourne m'asseoir à ma place et là, je m'aperçois que tout le monde a les yeux braqués sur mon uniforme de l'armée.

— Hé, c'est un sacré costume que t'as là, me dit quelqu'un.

— Génial ! me dit quelqu'un d'autre.

Et y en a un autre qui me fait :

— C'est un vrai ?

Je commence à me sentir idiot encore une fois, alors je sors, en me disant que je peux peut-être faire un tour, histoire de mettre de l'ordre dans mes idées. Je me balade comme ça pendant une demi-heure à peu près, et quand je reviens à la boîte, il y a une longue file d'attente. Je vais direct à l'entrée et j'essaie d'expliquer au gars que toutes mes affaires sont à l'intérieur, mais il me dit que je dois faire la queue. J'ai dû attendre là une bonne heure, à écouter la musique qui venait de l'intérieur, et je peux vous dire une chose, c'était plus supportable quand on s'éloignait un peu.

Bon, enfin, au bout d'un moment j'en ai eu marre et j'ai pris une petite allée qui passait derrière la boîte. Il y avait quelques marches, je m'y suis assis et j'ai regardé les rats qui se couraient après dans les ordures. J'avais mon harmonica dans ma poche, alors pour passer le temps, je l'ai pris et je me suis mis à jouer. J'entendais encore la musique du groupe de Jenny et après quelques instants, je me suis aperçu que je pouvais les accompagner, en utilisant le registre chromatique pour sortir à moitié de la tonalité et faire que ça aille avec ce qu'ils jouaient. Je ne sais pas combien de temps ça m'a pris, mais j'ai pas tardé à pouvoir ajouter des petites fantaisies personnelles, dans le haut de la gamme de *do* majeur, et j'ai été tout surpris de voir que finalement, elle était pas si mal, cette musique, quand on la jouait – fallait seulement pas être obligé de l'écouter en plus.

Tout d'un coup, la porte dans mon dos s'ouvre en grand et je vois Jenny là, devant moi. J'imagine qu'ils font une autre pause, mais j'ai pas fait attention et j'ai continué à jouer.

— Qui est là ?

— C'est moi, que je lui réponds, mais il fait sombre dans la ruelle et elle passe la tête dehors et demande : Qui joue de l'harmonica comme ça ?

Je me lève, je suis un peu gêné à cause de mon uniforme, mais je dis :

— C'est moi. Forrest.

- C'est *qui* ?
- Forrest.
- Forrest ? *Forrest Gump* !

Elle se précipite et se jette dans mes bras.

Jenny et moi, on va s'asseoir dans les coulisses et on se raconte des tas de trucs jusqu'au moment où elle doit retourner chanter. Elle a pas exactement arrêté la fac, elle a été virée quand elle s'est fait pincer une nuit dans la chambre d'un mec. À cette époque-là, c'était un motif d'exclusion. Le joueur de banjo avait préféré s'enfuir au Canada plutôt que partir à l'armée et leur petit groupe s'était séparé. Pendant un moment, Jenny était allée vivre en Californie, avec des fleurs dans les cheveux, mais d'après elle, les gens là-bas n'étaient qu'une bande de hippies défoncés en permanence, puis elle avait rencontré ce gars et elle était venue à Boston avec lui, ils avaient participé à des marches pour la paix et tout, mais il était homo, alors elle l'avait quitté pour se mettre avec un activiste pour la paix, un vrai de vrai dur de dur, qui fabriquait des bombes et tout, et qui faisait sauter des bâtiments. Ça n'avait pas marché non plus avec lui, alors elle avait rencontré ce type qu'était prof à Harvard, sauf qu'en fait, il était marié. Après, elle est allée avec un gars qu'avait l'air vraiment chouette, mais un jour, à cause de lui, ils se sont fait arrêter tous les deux pour vol à l'étalage, et là, elle avait décidé qu'il était temps de se ressaisir.

Elle s'est retrouvée avec les Cracked Eggs, et ils ont décidé de jouer une nouvelle sorte de musique et ils sont devenus populaires dans la région de Boston au point qu'ils devaient même aller à New York la semaine d'après pour faire un enregistrement pour un album. Elle me dit qu'elle fréquente ce gars qu'est étudiant en philosophie à Harvard, mais qu'après le concert, je peux venir dormir chez eux. Je suis vachement déçu d'apprendre qu'elle a un petit ami, mais j'ai pas d'endroit où aller, alors j'accepte.

Rudolph, qu'il s'appelle, le petit ami. Il est pas grand, il doit peser dans les cinquante kilos, et il a des cheveux comme une tête de loup, et il a des tas de colliers de perles autour du cou, et quand on arrive à leur appartement, il est assis par terre, en train de méditer comme un gourou.

— Rudolph, fait Jenny, je te présente Forrest. C'est un ami d'enfance et il va rester avec nous un moment.

Rudolph dit pas un mot, mais il fait un geste de la main, comme le pape quand il bénit quelque chose.

Jenny n'a qu'un seul lit, mais elle me prépare une petite paille sur le sol et c'est là que je dors. C'est pas pire que des tas d'endroits où j'ai dormi à l'armée, et vachement mieux que certains autres.

Le lendemain matin, je me lève et Rudolph est toujours assis au

milieu de la pièce, en pleine méditation. Jenny me prépare un petit déjeuner et on laisse ce vieux Rudolph et elle m'emmène faire le tour de Cambridge. La première chose qu'elle me dit, c'est qu'il faut que je me trouve de nouveaux habits, vu que les gens par ici ne comprennent pas et vont s'imaginer que j'essaie de les narguer. Alors on va dans un surplus où je me dégote une salopette et une veste de bûcheron, je me change tout de suite et je repars avec mon uniforme dans un sac en papier.

Après, on fait le tour de l'Université de Harvard, et Jenny tombe sur le professeur marié avec qui elle sortait. Ils sont restés amis, même si en privé elle se gêne pas pour le traiter de "connard dégénéré". Pr Quackenbush, qu'il s'appelle.

Bon, enfin, il est tout excité, rapport à ce nouveau cours qu'il va donner à partir de la semaine prochaine et qu'il a préparé tout seul de A à Z. L'intitulé, c'est "L'Idiot dans la littérature mondiale".

Je peux pas m'empêcher de l'ouvrir et je dis que ça a l'air intéressant, et lui il me fait :

— Eh bien, Forrest, pourquoi tu ne viendrais pas assister au cours ? Ça pourrait te plaire.

Jenny nous regarde tous les deux d'un drôle d'air, mais elle dit rien. On rentre à l'appartement et Rudolph est toujours par terre, tout seul. Dans la cuisine, je demande tout bas à Jenny si Rudolph sait parler, elle répond oui, à un moment ou à un autre, il va finir par causer.

Dans l'après-midi, Jenny m'a emmené faire connaissance avec les autres gars du groupe et elle leur a dit que je jouais de l'harmonica comme un dieu et que ça serait peut-être une bonne idée de me laisser jouer avec eux au club dans la soirée. Un des gars m'a demandé ce que j'aimais jouer et j'ai répondu "Dixie", et là, il a dit qu'il était pas sûr d'avoir bien entendu, alors Jenny est intervenue :

— T'occupe pas, qu'elle lui a fait, dès qu'il aura bien écouté ce qu'on fait, ça va aller.

Et c'est comme ça que ce soir-là, j'ai joué avec le groupe et ils sont tous d'accord pour dire que j'apporte une chouette contribution et j'adore me trouver là et regarder Jenny chanter et se déchaîner sur la scène.

Le lundi suivant, je décide d'aller assister au cours du Pr Quackenbush sur "L'Idiot dans la littérature mondiale". Rien que le titre me fait l'impression d'avoir de l'importance.

— Aujourd'hui, dit le professeur à ses étudiants, nous avons un invité qui viendra assister au cours de temps en temps. Je vous demande d'accueillir M. Forrest Gump.

Ils se retournent tous pour me regarder et je leur fais un petit signe de la main, puis le cours commence.

— L'Idiot, dit le Pr Quackenbush, a depuis fort longtemps joué un rôle important dans l'histoire et la littérature. Je suppose que tout le monde a entendu parler de l'Idiot du village, qui était généralement un arriéré mental, vivant quelque part dans le village. Il était souvent l'objet de mépris et de moqueries. Plus tard, c'est devenu une coutume dans les cours royales d'avoir un bouffon, un individu qui avait pour fonction d'amuser le roi. Dans bien des cas, cet individu était véritablement idiot ou débile, et dans d'autres, c'était simplement un clown ou un amuseur...

Et il continue comme ça pendant un bon moment, et petit à petit, il devient évident pour moi que les idiots étaient pas juste des gens inutiles, mais qu'ils étaient là, sur terre, dans un but précis, un peu comme l'avait dit Dan, et que ce but, c'était de faire rire les gens. Au moins, c'est déjà ça.

— La fonction du bouffon chez la plupart des écrivains, dit le Pr Quackenbush, est de faciliter le recours au procédé du double sens, par laquelle le bouffon se ridiculise lui-même et qui, dans le même temps, donne au lecteur l'occasion de percevoir le sens plus profond de la bêtise. À l'occasion, un grand écrivain tel que Shakespeare laissait le bouffon se moquer de l'un de ses personnages principaux, donnant ainsi un tour inattendu à la situation pour l'édification du lecteur.

Là, ça commence à devenir un peu trop compliqué pour moi. Mais c'est normal. Bon, enfin, M. Quackenbush annonce que pour illustrer ce qu'il a dit, on va jouer une scène du *Roi Lear*, où il y a un fou, et un gus déguisé en fou, et où le roi lui-même est complètement dingo. Il dit à ce type qui s'appelle Elmer Harrington III qu'il jouera le rôle de Tom o'Bedlam le Maboul, et à cette fille qui s'appelle Lucille qu'elle sera le fou du roi. Un autre gars, Horace je sais plus quoi, devait être Lear, le roi dingo. Et là, il ajoute :

— Dis, Forrest, pourquoi tu ne jouerais pas le comte de Gloucester ?

M. Quackenbush dit qu'il empruntera quelques accessoires au département de théâtre, mais il veut qu'on se fabrique nos propres costumes, pour que ça fasse plus "réaliste". Comment j'ai pu aller me fourrer dans un truc comme ça, c'est un vrai mystère, voilà ce que je me dis.

Entre-temps, il se passe des choses du côté de notre groupe, les Cracked Eggs. Un type de New York a débarqué pour nous écouter et il a dit qu'il veut nous coller dans un studio pour qu'on fasse un enregistrement. Tous les gars sont emballés, Jenny Curran aussi, et moi aussi, bien sûr. Ce type de New York, son nom, c'est M. Feeblestein. Il dit que si tout se passe bien, notre musique pourrait faire le carton le plus énorme depuis l'invention des matchs de base-

ball en nocturne. M. Feeblestein nous dit comme ça que tout ce qu'on a à faire, c'est signer un bout de papier et puis se préparer à devenir riches.

George, le gars qu'est au clavier avec nous m'a un peu montré comment en jouer, et Mose, le batteur, me laisse aussi taper sur ses caisses de temps en temps. C'est marrant d'apprendre à jouer de tous ces trucs, en plus de mon harmonica. Je répète tous les jours, et tous les soirs le groupe joue au Hodaddy Club.

Et puis un jour, je rentre à l'appartement après le cours et je trouve Jenny assise toute seule sur le canapé. Je lui demande où est Rudolph, et elle me répond qu'il s'est tiré. Je lui demande pourquoi et elle me répond :

— Parce que c'est un salopard de bon à rien comme tous les autres.

Alors je lui dis :

— Pourquoi on irait pas dîner quelque part pour en discuter ?

Évidemment, c'est elle qui fait toute la conversation, et elle ne fait que rouspéter contre les hommes. Elle dit qu'on est "des fainéants, des irresponsables, des égoïstes, de minables petites merdes de menteurs". Ça dure comme ça un certain temps, puis elle se met à pleurer. Je lui dis :

— Allez, Jenny, pleure pas. C'est rien. Ce Rudolph n'avait pas l'air d'être un gars pour toi de toute façon, à rester assis par terre comme ça et tout.

Elle me répond :

— Oui, t'as sûrement raison, Forrest. J'ai envie de rentrer maintenant.

Alors on rentre.

Quand on arrive à l'appartement, Jenny commence à se déshabiller. Elle est en sous-vêtements et moi, sur le canapé, j'essaie de pas remarquer, mais elle s'approche et se plante devant moi en disant :

— Forrest, je veux que tu me baisses maintenant.

J'en reste baba comme deux ronds de flan ! Je suis assis là et je la regarde bouche bée. Elle s'assoit à côté de moi et commence à s'occuper de mon pantalon et d'un seul coup, je m'aperçois qu'elle m'a enlevé ma chemise et elle est en train de me serrer contre elle et de m'embrasser. Au début, ça me fait tout drôle, qu'elle fasse tout ça. Bien sûr, j'en avais toujours rêvé, mais je ne m'attendais pas à ce que ça se passe comme ça. Et puis après, eh ben, je crois que quelque chose s'est emparé de moi, et tout ce que j'avais pensé n'a plus eu d'importance, vu qu'on roulait sur le canapé et qu'on avait presque plus de vêtements sur nous, et là, Jenny m'a enlevé mon caleçon et elle a écarquillé les yeux en disant :

— Waouh ! Mais qu'est-ce que t'as là ?

Et elle m'a attrapé, juste comme Mlle French l'avait fait ce jour-là,

mais Jenny, elle, elle m'a jamais dit de garder les yeux fermés, alors je les ai pas gardés fermés.

Bon, cet après-midi-là, on a fait toutes sortes de choses que j'aurais jamais imaginées même dans mes rêves les plus fous. Jenny m'a montré des trucs que j'aurais jamais pu trouver tout seul – de côté, en travers, renversés, par en dessous, en long, comme les chiens, debout, assis, penché en avant, penché en arrière, à l'endroit et à l'envers – la seule façon qu'on a pas essayée, c'est séparés ! On a roulé dans tout le séjour et dans la cuisine – on s'est cognés dans les meubles, on a renversé des trucs, on a fait tomber les rideaux, on a fripé le tapis et on a même allumé la télé sans le faire exprès. On a fini dans l'évier, mais me demandez pas comment on s'est retrouvés là. Quand tout a été terminé, Jenny est restée allongée un moment par terre, puis elle m'a regardé et a dit :

— Bon sang, Forrest, mais qu'est-ce que tu as fabriqué, pendant toutes ces années ?

— Je suis allé à droite à gauche, que je lui ai fait.

Évidemment, après ça, les choses ont été un peu différentes entre Jenny et moi. On a commencé à dormir ensemble, dans le même lit, et ça aussi, au début, ça m'a fait tout drôle, mais je m'y suis vite habitué. Pendant notre concert au Hodaddy Club, Jenny passait toujours près de moi et m'ébouriffait les cheveux ou bien elle me caressait la nuque. D'un seul coup, tout a changé pour moi – comme si ma vie faisait que commencer, et j'étais le gars le plus heureux de la terre.

PUIS LE JOUR est arrivé où on devait donner notre petite représentation dans le cours du Pr Quackenbush, à Harvard. La scène qu'on devait jouer, c'était celle où le roi Lear et son fou vont sur la lande – c'est comme un marécage ou un champ, là d'où je viens – et il y a un gros orage qui éclate et tout le monde se précipite pour se réfugier dans une baraque, une "hutte" comme ils disent.

À l'intérieur, il y a un type qu'on appelle Tom o'Bedlam le Maboul, mais en fait, c'est un personnage qui s'appelle Edgar et qui s'est déguisé en cinglé à cause qu'il est emmerdé par son frère qu'est un vrai salopard. En plus, le roi, à ce moment-là, il est devenu complètement dingo, Edgar joue au dingo aussi et il y a le fou, qui, lui, bien sûr, fait le fou. Moi, je joue le comte de Gloucester, le père d'Edgar, qu'est une sorte de gars normal au milieu de tous ces timbrés.

Le Pr Quackenbush a accroché une vieille couverture ou un truc comme ça pour représenter la cabane et il a aussi un genre de machine à vent pour faire un bruit d'orage – un gros ventilateur avec des pinces à linge qui maintiennent des feuilles de papier contre les pales. Bon, enfin, Elmer Harrington III, qui joue le roi Lear, s'amène, habillé avec un sac de jute et il porte une passoire sur sa tête. La fille qui joue le fou s'est dégoté un costume de bouffon quelque part et elle a une petite casquette avec des clochettes accrochées dessus et ces drôles de chaussures avec le bout retroussé comme celles des Arabes. Le gars qui fait Tom o'Bedlam s'est trouvé une perruque genre Beatles et des vêtements sortis d'une poubelle, et il s'est mis de la boue sur le visage. Ils prennent tout ça vachement au sérieux.

Quand même, c'est sûrement moi qu'a la meilleure allure, vu que Jenny m'a fait un costume dans un drap et une taie d'oreiller que je porte comme une couche-culotte, et elle a pris une nappe pour me faire une cape, juste comme celle de Superman.

Bon, le Pr Quackenbush met en marche sa machine à vent et il nous dit de commencer à la page 12, où Tom le Maboul raconte sa triste histoire.

— "Faites la charité à ce pauvre Tom que tourmente l'esprit malin", dit Tom.

Et le roi Lear répond :

— "Quoi ? Ses filles l'ont-elles réduit à cette extrémité ? N'as-tu rien pu garder ? Leur as-tu tout donné ?"

Et le fou dit :

— “Non, il s’est réservé une couverture, sinon nous aurions trop honte pour le regarder.”

Tout ce baratin continue pendant un moment, et après le fou dit :

— “Cette froide nuit va nous rendre tous fous et déments.”

Là, le fou, il a pas tort.

Juste à ce moment-là, moi je dois entrer dans la hutte avec un flambeau que le Pr Quackenbush a emprunté au département de théâtre. Le fou crie :

— “Regardez ! Voilà un feu qui marche !”

Le Pr Quackenbush allume ma torche et je traverse la pièce pour entrer dans la hutte.

— “C’est Flibbertigibbet, l’esprit malin”, dit Tom o’Bedlam.

— “Qui est-ce ?” demande le roi.

Et là, je dis :

— “Qui êtes-vous ? Vos noms ?”

Tom le Maboul dit qu’il est juste le “Pauvre Tom, celui qui mange la grenouille qui nage, le crapaud, le têtard, et le lézard...” et tout un tas de conneries de ce genre, et moi je suis censé reconnaître le roi tout d’un coup et je dis :

— “Comment ? Votre Grâce n’a-t-elle pas de meilleure compagnie ?”

Et Tom le Maboul me répond :

— “Le prince des ténèbres est un gentilhomme – on l’appelle Modo et Mahu.”

La machine à vent souffle vachement fort maintenant et à mon avis, quand il a construit la hutte, le Pr Quackenbush s’est pas souvenu que je mesurais un mètre quatre-vingt-dix-huit, parce que ma torche touche le plafond.

À cet instant, normalement, Tom le Maboul devrait dire :

— “Le pauvre Tom a froid.”

Mais à la place, il dit :

— Fais gaffe à cette torche !

Je regarde dans mon livre pour voir d’où il sort cette réplique, et Elmer Harrington III me dit :

— Fais attention à cette torche, espèce d’idiot !

Et moi je lui réponds :

— Pour une fois, c’est pas moi l’idiot, c’est *toi* !

Et tout d’un coup, le toit de la hutte prend feu et tombe sur la perruque de Beatles de Tom le Maboul, qui prend feu aussi.

— Arrêtez cette foutue machine à vent ! crie quelqu’un.

Mais c’est trop tard. Tout s’enflamme !

Tom le Maboul pousse des hurlements de dingue et le roi Lear enlève sa passoire et l’enfonce sur la tête de Tom pour éteindre le feu. Les gens courent dans tous les sens, ça s’étouffe, ça tousse, et ça jure, et la fille qui joue le fou devient hystérique et se met à brailler :

— On va tous mourir !

Et pendant un moment ou deux, c'est vraiment l'impression qu'on a.

Je me retourne et bon sang, v'là que ma cape a pris feu aussi, alors j'ouvre la fenêtre, j'attrape le fou par la taille et hop, on saute. On était seulement au premier étage, et il y avait des buissons en bas qui amortissent notre chute, mais c'était aussi l'heure du déjeuner, et il y avait des centaines de personnes qui traversaient la cour. Et nous, on était là, en feu et tout fumants.

De la fumée noire sortait par la fenêtre ouverte de la salle et d'un seul coup, le Pr Quackenbush a passé la tête pour regarder en secouant le poing, la figure toute noircie, et il a crié :

— Gump, triple idiot, pauvre con ! Tu vas me payer ça !

Le fou est vautré par terre, en train de beugler et de se tordre les mains, mais elle a rien – juste un peu roussie ça et là – alors, moi je me tire de là à toute vitesse, je traverse la cour aussi vite que je peux, ma cape toujours en feu, et en laissant derrière moi une traînée de fumée. Je me suis arrêté qu'une fois arrivé et quand je suis entré, Jenny m'a dit :

— Alors, Forrest, c'était comment ? Je parie que tu as été génial !

Puis elle a fait une drôle de grimace :

— Dis, tu sens pas une odeur de brûlé ?

— C'est une longue histoire, je lui réponds.

En tout cas, après ça, je suis pas retourné au cours sur "L'Idiot dans la littérature mondiale". J'en avais assez vu. Mais tous les soirs, Jenny et moi, on joue avec les Cracked Eggs, et on fait l'amour toute la journée et on va se balader, on part en pique-nique sur les bords du fleuve Charles, et c'est le paradis. Jenny a écrit une jolie chanson tendre, *Fais-moi ça sans prendre de gants*, dans laquelle j'ai un solo de cinq minutes à l'harmonica. Ça a été un printemps et un été formidables, on est allés à New York, où on a enregistré les bandes pour M. Feeblestein, et quelques semaines plus tard il a appelé pour dire qu'on allait faire un album. Pas longtemps après, tout le monde s'est mis à nous appeler pour qu'on joue dans leur ville et avec l'argent que M. Feeblestein nous a donné, on s'est acheté un énorme bus avec des lits et tout et on a pris la route.

Bon, il y a un autre truc qui s'est passé à ce moment-là et qu'a joué un rôle important dans ma vie. Un soir, après notre première partie au Hodaddy Club, Mose, le batteur des Cracked Eggs me prend à part et il me fait :

— Forrest, t'es un chouette type, bien comme il faut et tout, mais il y a un truc que je voudrais que tu essaies, je pense que ça te fera jouer encore mieux de l'harmonica.

Je lui demande ce que c'est et Mose me dit :

— Tiens.

Et il me donne une petite cigarette. Je lui réponds que je fume pas, mais merci quand même, et là, il me fait :

— C'est pas une cigarette ordinaire, Forrest. Dedans, il y a quelque chose qui va élargir ton horizon.

Je dis à Mose que je suis pas sûr d'avoir besoin d'élargir mon horizon, mais il insiste quand même.

— Essaie, au moins.

Alors je réfléchis une minute et je me dis que c'est pas une cigarette qui va me faire du mal, alors j'essaie.

Eh ben, vous pouvez me croire, ça a drôlement élargi mon horizon.

J'ai eu l'impression que tout ralentissait et que je voyais tout en rose. La deuxième partie qu'on a jouée ce soir-là a été la meilleure de toute ma vie. C'était comme si j'entendais les notes cent fois tout en les jouant, et plus tard, Mose est venu me voir pour me dire :

— Forrest, si tu trouves que ça c'est chouette, eh ben prends-en quand tu baisses.

J'ai essayé et là encore, il avait raison. Avec mon argent, je me suis payé un peu de ce truc et en un rien de temps, je me suis mis à fumer sans arrêt. Le seul problème, c'est qu'au bout d'un moment, ça m'a rendu encore plus stupide. Je me levais le matin et j'allumais un de ces joints – c'est comme ça que ça s'appelle – et je restais allongé toute la journée jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'aller jouer. D'abord, Jenny n'a rien dit, vu qu'elle était du genre à prendre une bouffée ou deux elle-même, mais un jour, elle m'a dit :

— Forrest, tu crois pas que tu prends un peu trop de ce truc ?

— 'Sais pas, que je lui ai fait. Trop, c'est à partir de combien ?

Jenny m'a répondu :

— Trop, c'est ce que tu t'envoies maintenant.

Mais j'avais pas envie d'arrêter. D'une certaine façon, ça me débarrassait de tous les soucis que je pouvais avoir, même si à cette époque, j'en avais pas tant que ça. Le soir, entre deux parties de concert au Hodaddy Club, j'allais dans la petite ruelle et je regardais les étoiles. Quand il y avait pas d'étoiles, je regardais quand même le ciel, et une fois, Jenny est sortie et elle m'a trouvé le nez en l'air, en train de regarder la pluie.

— Forrest, faut que tu arrêtes ça, qu'elle me dit. Je me fais du souci à ton sujet, parce que tu ne fais plus rien, à part jouer et rester couché toute la journée. C'est pas sain. Je pense que tu as besoin de partir un moment. On n'a pas de concerts de prévus après celui de demain à Provincetown, et je me dis qu'on devrait peut-être aller quelque part et prendre un peu de vacances. Aller à la montagne, peut-être.

Je fais juste oui de la tête. Je suis même pas sûr d'avoir entendu tout ce qu'elle a dit.

Bon, le soir suivant, à Provincetown, je passe par la sortie derrière la scène pour aller fumer un joint. Je suis assis là, tout seul, à m'occuper de mes oignons, quand ces deux filles s'amènent. Il y en a une qui me demande :

— Hé, c'est pas toi qui joue de l'harmonica avec les Cracked Eggs ?

Je fais oui de la tête et elle se jette sur mes genoux. L'autre fille se marre et se met à couiner et d'un seul coup, elle enlève son corsage. Pendant ce temps-là, la première essaie d'ouvrir ma braguette et de remonter sa jupe, et moi, je reste assis, complètement abasourdi. Et v'là que la porte s'ouvre et Jenny m'appelle :

— Forrest, c'est l'heure de...

Elle s'arrête une seconde, puis elle fait :

— Oh, merde.

Avant de claquer la porte.

Alors je me suis levé d'un bond et la fille sur mes genoux est tombée par terre pendant que l'autre hurlait des choses désagréables, mais je suis entré à l'intérieur et j'ai vu Jenny adossée au mur en train de pleurer. Je me suis approché d'elle, mais elle m'a crié :

— Barre-toi, espèce de salopard ! Vous êtes tous pareils, vous les mecs, vous êtes comme des chiens, vous n'avez aucun respect pour personne !

Je m'étais jamais senti aussi mal. Je me souviens pas trop de notre dernière partie de concert. Au retour, Jenny s'est assise à l'avant du bus et elle m'a plus adressé la parole. Cette nuit-là, elle a dormi sur le canapé et le lendemain matin, elle m'a dit qu'il était peut-être temps que je me trouve mon propre appartement. Alors j'ai fait mes bagages et je suis parti. La tête basse. Impossible de lui expliquer quoi que ce soit, ni rien. Viré, encore une fois.

Jenny est partie vivre ailleurs après ça. J'ai essayé de me renseigner, mais personne savait où elle était. Mose m'a proposé de dormir chez lui le temps de trouver un appart, mais je me sentais terriblement seul. Comme on jouait plus, il y avait pas grand-chose à faire, et je me suis dit que c'était peut-être le moment de retourner à la maison voir ma maman et me lancer dans cette petite affaire de crevettes là-bas, où avait vécu ce bon vieux Bubba. Peut-être que j'étais pas fait pour être une star du rock. Peut-être que j'étais rien d'autre qu'une espèce d'idiot balourd, que je me suis dit.

Mais un jour, Mose rentre en disant qu'il était au bar au coin de la rue et qu'il a regardé les infos à la télé et que je devinerais jamais qui il a vu : Jenny Curran.

Elle est là-bas, à Washington, qu'il dit, elle participe à une grande manifestation contre la guerre du Vietnam, et Mose me dit qu'il se demande bien pourquoi elle s'embête avec toutes ces conneries et

qu'elle ferait mieux d'être ici avec nous à faire du pognon.

Je lui dis qu'il faut que j'aille la voir, et Mose me répond :

— Bon, eh ben, essaie de la ramener dans le coin.

Il dit qu'il sait où elle doit crecher, vu qu'il y a ce groupe de Boston qu'a pris un appart à Washington pour prendre part aux manifs contre la guerre.

J'ai refait mes bagages – j'ai pris tout ce que j'avais –, j'ai remercié Mose et me v'là parti. Je sais vraiment pas si je vais revenir ou non.

Quand j'ai débarqué à Washington, c'était la vraie pagaille. Il y avait de la police partout, les gens hurlaient dans les rues et jetaient des trucs comme dans une émeute. Les policiers cognaient sur la tête des gens qui balançaient des trucs et on aurait dit que personne contrôlait plus rien.

J'ai repéré l'adresse où se trouvait peut-être Jenny, j'y suis allé, mais il y avait personne. J'ai attendu assis sur les marches presque toute la journée et vers neuf heures du soir, une voiture s'est arrêtée, des gens sont descendus, et elle était là !

Je me suis levé et je me suis avancé vers elle, mais elle a fait demi-tour et s'est précipitée vers la voiture. Les autres, deux types et une fille, savaient pas quoi faire ni qui j'étais, mais il y en a un qui m'a dit :

— Attends, vaudrait mieux la laisser tranquille pour l'instant – elle est dans tous ses états.

Je lui ai demandé pourquoi, et le gars m'a pris à part pour m'expliquer.

Jenny venait juste de sortir de prison. Elle avait été arrêtée la veille et elle avait passé la nuit en cellule, et ce matin, avant qu'on ait pu la faire libérer, les gardiens avaient dit qu'elle pourrait avoir des poux, vu que ses cheveux étaient tellement longs et tout, et ils l'avaient rasée. Elle avait plus un cheveu sur la tête.

Bon, j'imagine qu'elle avait pas envie que je la voie comme ça, parce qu'elle s'est remise sur la banquette arrière et elle est restée allongée. Alors je me suis mis à quatre pattes pour pas voir par la fenêtre et je lui ai dit :

— Jenny, c'est moi, Forrest.

Elle répond pas, alors je commence à lui dire que je suis vraiment désolé pour ce qui s'est passé. Je lui dis que je fumerai plus de joints, et que je jouerai plus dans le groupe, rapport aux tentations. Et je lui dis que je suis désolé pour ses cheveux. Puis je me glisse jusqu'aux marches et je fouille dans mon sac pour prendre une vieille casquette de l'armée et je retourne à la voiture, je mets la casquette au bout d'un bâton et je la passe par la fenêtre. Elle la prend et sort de la voiture en disant :

— Bon, allez, relève-toi, espèce d'andouille, et viens à l'intérieur.

On s'assoit et on bavarde un moment, les autres fument des joints et boivent de la bière, mais moi, je prends rien du tout. Ils discutent tous de ce qu'ils vont faire le lendemain, vu qu'il y a une grande manifestation au Capitole et un tas d'anciens combattants du Vietnam vont enlever leurs médailles et les balancer sur les marches du Capitole.

Et tout d'un coup, Jenny dit :

— Vous savez que Forrest ici présent a eu la Médaille d'Honneur du Congrès ?

Tout le monde se tait et ils me regardent, puis ils se regardent, et il y en a un qui dit :

— C'est un cadeau que nous envoie Jésus-Christ ! C'est le Ciel qui nous l'envoie !

Bon, le matin suivant, Jenny entre dans le séjour où j'ai dormi sur le canapé et elle me fait :

— Forrest, je veux que tu viennes avec nous aujourd'hui et que tu mettes ton uniforme de l'armée.

Je lui demande pourquoi et elle me répond :

— Parce que tu vas faire quelque chose pour arrêter toutes ces souffrances au Vietnam.

Alors je mets mon uniforme et Jenny revient un peu plus tard avec un gros paquet de chaînes qu'elle a achetées à la quincaillerie et elle me dit :

— Forrest, tu vas te ficeler avec.

Je lui demande encore pourquoi et elle me répond :

— Fais-le, c'est tout, tu comprendras plus tard. Tu veux me faire plaisir, oui ou non ?

Et nous v'là partis, moi dans mon uniforme avec les chaînes et Jenny et les autres. C'est une belle journée ensoleillée et quand on arrive au Capitole, il y a une sacrée foule, des caméras de télé et toute la police de la terre. Tout le monde lance des slogans et pousse des cris et fait des doigts d'honneur aux policiers. Au bout d'un moment, j'aperçois d'autres gars en uniforme, tous regroupés, et les uns après les autres, ils se mettent à se rapprocher le plus possible des marches du Capitole, puis ils enlèvent leurs médailles et les balancent. Il y en a qui sont en chaise roulante, il y a des estropiés, il y en a qui ont perdu un bras ou une jambe. Certains laissent simplement leurs médailles tomber sur les marches, mais d'autres les jettent violemment par terre. Quelqu'un me tape sur l'épaule et me dit que c'est mon tour maintenant. Je me retourne vers Jenny et elle me fait oui de la tête, alors j'y vais.

Il y a une sorte de silence et quelqu'un annonce mon nom dans un porte-voix et dit que je vais jeter ma Médaille d'Honneur du Congrès

en gage de mon soutien au mouvement pour la paix au Vietnam. Tout le monde applaudit et pousse des hourras, et je peux voir les autres médailles sur les marches. Tout en haut des marches, sur le perron du Capitole, il y a un petit groupe de personnes, deux ou trois flics et quelques types en costume. Bon, j'imagine qu'il faut que je fasse ça le mieux possible, alors j'enlève ma médaille, je la regarde un instant et je pense à Bubba et tout ça, à Dan aussi, et, je sais pas, mais j'ai un drôle de sentiment qui m'envahit, mais faut quand même que je la jette, alors je prends mon élan et je balance la médaille le plus fort possible. Deux secondes après, un des types en costume sur le perron s'écroule par terre. Malheureusement, j'ai lancé la médaille trop loin et il l'a reçue en pleine tête.

Tout de suite, ça déclenche une sacrée pagaille. La police charge la foule, les gens se mettent à hurler toutes sortes de choses, les grenades lacrymogènes explosent et d'un seul coup, cinq ou six policiers me tombent dessus et commencent à me donner des coups de matraque. D'autres flics arrivent en courant et j'ai pas le temps de dire ouf, me v'là menotté, poussé dans une voiture de police et conduit en prison.

Je passe toute la nuit en cellule et dans la matinée, ils m'emmènent devant un juge. Ça a un air de déjà-vu.

Quelqu'un dit au juge que je suis accusé "d'agression avec une arme dangereuse – une médaille – et de rébellion aux forces de l'ordre", etc., et lui tend un papier. Le juge, il me fait comme ça :

— Monsieur Gump, est-ce que vous vous rendez bien compte qu'avec votre médaille, vous avez cogné sur la tête du Secrétaire Général du Sénat des États-Unis ?

Je réponds pas, mais j'ai comme l'impression que je me suis fourré dans un sacré pétrin, cette fois.

— Monsieur Gump, dit le juge, je ne sais pas ce qu'un homme de votre calibre, qui a si bien servi son pays, peut fabriquer avec une bande de lopettes qui jettent leurs médailles, mais je vais vous dire, je vais vous faire mettre en observation psychiatrique pendant trente jours pour voir si vous êtes capable de comprendre pourquoi vous vous êtes comporté de façon aussi idiote.

Après, ils m'ont remis en cellule, et un moment plus tard, ils m'ont fourré dans un bus pour l'hôpital psychiatrique St Elizabeth.

Finalement, ça y est, me v'là "enfermé".

LÀ, C'EST PAS UN ASILE de dingues pour rire. Ils m'ont mis dans une chambre avec un gars qui s'appelle Fred et qu'est là depuis presque un an. Tout de suite, il commence par me dire à quel genre de timbrés je vais avoir affaire. Il y a un type qu'a empoisonné six personnes, un autre s'est jeté sur sa maman avec un hachoir à viande. Il y a des gens qu'ont fait toutes sortes de conneries – des meurtres, des viols et puis il y a ceux qui se prennent pour le Roi d'Espagne ou Napoléon. À la fin, je demande à Fred pourquoi il est là, lui, et il me dit que c'est parce qu'il a tué des gens à coups de hache, mais qu'ils vont le laisser sortir dans une semaine ou deux.

Le deuxième jour, on me demande de me présenter au bureau de mon psychiatre, le Dr Walton. Il se trouve que le Dr Walton est une femme. D'abord, qu'elle me dit, elle va me faire passer un petit test, et après, ça sera une visite médicale. Elle me fait asseoir à une table et elle se met à me montrer des cartes avec des taches d'encre dessus en me demandant ce que je pense que c'est. Moi je dis “une tache d'encre” à chaque fois, et elle finit par s'énervier, elle me dit que je dois répondre autre chose, alors je commence à inventer un tas de trucs. Après, elle me donne un long test sur une feuille et je dois répondre aux questions. Quand j'ai fini, elle me dit :

— Déshabillez-vous.

Bon, à une exception ou deux près, chaque fois que je me suis déshabillé, j'ai eu des ennuis, alors je lui dis que je préférerais pas, et elle en prend note, puis elle me dit que ou bien je le fais moi-même, ou bien elle demande aux infirmiers de m'aider. C'était comme ça et pas autrement.

Du coup, je me déshabille et quand je suis à poil, elle me rejoint dans la pièce, elle me regarde, de haut en bas, et elle fait :

— Eh ben dites-moi, vous êtes un sacré spécimen !

Bon, enfin, elle me tape sur le genou avec son petit marteau en caoutchouc comme ils ont fait à l'université, et elle me tâte un peu partout. Mais elle me dit pas “penchez-vous en avant” et je lui en suis reconnaissant. Après, elle me dit que je peux me rhabiller et retourner dans ma chambre. Dans le couloir, je passe devant une salle avec une porte en verre, et à l'intérieur, je vois un groupe de petits gus, assis ou allongés par terre, ils bavent, tremblotent et tapent sur le sol avec leurs poings. Je reste là un instant à les regarder, et je me sens désolé pour eux – ça me rappelle un peu cette époque où j'allais à l'école

pour les débilés.

Deux jours plus tard, je suis reconvoqué dans le bureau du Dr Walton. Quand j'entre, elle est avec deux autres types habillés en docteurs, et elle me présente le Dr Duke et le Dr Earl – tous les deux de l'Institut National de Psychiatrie. Et mon cas les intéresse au plus haut point, qu'elle me dit.

Le Dr Duke et le Dr Earl me font asseoir et commencent à me poser des questions – toutes sortes de questions – et chacun leur tour, ils me tapent sur les genoux avec leur marteau. Puis le Dr Duke me dit :

— Écoute, Forrest, on a les résultats de tes tests et en maths, c'est remarquable. Alors on aimerait bien t'en faire passer d'autres.

Ils me donnent les formulaires des tests et me demandent d'y répondre. Ils sont vachement plus compliqués que le premier, mais je pense que je m'en tire pas trop mal. Si j'avais su ce qui allait se passer après, j'aurais tout foiré.

— Forrest, me fait le Dr Earl, c'est phénoménal. Tu as un cerveau qui fonctionne comme un ordinateur. J'ignore jusqu'à quel point tu peux t'en servir pour raisonner – c'est d'ailleurs sûrement pour ça que tu te retrouves ici – mais je n'ai jamais rien vu de semblable auparavant.

— Tu sais, George, dit le Dr Duke au Dr Earl, cet homme est absolument remarquable. J'ai un peu travaillé pour la NASA il y a quelque temps, et je pense qu'on devrait l'envoyer au Centre Spatial de Houston pour qu'ils l'examinent. C'est exactement le genre de gars qu'ils recherchent.

Les trois docteurs me dévisagent, ils font oui de la tête, puis ils recommencent à me taper sur les genoux avec leur marteau, et j'ai bien l'impression que me v'là parti une fois de plus.

Ils m'expédient à Houston, au Texas, dans un gros avion où il y a une personne d'autre que moi et le Dr Duke, mais le voyage est agréable, sauf que je suis pieds et mains enchaînés à mon siège.

— Écoute, Forrest, me fait le Dr Duke, voilà le marché. Pour l'instant, tu es dans la merde jusqu'au cou pour avoir balancé ta médaille sur le Secrétaire Général du Sénat des États-Unis. Tu risques dix ans de prison pour ça. Mais si tu coopères avec ces gens de la NASA, je veillerai personnellement à ce que tu sois libéré – d'accord ?

Je fais oui de la tête. Il faut que je sorte de taule pour retrouver Jenny. Elle me manque terriblement.

Je reste à la NASA à Houston environ un mois. Ils m'examinent, me font passer tellement de tests, et me posent tellement de questions que j'ai l'impression que je vais être invité dans l'émission de Johnny Carson.

En fait, non, c'est pas là que je vais.

Un jour, ils me traînent dans une grande salle et ils me balancent ce qu'ils ont en tête.

— Gump, qu'ils me disent, nous avons l'intention de vous utiliser pour un vol dans l'espace. Comme le Dr Duke l'a fait remarquer, vous avez un cerveau pareil à un ordinateur, mais en mieux. Si nous pouvons lui faire enregistrer les données qui conviennent, vous serez extrêmement utile au programme spatial de notre pays. Qu'en dites-vous ?

Je réfléchis un instant, puis je réponds qu'il vaudrait mieux que je demande d'abord à ma maman, mais ils me sortent un argument encore plus fort – comme passer les dix prochaines années de ma vie en cabane.

Alors je dis oui – le genre de réponse qui me met généralement dans la mouise.

Leur idée, c'est de me coller dans un vaisseau spatial et de m'envoyer là-haut tourner autour de la Terre pendant des millions de kilomètres. Ils ont déjà envoyé des gens sur la Lune, mais ce qu'ils ont trouvé, ça valait pas un clou, alors ce qu'ils préparent maintenant, c'est une visite sur Mars. Heureusement pour moi, c'est pas à Mars qu'ils pensent tout de suite, mais à une sorte de vol d'entraînement pour essayer de savoir quel genre de personnes seraient les mieux adaptées pour le voyage sur Mars.

En plus de moi, ils ont choisi une femme et un singe pour cette mission. La femme, c'est une dame à l'air grognon, major Janet Fritch qu'elle s'appelle, et elle est censée être la première femme astronaute, seulement personne la connaît, vu que tout ça, c'est top secret. Elle est plutôt petite, avec des cheveux qu'on dirait coupés avec un bol sur la tête, et apparemment, le singe et moi, elle en a rien à cirer.

En fait, le singe est pas si mal. C'est une grosse femelle orang-outang qui s'appelle Sue, et elle a été capturée dans la jungle de Sumatra ou quelque chose comme ça. À dire vrai, des singes ils en ont plein ici, et ça fait un moment qu'ils les expédient dans l'espace, mais d'après eux, Sue est la plus indiquée pour cette mission, vu que c'est une femelle et qu'elle sera plus gentille qu'un mâle, et en plus, ce sera son troisième voyage. Au moment où j'apprends ça, je me demande pourquoi ils nous envoient là-haut avec un singe comme seul membre expérimenté de l'équipage. Ça donne quand même à réfléchir, vous pensez pas ?

Bon enfin, faut se payer tout un tas d'entraînements différents avant le vol. Ils nous collent dans des cyclotrons et ils nous font tourner, puis ils nous mettent dans des petites pièces où y a pas de gravité, plein de trucs de ce genre. Et toute la journée, ils me bourrent le crâne de choses qu'ils me demandent de retenir, comme par exemple des équations pour calculer la distance entre l'endroit où on est et

l'endroit où ils veulent qu'on aille, et comment en revenir, et puis des tas de trucs chiants comme des coordonnées coaxiales, des calculs de cosinus, de la trigonométrie sphéroïde, de l'algèbre booléenne, des antilogarithmes, l'analyse de Fourier, des fonctions quadratiques et des formules matricielles. Ils disent que je serai la "sauvegarde" de la sauvegarde de l'ordinateur.

J'ai écrit un paquet de lettres à Jenny Curran, mais elles sont toutes revenues avec "Inconnue à cette adresse" écrit dessus. J'ai aussi écrit à ma maman et elle m'a envoyé une longue lettre qui dit en gros "Comment peux-tu faire une chose pareille à ta pauvre vieille maman alors qu'elle vit dans un asile de pauvres et que tu es la seule personne qui lui reste au monde ?"

J'ai pas osé lui dire que j'avais le choix entre ça et la prison, alors je lui ai simplement répondu de ne pas s'inquiéter, vu qu'on a un équipage expérimenté.

Bon, le grand jour arrive enfin, et vous pouvez me croire, je suis pas qu'un peu nerveux – en fait, je suis à moitié mort de trouille ! Ça devait rester top secret, mais il y a eu des fuites, la presse est au courant et on va passer à la télé et tout.

Ce matin-là, on nous apporte les journaux pour qu'on voie à quel point on est connus. Je vous donne quelques gros titres :

"Une femme, un singe et un idiot dans la prochaine mission spatiale américaine."

"L'Amérique envoie de bien curieux messagers vers d'autres planètes."

"Décollage aujourd'hui pour une femme, un singe et un abruti."

Il y en a même un dans le *New York Post* qui dit :

"Ils partent pour l'espace, mais qui est aux commandes ?"

Le seul titre qu'est presque gentil, c'est celui du *New York Times* :

"Un équipage des plus variés pour cette nouvelle mission spatiale."

Bon, comme d'habitude, dès le lever, c'est la pagaille. On va pour prendre notre petit déjeuner et il y a quelqu'un qui dit :

— Ils doivent pas prendre de petit déjeuner le jour du départ.

Alors quelqu'un d'autre dit :

— Si, on doit.

Et quelqu'un d'autre dit :

— Nan, ils doivent pas.

Et ça continue comme ça pendant un bon bout de temps, jusqu'au moment où plus personne n'a faim.

Ils nous enfilent nos combinaisons spatiales et nous conduisent à l'aire de lancement dans un minibus avec cette bonne vieille Sue dans une cage à l'arrière. La fusée est haute comme un immeuble d'une centaine d'étages et ça écume, ça siffle et ça lance de la vapeur de

partout, on a l'impression qu'elle est prête à nous dévorer tout crus ! Un ascenseur nous fait monter jusqu'à la capsule, là ils nous sanglent sur nos sièges et ils font embarquer Sue derrière nous. Et on attend.

Et on attend encore un peu.

Après, on attend encore un peu.

Et pour finir, on attend encore un peu.

Pendant tout ce temps, la fusée bouillonne, siffle, gronde et lance toujours des jets de vapeur. On nous annonce que cent millions de gens nous regardent à la télé. J'imagine qu'ils attendent, eux aussi.

Bon, enfin, vers midi, quelqu'un monte et frappe à la porte du vaisseau et nous dit que la mission est reportée le temps de réparer la fusée.

Alors, le major Fritch, Sue et moi, on prend tous l'ascenseur pour redescendre. Le major Fritch est la seule à se plaindre et à rouspéter, Sue et moi, on est vachement soulagés.

Sauf qu'on est pas soulagés longtemps. Environ une heure après, quelqu'un débarque en courant dans la salle où on est juste sur le point de se mettre à table et nous dit :

— Enfilez vos combinaisons spatiales en vitesse ! Ils sont prêts pour le lancement.

Tout le monde se remet à hurler et crier et à courir dans tous les sens. J'imagine que c'est peut-être un tas de téléspectateurs qui ont appelé pour se plaindre ou un truc de ce genre, et c'est pour ça qu'ils ont décidé la mise à feu sous nos fesses quoi qu'il arrive. On sait pas, mais ça n'a plus beaucoup d'importance maintenant.

Bon, enfin, ils nous remettent dans le bus et nous reconduisent à la fusée et on a fait la moitié de la montée dans l'ascenseur quand un type dit tout d'un coup :

— Bon sang, on a oublié ce foutu singe !

Et il se met à brailler aux types au sol de retourner chercher cette vieille Sue.

On nous attache à nouveau et quelqu'un commence à compter à l'envers à partir de 100 quand ils ouvrent la porte pour faire entrer Sue. On est tous adossés à nos sièges et le compte en est à "10" quand j'entends de drôles de grognements derrière moi, où se trouve Sue. J'essaie de me retourner et devinez ce que je vois, c'est pas du tout Sue qu'est assise là, mais un gros singe mâle qui montre les dents et qui agrippe les sangles de son siège ; et on dirait qu'il va tout arracher d'un instant à l'autre !

Je le dis au major Fritch, elle se retourne et fait :

— Oh, mon Dieu !

Puis elle appelle ceux qui sont dans la tour de contrôle à la radio :

— Écoutez, qu'elle dit, vous vous êtes trompés et vous nous avez foutu un singe mâle dans la capsule, alors vaudrait mieux tout arrêter,

le temps de régler ça.

Mais tout d'un coup, la fusée se met à gronder et à vibrer et le type de la tour de contrôle répond :

— Ça, ma petite, c'est *votre* problème, maintenant, nous on a un horaire à respecter.

Et nous v'là partis.

LA PREMIÈRE IMPRESSION que j'ai, c'est d'être écrabouillé sous une masse, comme mon papa quand toutes ces bananes lui sont tombées dessus. Je peux pas bouger, je peux pas hurler, je peux rien dire, je peux rien faire du tout – on est là que pour la balade, c'est tout. Dehors, quand je regarde par le hublot, tout ce que je vois, c'est du ciel bleu. La fusée est partie.

Au bout d'un moment, on dirait que ça ralentit un peu et on commence à se sentir mieux. Le major Fritch dit qu'on peut déboucler nos ceintures maintenant et se mettre au boulot, mais je sais pas trop ce qu'elle entend par là. Elle dit que notre vitesse est de vingt-quatre mille kilomètres à l'heure. Je me retourne et pas de doute, la Terre n'est plus qu'une petite balle derrière nous, tout comme dans ces photos de l'espace. Je tourne la tête et je vois ce gros singe qu'a l'air vachement hargneux et sombre qui nous lance un regard pas trop aimable, au major Fritch et à moi. Fritch me dit qu'il veut peut-être avoir son déjeuner ou un truc de ce genre et elle me demande d'aller à l'arrière et de lui donner une banane avant qu'il se mette en colère et qu'il fasse du grabuge.

Ils ont chargé un petit sac de nourriture pour le singe, dedans, il y a des bananes, des céréales, des baies séchées, des feuilles et des trucs comme ça. Je l'ouvre et commence à fouiller à l'intérieur pour trouver quelque chose qui fera plaisir à ce singe et pendant ce temps, le major Fritch est à la radio avec le contrôle au sol de Houston.

— Bon, écoutez, qu'elle dit, faut absolument faire quelque chose au sujet de ce singe. C'est pas Sue, c'est un mâle, et il a pas l'air particulièrement content d'être ici. Il pourrait peut-être même devenir violent.

Ça prend un bout de temps pour que le message leur parvienne et qu'on reçoive la réponse, mais un type quelconque en bas lui dit :

— Oh, ça va ! Un singe, c'est un singe.

— Vous plaisantez, répond le major Fritch. Vous ne diriez pas ça si vous étiez dans cette minuscule capsule avec cette grosse bête.

Au bout d'une minute ou deux, dans les grésillements de la radio, une voix nous dit :

— Écoutez bien, vous avez ordre de ne parler de cela à personne, sinon nous allons tous paraître ridicules. Pour vous comme pour tout le monde, ce singe, c'est Sue, un point c'est tout, et peu importe ce qu'il a entre les jambes.

Le major Fritch me jette un coup d'œil et secoue la tête.

— Bien, monsieur, dit-elle. Mais tant que je serai là avec lui, je laisserai cet enfoiré attaché – vous comprenez ?

Et on a entendu deux mots venant du contrôle au sol :

— Message reçu.

En fait, une fois qu'on y est habitué, c'est plutôt marrant d'être dans l'espace. Y a pas de gravité et on flotte dans tout le vaisseau et le paysage est formidable – avec la Lune, le Soleil, la Terre et les étoiles. Je me demande où peut bien être Jenny Curran là, tout en bas, et ce qu'elle fabrique.

On tourne sans arrêt autour de la Terre. Le jour et la nuit passent toutes les heures, à peu près, et du coup, ça vous fait voir les choses d'une autre façon. Je veux dire, je suis là, à faire ça pour l'instant, et quand je vais rentrer (peut-être que je devrais dire *si* je rentre) qu'est-ce que je vais faire ? Démarrer mon petit élevage de crevettes ? Essayer de retrouver Jenny ? Jouer avec les Cracked Eggs ? Faire quelque chose au sujet de ma maman qu'est chez les pauvres ? Tout ça, c'est vraiment bizarre.

Le major Fritch pique un petit somme dès qu'elle peut, mais quand elle dort pas, elle râle. Elle rouspète après le singe, elle rouspète après ces espèces de branleurs du contrôle au sol, elle rouspète parce qu'elle a pas d'endroit où se mettre son maquillage, elle rouspète parce que je mange quand c'est pas l'heure. Tu parles, de toute façon, on a que des barres de Granola. C'est pas pour me plaindre, mais ils auraient quand même pu choisir une femme un peu plus jolie, ou tout au moins une qui râle pas tout le temps.

Et c'est pas tout, ce singe, vous pouvez me croire, c'est pas le compagnon rêvé non plus.

D'abord, je lui donne une banane, d'accord ? Il attrape la banane et enlève la peau et après il la pose. Alors la banane commence à flotter dans toute la cabine du vaisseau et moi, faut que j'aille la chercher. Je la redonne au singe et le voilà qu'il se met à l'écrabouiller et il lance la bouillie un peu partout et moi, faut que je nettoie tout ça. En plus, il faut qu'on s'occupe de lui sans arrêt. Chaque fois qu'on le laisse seul, il fait tout un boucan et il claque des mâchoires comme ces dentiers mécaniques qu'on remonte. Ça vous rend dingue au bout d'un moment.

En fin de compte, je sors mon harmonica et je joue un petit air – *Home on the Range*, je crois bien. Et là, le singe commence à se calmer. Alors j'en joue d'autres – des trucs du genre *The Yellow Rose of Texas* et *I Dream of Jeannie with the Light Brown Hair*. Le singe est allongé, là, et il me regarde, paisible comme un bébé. J'oublie qu'il y a une caméra de télévision dans le vaisseau et qu'ils reçoivent tout ça au contrôle au sol. Le lendemain matin, quand je me réveille, quelqu'un

au contrôle de Houston met un journal devant la caméra pour qu'on le voie. À la une, ils ont écrit : "L'idiot joue de la musique dans l'espace pour apaiser le singe." Voilà le genre de connerie que je dois supporter.

Bon, enfin, les choses vont plutôt bien, mais j'ai remarqué que Sue regarde le major Fritch d'une drôle de façon. Chaque fois qu'elle s'approche de lui, Sue se redresse et il tend la main comme s'il voulait l'attraper ou quelque chose comme ça, alors elle se met à râler après lui.

— Bas les pattes, sale bête. Garde tes mains pour toi !

Mais le vieux Sue a une idée derrière la tête. J'en mettrais ma main à couper.

J'ai pas longtemps à attendre avant de trouver ce que c'est. Je vais derrière une petite cloison pour faire tranquillement pipi dans un bocal quand d'un seul coup j'entends ce boucan. Je passe la tête de l'autre côté de la cloison et je vois que Sue a réussi à attraper le major Fritch et il a passé une main à l'intérieur de sa combinaison. Elle hurle et braille comme un putois et elle lui cogne sur la tête avec le micro de la radio.

Et c'est là que je comprends où est le problème. Ça fait presque deux jours qu'on est dans l'espace et Sue est resté attaché sur son siège et il a pas eu l'occasion de pisser un coup ni rien ! Et je suis bien placé pour savoir ce que c'est. Il doit être sur le point d'exploser ! Bon, enfin, je m'approche de lui et je le sépare du major Fritch pendant qu'elle continue à brailler et à le traiter d'animal dégoûtant et d'autres trucs du même genre. Une fois libérée, le major Fritch file à l'avant de la capsule, elle baisse la tête et commence à pleurer. Je détache Sue et l'emmène derrière la cloison.

Je lui trouve une bouteille vide pour faire pipi, mais une fois qu'il a fini, il prend la bouteille et la balance contre un panneau où clignotent des lumières de toutes les couleurs, la bouteille se fracasse et toute la pisse se met à flotter dans le vaisseau. Je me dis, eh ben tant pis, et je vais pour ramener Sue à son siège quand j'aperçois une grosse bulle de pipi qui se dirige droit sur le major Fritch. On dirait qu'elle va se la prendre derrière la tête, alors je lâche Sue et je fonce sur la bulle de pipi avec une épuisette qu'ils nous ont donnée pour récupérer les trucs qui flottent dans la cabine. Juste au moment où je vais attraper la bulle, le major Fritch se redresse et se retourne et elle la reçoit en pleine poire.

Et la v'là repartie à beugler de plus belle et pendant ce temps, Sue s'amuse à arracher les câbles du tableau de bord. Le major Fritch hurle :

— Arrêtez-le ! Arrêtez-le !

Mais j'ai pas le temps de dire ouf que des étincelles et tout se

mettent à voler partout dans le vaisseau et Sue fait des bonds du sol jusqu'au plafond en démolissant des tas de trucs.

Une voix à la radio dit :

— Bon sang, mais qu'est-ce qui se passe là-haut ?

Mais c'est déjà trop tard.

Notre vaisseau spatial commence à tanguer, à chavirer et à faire des cabrioles, pendant que Sue, le major Fritch et moi, on est ballottés dans tous les sens comme des bouchons. Impossible de me raccrocher à quoi que ce soit, impossible d'éteindre quoi que ce soit, impossible de rester debout ou de m'asseoir. À la radio, la voix du contrôle au sol revient pour nous dire :

— Nous remarquons comme un problème mineur dans la stabilité de votre vaisseau. Forrest, voulez-vous introduire manuellement le programme D-six dans l'ordinateur tribord ?

Merde – il plaisante ou quoi ? Je tourbillonne comme une toupie et par-dessus le marché, j'ai un singe en liberté et complètement déchaîné sur les bras ! Le major Fritch braille si fort que je peux plus rien entendre ni même penser, mais je crois bien que ce qu'elle braille, en gros, c'est qu'on va s'écraser et partir en fumée. J'arrive à jeter un coup d'œil par un hublot et, de fait, les choses s'annoncent pas très bien. La Terre monte vers nous à une vitesse plutôt impressionnante.

Je me débrouille je ne sais comment, et je réussis à m'approcher de l'ordinateur tribord ; je m'accroche au panneau d'une main et j'entre le programme D-six dans la machine. C'est un programme conçu pour faire amerrir le vaisseau spatial dans l'océan Indien au cas où on aurait des ennuis, et là, je crois que c'est le cas.

Le major Fritch et Sue s'accrochent désespérément, mais le major me hurle :

— Qu'est-ce que vous fabriquez là-bas ?

Je lui dis et là, elle me fait :

— Laissez tomber, espèce de pauvre abruti. On est déjà passés au-dessus de l'océan Indien. Attendez qu'on ait fait le tour et essayez de nous poser dans le Pacifique Sud.

Croyez-le ou non, ça prend pas beaucoup de temps pour faire le tour de la Terre quand on est dans un vaisseau spatial, et le major Fritch s'est emparée du micro et elle hurle aux gens du contrôle au sol qu'on est bons pour amerrir ou nous écraser dans le Pacifique Sud et qu'ils doivent venir nous chercher dès que possible. J'appuie sur des tas de boutons comme un malade et cette bonne vieille Terre se rapproche dangereusement. On passe au-dessus d'une région qu'a l'air d'être l'Amérique du Sud d'après le major Fritch, puis c'est que de l'eau à nouveau, avec le pôle Sud à notre gauche et l'Australie droit devant.

Après, il fait vachement chaud, tout d'un coup, et on entend de

drôles de petits bruits venant de l'extérieur du vaisseau qui se met à vibrer et à siffler, et la Terre est tout près devant nous. Le major Fritch me crie :

— Tirez le levier du parachute !

Mais je suis cloué sur mon siège et elle, elle est plaquée contre le plafond de la cabine ; on dirait bien que c'est rideau pour nous, vu qu'on descend à quinze mille kilomètres à l'heure et qu'on va droit sur un gros morceau de terre verte au milieu de l'océan. Si on s'écrase là-dessus à cette vitesse, on laissera même pas une tache de graisse.

Brusquement, on entend comme un bruit sec et le vaisseau ralentit. Je tourne la tête et, bon sang, c'est ce vieux Sue qui a tiré tout seul sur le levier du parachute et qui a sauvé notre peau. Je me dis qu'il faudra que je lui donne une banane quand on sera sortis de ce merdier.

Bon, enfin, la capsule se balance sous son parachute et on dirait bien qu'on va tomber en plein sur cette grosse masse de terre verte – c'qu'est pas une si bonne nouvelle non plus, vu qu'on est censés toucher l'eau et être récupérés par des bateaux. Mais depuis qu'on a mis le pied dans cet engin, rien s'est passé comme ça aurait dû, alors pourquoi ça irait bien maintenant ?

À la radio, le major Fritch est en train d'annoncer au type du contrôle au sol :

— On est sur le point d'atterrir au nord de l'Australie, quelque part dans l'océan, mais je ne sais pas où exactement.

Deux secondes plus tard, une voix répond :

— Si vous ne savez pas exactement où vous êtes, pourquoi vous ne regardez pas par le hublot, espèce d'abrutie ?

Alors le major Fritch pose le micro pour aller au hublot, et là, elle fait :

— Mon Dieu – on dirait que ça ressemble à Bornéo ou quelque chose comme ça.

Mais quand elle va pour le dire au contrôle, la radio marche plus.

On est tout près de la Terre, maintenant, et la capsule se balance toujours sous le parachute. En bas, il y a que la jungle et des montagnes, à part un tout petit lac légèrement marron. On voit à peine ce qui se passe à côté de ce lac. Tous les trois – moi, Sue, et le major Fritch – on a le nez collé au hublot et d'un seul coup le major Fritch hurle :

— Bon Dieu ! C'est pas Bornéo – c'est cette foutue Nouvelle-Guinée, et tous ces trucs par terre, là, ça doit être un de ces cultes du cargo ou je ne sais quoi !

Sue et moi, on écarquille les yeux et on aperçoit près du lac, un millier d'indigènes en train de nous regarder, les bras levés vers nous. Ils portent des petites jupes en feuilles et leurs cheveux sont tout ébouriffés, et il y en a qui ont des boucliers et des lances.

— Mince ! que je fais. Qu'est-ce que vous dites que c'est ?

— Une secte Avion-cargo. Un culte du cargo, répond le major Fritch. Pendant la Seconde Guerre mondiale, on balançait des cargaisons de bonbons et de trucs de ce genre sur ces sauvages dans la jungle pour qu'ils restent de notre côté, et ils l'ont pas oublié. Ils croyaient que c'était Dieu ou quelque chose comme ça qui leur envoyait ça, et depuis ce temps-là, ils attendent qu'on revienne. Ils ont même construit des sortes de pistes d'atterrissage rudimentaires et tout – vous voyez, là, en bas ? Ils ont fait une piste délimitée par tous ces gros blocs noirs.

— Moi je trouve que ces trucs-là ressemblent plutôt à des gros chaudrons, je lui dis.

— Ouais, c'est pas faux, on dirait, répond le major Fritch sur un ton bizarre.

— C'est pas de là qu'ils viennent, les cannibales ? je demande.

— Je crois qu'on va pas tarder à le savoir, qu'elle fait.

La capsule se balance doucement en direction du lac et juste avant qu'on touche la surface, ils se mettent à taper sur leurs tam-tams, puis à ouvrir et fermer leurs bouches. On entend rien, du fait qu'on est dans la cabine, mais notre imagination suffit largement.

NOTRE PLONGEON dans le lac se passe pas trop mal. Ça fait plouf, on rebondit, et ça y est, on est revenus sur Terre. Tout est très calme et moi, Sue et le major Fritch, on colle un œil au hublot.

Il y a toute une tribu d'indigènes, à trois mètres de nous, sur le rivage, et ils nous regardent, et j'ai jamais vu des gens à l'air aussi féroce – ils font la grimace et ils se penchent en avant pour essayer de voir quelle allure on a. Le major Fritch dit qu'ils sont peut-être pas contents parce qu'on leur a rien balancé du vaisseau. Bon, enfin, elle dit qu'elle va s'asseoir et essayer de réfléchir à ce qu'il faut faire, vu qu'on s'en est pas si mal tirés jusqu'à maintenant et elle a pas envie de faire d'erreur avec ces énergumènes. Sept ou huit des plus grands de la tribu sautent à l'eau et commencent à nous pousser vers le bord.

Le major Fritch est toujours assise, en train de réfléchir, quand on frappe un grand coup à la porte de la cabine. On se regarde tous et le major Fritch fait :

— Bougez pas.

Alors moi je dis :

— Peut-être qu'ils vont s'énervier si on les laisse pas entrer.

— Faites pas de bruit, qu'elle répond. Peut-être qu'ils vont croire qu'il y a personne à l'intérieur et s'en aller.

Alors on attend, mais ça manque pas, au bout d'un moment, on frappe encore un coup sur la capsule.

Je fais :

— C'est pas très poli de pas ouvrir la porte.

Et le major Fritch me balance :

— Fermez-la, pauvre andouille, vous voyez pas que ces gens sont dangereux ?

Puis d'un seul coup, ce vieux Sue va ouvrir lui-même la porte. Et juste là, dehors, il y a le plus grand Black que j'aie jamais vu depuis qu'on a joué contre ces branleurs d'éplucheurs de maïs du Nebraska à l'Orange Bowl.

Il a un os en travers du nez et il porte une de ces jupes en feuilles ; il tient une lance et il a tout un tas de perles autour du cou et ses cheveux ressemblent à cette perruque de Beatles que Tom o'Bedlam le Maboul avait sur la tête dans la pièce de Shakespeare.

Le gars a l'air vachement étonné de se retrouver nez à nez avec Sue le regardant depuis l'intérieur de la capsule. En fait, il est tellement surpris qu'il en tombe aussitôt dans les pommes. Le major Fritch et

moi, on jette encore un coup d'œil par le hublot ; quand tous les autres indigènes voient leur pote tomber à la renverse, ils détalent et vont se cacher dans les fourrés – histoire d'attendre pour voir ce qui va se passer après, j'imagine.

— Tenez-vous tranquilles, maintenant, faites pas un geste, dit le major Fritch.

Mais le vieux Sue attrape une bouteille qui se trouvait là et il bondit par terre et la verse sur le visage du type pour le ranimer. Aussitôt, le gars se redresse et il se met à cracher, à tousser et à secouer la tête. Pour être ranimé, il est bien ranimé, sauf que la bouteille que Sue lui a versée sur la tête est celle que j'utilisais pour faire pipi. Le gus, il a à peine reconnu Sue qu'il lève les mains au ciel, baisse son nez jusqu'au sol et commence à se prosterner et faire des courbettes comme un Arabe.

À ce moment-là, les autres sortent des fourrés, en avançant lentement, comme s'ils avaient encore les chocottes, les yeux ronds comme des soucoupes, prêts à se servir de leurs lances. Le gars sur le sol s'est arrêté de faire ses courbettes un instant pour regarder et quand il a vu les autres, il leur a crié un truc, alors ils ont posé leurs lances avant de s'approcher de notre vaisseau et de se regrouper tout autour.

— On dirait qu'ils sont plus amicaux, maintenant, dit le major Fritch. Je suppose qu'on ferait mieux de sortir et de se présenter. Les gens de la NASA vont venir nous récupérer dans quelques minutes.

Je me suis rendu compte par la suite que c'était la plus grande connerie que j'aie jamais entendue de ma vie – même jusqu'à aujourd'hui.

Bon, enfin, le major Fritch et moi, on sort de notre capsule et tous ces indigènes nous font des “ouhhh” et des “ahhh”. Le gus par terre nous regarde, tout étonné, mais ensuite il se relève et nous dit :

— Salut... moi bon garçon. Vous qui ?

Et il nous tend la main.

Je lui serre la main, mais le major Fritch essaie de lui expliquer qui on est :

— Nous participons à une mission d'entraînement pour un vol dans l'espace multiorbital, préplanétaire, subgravitationnel, et intersphéroïde de la NASA.

Le gus reste là à nous regarder, bouche bée, comme si on venait de l'espace, alors je lui dis :

— On est américains.

Et tout d'un coup ses yeux s'éclairent et il fait :

— C'est pas vrai ! Des Américains ! Super spectacle, dites-moi !

— Vous parlez anglais ? demande le major Fritch.

— Et comment ! qu'il dit. Je suis allé en Amérique. Pendant la

guerre. J'ai été recruté par le Bureau des Affaires Stratégiques pour apprendre l'anglais avant d'être renvoyé ici pour organiser notre peuple dans la guérilla contre les Japonais.

Entendant cela, Sue écarquille ses gros yeux brillants.

Quand même, ça fait tout bizarre d'entendre un gugusse comme lui parler si bien l'américain ici, au milieu de nulle part, alors je lui demande :

— Où est-ce que vous avez étudié ?

— Eh ben, je suis allé à Yale, mon vieux. *Boola-Boola*¹ et tout le toutim.

Quand il dit "boola-boola", tous les autres moricauds se mettent à chanter le refrain et les tams-tams reprennent, jusqu'à ce que le grand type les fasse taire.

— Je m'appelle Sam, qu'il dit. Tout au moins, c'est le nom qu'on m'a donné à Yale. Mon vrai nom, il est carrément imprononçable. C'est fort aimable à vous d'être passés. Vous prendrez bien une tasse de thé ?

Moi et le major Fritch, on se regarde. Elle en a la chique coupée, alors je réponds :

— Ouais, avec plaisir.

Puis le major Fritch retrouve la parole et elle dit d'une voix plutôt haut perchée :

— Vous auriez pas un téléphone à nous prêter, par hasard ?

Big Sam fait une espèce de grimace et quand il lève la main les tams-tams repartent, puis ils nous escortent dans la jungle en chantant tous "boola-boola".

Ils ont leur petit village à eux dans la jungle, avec des paillotes et tous ces trucs, comme dans les films, et celle de Big Sam est la plus grande de toutes. Juste devant, il a un fauteuil qui ressemble à un trône et quatre ou cinq femmes, toutes nues jusqu'à la taille, sont là et font tout ce qu'il dit. Une des choses qu'il leur demande, c'est de nous apporter du thé, puis il nous montre deux grosses pierres, au major Fritch et moi pour qu'on s'assoie dessus. Sue nous a suivis tout le long du chemin en me tenant la main et Big Sam lui fait signe de s'asseoir par terre.

— Génial, votre singe, là, dit Sam. Vous l'avez trouvé où ?

— Il travaille pour la NASA, répond le major Fritch.

Elle a pas l'air enchantée par notre situation.

— Vous m'en direz tant, fait Big Sam. Est-ce qu'ils le paient ?

— Je crois qu'une banane lui ferait plaisir, je dis.

Big Sam dit quelque chose et une des femmes indigènes apporte une banane à Sue.

— Je suis affreusement désolé, continue Big Sam, mais il me semble

que je ne vous ai pas demandé vos noms.

— Major Janet Fritch, de l'US Air Force, matricule 04534573. Je ne vous dirai rien de plus.

— Oh, mais chère madame, que Big Sam lui répond, vous n'êtes pas prisonnière ici. Nous ne sommes que de pauvres sauvages arriérés. Il y en a qui prétendent que nous en sommes restés à l'âge de pierre. On ne vous veut aucun mal.

— Je n'ai rien d'autre à dire tant que je n'aurai pas pu téléphoner.

— Très bien, dit Big Sam. Et vous, jeune homme ?

— Je m'appelle Forrest.

— Vraiment ? qu'il me fait. Est-ce que cela vient de votre célèbre général de la guerre de Sécession, Nathan Bedford Forrest ?

— Ouais.

— Très intéressant. Dites-moi, Forrest, où avez-vous étudié ?

J'étais sur le point de lui dire que j'étais allé à l'Université de l'Alabama pendant un moment, mais j'ai pas voulu prendre de risques, alors j'ai répondu que j'étais allé à Harvard, ce qui était pas totalement faux.

— Ah, Harvard, ce bon vieux Cramoisi², dit Big Sam. Oui, j'ai bien connu. Une belle brochette de gars sympas – même s'ils avaient pas pu entrer à Yale. (Et là, il se met à rire aux éclats.) Effectivement, vous avez bien l'air d'un type de Harvard.

Je sais pas pourquoi, mais je commence à me dire que les choses vont pas tarder à se gêter.

C'était vers la fin de l'après-midi, et Big Sam dit à deux de ces femmes indigènes de nous conduire là où on va dormir. C'est une paillote avec un sol en terre et une petite ouverture, et ça me rappelle la hutte où est entré le roi Lear. Deux mecs balèzes avec des lances s'amènent et montent la garde devant la porte.

Toute la soirée, les indigènes tapent sur leurs tams-tams en chantant "boola-boola", et on voit par la porte qu'ils ont installé une énorme marmite et ils ont allumé un feu en dessous. Le major Fritch et moi, on sait pas trop quoi en penser, mais je crois bien que notre vieux Sue, lui il sait, vu qu'il reste assis tout seul dans un coin et il fait une sale tête.

Vers neuf ou dix heures, ils nous ont toujours rien donné à manger, et le major Fritch dit que je devrais peut-être aller demander à Big Sam. Je vais pour sortir de notre hutte, mais les deux sauvages croisent leurs lances devant moi, je pige le message et retourne à l'intérieur. Et là, je comprends pourquoi on a pas été invités à dîner – le dîner, c'est *nous*. La perspective est pas très réjouissante.

À un moment, on n'entend plus les tams-tams et les indigènes arrêtent de chanter "boola-boola". Dehors, il y a quelqu'un qui se met

à brailler et un autre lui répond en brailant aussi et on dirait bien que c'est Big Sam. Ça continue comme ça pendant un certain temps et ça s'arrange pas. Juste à l'instant où on a l'impression qu'ils pourraient pas crier plus fort, on entend un gros "bong", comme quand quelqu'un se prend un bon coup sur la tête avec une planche ou un truc de ce genre. Tout devient silencieux une minute et puis les tams-tams repartent et tout le monde se remet à chanter "boola-boola".

Le matin suivant, on est assis là et Big Sam passe la porte et nous dit :

— Salut ! Bien dormi ?

— Bien sûr que non, répond le major Fritch. Comment voulez-vous qu'on dorme avec tout ce barouf que vous avez fait ?

Big Sam prend un air navré et dit :

— Oh, j'en suis désolé. Mais vous voyez, mon peuple espérait, euh, recevoir une sorte de cadeau quand ils ont vu votre engin tomber du ciel. Depuis 1945 nous attendons le retour des vôtres et leurs cadeaux. Quand ils ont vu que vous n'apportiez pas de cadeaux, ils ont tout naturellement pensé que c'était *vous*, le cadeau et ils s'apprêtaient à vous faire cuire et vous manger, et il a fallu que je les persuade de n'en rien faire.

— Dites, mec, vous me faites marcher, là, dit le major Fritch.

— Certainement pas, répond Big Sam. Vous voyez, mon peuple n'est pas exactement ce que vous appelleriez "civilisé" – tout au moins d'après vos critères – car ils ont un petit faible pour la chair humaine. La viande blanche, surtout.

— Vous êtes en train de me dire que votre tribu est cannibale ? demande le major Fritch.

Big Sam hausse les épaules.

— On peut dire ça comme ça.

— C'est répugnant, dit le major Fritch. Écoutez, vous avez intérêt à veiller à ce qu'il ne nous soit fait aucun mal, et qu'on reparte d'ici pour retourner à la civilisation. Une équipe de secours de la NASA va probablement arriver d'un instant à l'autre. J'exige que vous nous traitiez avec la dignité que vous accorderiez à n'importe quelle nation alliée.

— Ah, répond Big Sam, c'est précisément ce qu'ils avaient l'intention de faire hier soir.

— Bon, écoutez-moi bien ! fait le major Fritch. J'exige que vous nous libériez sur-le-champ et que vous nous laissiez nous rendre dans la ville la plus proche où il y a un téléphone.

— J'ai bien peur que cela soit impossible, dit Big Sam. Même si on vous laissait partir, les pygmées vous rattraperaient avant que vous ayez fait cent mètres dans la jungle.

— Les pygmées ?

— Nous sommes en guerre avec les pygmées depuis de nombreuses générations. Une histoire de cochon volé il y a bien longtemps, je crois – plus personne ne se souvient qui l’a fait, ni quand – ça s’est perdu dans la nuit des temps. Mais nous sommes virtuellement encerclés par les pygmées, et on l’a toujours été, d’aussi loin qu’on se souviennne.

— Bon, dit le major Fritch, eh ben, je préfère tenter ma chance avec les pygmées plutôt qu’avec une bande de foutus cannibales – les pygmées ne sont pas cannibales, n’est-ce pas ?

— Non, madame, dit Big Sam. Ce sont des chasseurs de têtes.

— Génial, fait le major Fritch, dégoutée.

— Bon, la nuit dernière, dit Big Sam, j’ai réussi à vous sauver de la marmite, mais je ne suis pas sûr de pouvoir retenir mon peuple très longtemps. Ils sont déterminés à tirer quelque profit de votre venue ici.

— Vraiment ? dit le major Fritch. Comme quoi, par exemple ?

— Eh ben, pour commencer, votre singe. Je pense qu’ils aimeraient bien au moins pouvoir le manger, lui.

— Ce singe est la propriété exclusive des États-Unis d’Amérique, dit le major Fritch.

— Néanmoins, dit Big Sam, je pense que ce serait un geste diplomatique de votre part.

Le vieux Sue fait la grimace et hoche la tête doucement en regardant la porte d’un air triste.

— Ensuite, continue Big Sam, je pense que tant que vous êtes là, vous pourriez peut-être travailler un peu pour nous.

— Quel genre de travail ? demande le major Fritch avec un brin de soupçon.

— Eh ben, dit Big Sam, le travail de la terre. De l’agriculture. Vous voyez, ça fait des années que j’essaie d’améliorer le sort abject de mon peuple. Et il n’y a pas très longtemps, une idée m’est venue, comme ça. Si on pouvait tout simplement exploiter ce sol fertile en appliquant des techniques modernes d’agronomie, on pourrait s’élever au-dessus de notre lamentable condition tribale et jouer un rôle sur le marché mondial. Bref, délaissier cette économie arriérée et dépassée pour devenir un peuple sain et cultivé.

— Quel genre de culture ? demande encore le major Fritch.

— Du coton, ma chère, du coton ! Le roi des cultures qui rapportent ! La plante qui a bâti un empire dans votre propre pays il y a un certain temps.

— Vous espérez qu’on va faire pousser du coton ? braille le major Fritch.

— Et comment ! Et tu peux parier tes miches là-dessus, frangine, répond Big Sam.

1 *Boola-Boola* : titre d'un chant de supporters de l'équipe de football de Yale.

2 Le rouge est la couleur symbolique de Harvard.

BON, EH BEN nous v'là en train de planter du coton. Des hectares et des hectares de coton. Du coton à perte de vue. S'il y a une chose de sûre en ce qui me concerne, c'est que si jamais on arrive à se tirer de là, plus jamais de ma vie je planterai de coton.

Deux ou trois choses se sont passées depuis ce premier jour dans la jungle avec Big Sam et les cannibales. Pour commencer, le major Fritch et moi, on a réussi à convaincre Big Sam de ne pas nous obliger à donner ce pauvre Sue à manger à sa tribu. On l'a persuadé que Sue serait bien plus utile en nous aidant à planter le coton qu'en plat de résistance. Et donc, tous les jours, le vieux Sue est là, avec nous, un grand chapeau de paille sur la tête et un sac en toile de jute sur le dos et il plante du coton.

Et puis, trois ou quatre semaines après notre arrivée, Big Sam est entré dans notre hutte en disant :

— Dites donc, mon vieux Forrest, est-ce que vous jouez aux échecs ?

— Non, je lui ai répondu.

— Bon, mais vous êtes un ancien de Harvard, ça devrait vous plaire d'apprendre.

J'ai fait oui de la tête et c'est comme ça que j'ai appris à jouer aux échecs.

Tous les soirs, une fois le boulot dans les champs de coton terminé, Big Sam sortait son échiquier, on s'asseyait près du feu et on jouait jusque tard dans la nuit. Il m'a montré comment on déplaçait les pièces et les premiers jours, il m'a donné des leçons de stratégie. Mais après, il a arrêté, parce que j'avais gagné une partie ou deux.

Au bout d'un moment, les parties ont commencé à durer plus longtemps. Parfois, elles duraient plusieurs jours, du fait que Big Sam n'arrivait pas à décider ce qu'il devait faire. Il restait assis, à étudier toutes ces pièces, puis il en déplaçait une, mais je réussissais toujours à le battre. Des fois, il se mettait vraiment en colère contre lui-même, il se tapait sur le pied avec un bâton ou se cognait la tête contre un rocher ou un truc comme ça.

— Pour un ancien de Harvard, vous êtes plutôt bon joueur d'échecs, qu'il me disait.

Ou bien il me demandait :

— Dites-moi, Forrest, pourquoi avez-vous déplacé cette pièce de cette façon ?

Moi, je disais rien, ou je haussais juste les épaules et ça, ça le

mettait dans une rage folle.

Un jour, il me fait :

— Vous savez, Forrest, je suis vraiment content que vous soyez venu ici, parce que maintenant, j'ai quelqu'un avec qui jouer aux échecs, et je suis encore plus content de vous avoir sauvé de la marmite. Mais il y a une chose qui me ferait bien plaisir, j'aimerais vraiment gagner une partie contre vous.

En disant ça, Big Sam se lèche les babines, et même pour un idiot il était clair que si je le laissais gagner une seule partie, il aurait obtenu ce qu'il voulait et il me boufferait au dîner dans la foulée. Ça m'incitait à rester concentré, si vous voyez ce que je veux dire.

Pendant ce temps, un truc bizarre s'est passé avec le major Fritch.

Un jour qu'elle revenait des champs de coton avec Sue et moi, un grand Noir baraqué sort la tête des fourrés et lui fait signe de venir. Sue et moi, on s'arrête et le major Fritch va jusqu'aux buissons et elle demande :

— C'est qui là-dedans ?

Tout d'un coup un gros bras surgit et attrape le major Fritch et la tire dans les fourrés. Sue et moi, on se regarde et on fonce là où elle a disparu. Sue y arrive avant moi et je suis sur le point de bondir dans le feuillage, mais Sue me retient. Il secoue la tête et me fait signe de m'éloigner, alors on s'écarte un peu et on attend. On entend toutes sortes de bruits et les fourrés s'agitent dans tous les sens. J'ai fini par comprendre ce qui se passait, mais d'après la voix du major Fritch, elle avait pas l'air d'être en danger ni rien. Alors Sue et moi, on est rentrés au village.

Une heure plus tard, v'là le major Fritch qui revient avec ce grand balèze qu'a un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Elle le tient par la main et le tire derrière elle. Elle le fait entrer dans la hutte et me dit :

— Forrest, je vous présente Grurck, et elle le pousse devant elle.

— Salut, je lui dis.

Je l'avais déjà vu dans le village avant, ce gars. Grurck sourit et hoche la tête, et je fais pareil. Sue, lui, il se gratte les roubignoles.

— Grurck m'a demandé de m'installer chez lui, me dit le major Fritch, et je pense que je vais accepter, vu que tous les trois ici, on est un peu à l'étroit, vous trouvez pas ?

Je fais oui de la tête.

— Forrest, vous n'allez parler de ça à personne, hein ? qu'elle me demande.

Bon sang, à qui elle pense que je pourrais le raconter, ça j'aimerais bien le savoir ! Mais je secoue juste la tête, le major Fritch ramasse ses affaires et repart avec Grurck. Et c'est comme ça que ça s'est passé.

Les jours, les mois et finalement les années ont passé, et tous les jours,

Sue, le major Fritch et moi, on allait travailler dans les champs de coton et je commençais à me sentir un peu comme l'Oncle Remus ou je sais pas qui. Le soir, une fois que j'avais fini de donner sa raclée à Big Sam aux échecs, je rentrais dans notre hutte avec Sue et on restait assis un moment. Et c'est comme ça qu'on en est venus, Sue et moi, à discuter et se faire comprendre, d'une certaine façon, avec des grognements, des grimaces et des gestes de la main. Ça m'a pris un bon bout de temps, mais j'ai fini par reconstituer l'histoire de sa vie, qu'est à peu près aussi triste que la mienne.

Quand il était bébé singe, un jour, son papa et sa maman se baladaient dans la jungle et ces types sont arrivés, ils ont jeté un filet sur eux et les ont emportés. Lui, il a réussi à survivre avec un oncle et une tante, jusqu'au jour où ils l'ont viré du fait qu'il mangeait trop, et il s'est retrouvé tout seul.

Il s'en tirait pas mal, à se balancer dans les branches et manger ses bananes, mais un jour il a eu envie de savoir ce qui se passait ailleurs, et il a sauté d'arbre en arbre jusqu'à un village à la lisière de la jungle. Il avait soif, alors il est descendu au bord d'une rivière pour boire et là, il y a un gars qu'est arrivé dans sa pirogue. Sue avait jamais vu de pirogue, alors il s'est assis pour le regarder, et le gars s'est mis à ramer dans sa direction. Sue a cru qu'il voulait lui faire faire un tour dans sa pirogue, mais au lieu de ça, le type lui a cogné sur la tête avec sa pagaie, puis il l'a ligoté et en un rien de temps, Sue s'est retrouvé vendu à un autre gars qui l'a exposé dans une foire à Paris.

Il y avait un autre orang-outang dans cette foire, une femelle, Doris, qu'elle s'appelait et il avait jamais vu un singe aussi joli, et au bout d'un moment, ils sont tombés amoureux. Le type qui les exposait, il les a emmenés partout dans le monde et partout où il allait, la principale attraction, c'était quand il mettait Doris et Sue ensemble dans la même cage pour que tout le monde puisse les voir forniquer – c'était ce genre d'exposition. Quand même, le vieux Sue trouvait ça plutôt gênant, mais ils avaient pas d'autres occasions.

Puis un jour, ils étaient exposés au Japon et un gars est venu voir le type qui organisait le spectacle et il lui a proposé d'acheter Doris. Et comme ça, elle est partie. Sue n'a jamais su où et il s'est retrouvé tout seul.

Après ça, l'attitude de Sue a complètement changé. Il est devenu grincheux et quand ils l'exposaient, il poussait des grognements hargneux, et finalement, il s'est mis à faire sa crotte et à jeter la merde à travers les barreaux de sa cage sur les gens qui avaient payé pour voir comment se comporte un orang-outang.

Au bout d'un moment, le type de l'exposition en a eu marre et il l'a revendu à la NASA, et c'est comme ça qu'il a atterri là. Je sais un peu ce qu'il ressent, du fait que Doris lui manque toujours, et moi, Jenny

Curran me manque toujours aussi, et il se passe pas un jour sans que je me demande ce qu'elle est devenue. Seulement voilà, on est là, tous les deux, coincés au milieu de nulle part.

L'idée de Big Sam de cultiver le coton a marché comme personne aurait pu l'imaginer. On a semé et récolté des balles à n'en plus finir, et ils stockent tout ça dans des grandes cabanes surélevées. Finalement, un jour, Big Sam dit qu'ils ont décidé de construire une grande barque – une péniche – pour y charger tout le coton, puis se frayer un passage à travers le territoire pygmée pour aller vendre le coton et faire fortune.

— J'ai bien réfléchi à tout, dit Big Sam. D'abord, on vend le coton aux enchères et on récupère le fric. Ensuite, on utilisera cet argent pour acheter le genre de choses dont mon peuple a besoin.

Je lui demande : quel genre de choses ? Et il me répond :

— Oh, vous savez bien, mon vieux, des perles et des babioles, peut-être un miroir ou deux, une radio portable, et peut-être une boîte de bons cigares cubains – et aussi une caisse ou deux de gnôle.

Vous voyez dans quelle galère on est embarqués.

Bon, enfin, les mois passent, on rentre la dernière récolte de coton de la saison. Big Sam a pratiquement terminé la péniche qui doit nous emmener à travers le territoire pygmée jusqu'à la ville, et le soir avant le départ, ils organisent une grande fête pour célébrer tout ça et aussi pour éloigner les mauvais esprits.

Toute la tribu est réunie autour du feu et chante "boola-boola", et ils tapent sur leurs tams-tams. Ils ont aussi sorti leur grande marmite et allumé un feu en dessous pour la faire bouillir, mais Big Sam dit que c'est juste "un geste symbolique".

On est là, en train de faire une partie d'échecs et vous pouvez me croire, je suis tellement excité que je suis sur le point d'exploser ! Qu'ils nous laissent seulement approcher d'une ville, petite ou grande, et là, ils nous revoient plus. Le vieux Sue a bien compris aussi, et il reste assis là, avec un grand sourire, à se gratouiller sous les bras.

On a joué une ou deux parties, on est sur le point d'en finir une troisième quand, d'un seul coup, je baisse les yeux et bon sang, je m'aperçois que Big Sam m'a mis en échec. Il fait un sourire grand comme ça et dans la nuit, je vois ses dents et là, je me dis que j'ai intérêt à me sortir de là vite fait.

Le seul problème, c'est que je peux pas. Pendant que je déconnais à vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, je me mettais dans une situation impossible sur l'échiquier. Je peux plus m'en sortir.

J'étudie la question un moment, ma grimace éclairée comme en plein jour par l'éclat des dents d'un Big Sam tout sourire, et je dis :

— Euh, dites... j'ai envie de faire pipi.

Big Sam fait oui de la tête, toujours avec son grand sourire, et vous pouvez me croire, c'est la première fois de ma vie que dire ce truc-là m'a *sorti* du pétrin au lieu de m'y fourrer.

Je vais derrière la hutte et fais pipi, mais après, au lieu de retourner à ma partie d'échecs, j'entre à l'intérieur et j'explique à Sue de quoi il retourne. Puis je me faufile jusqu'à la hutte de Grurck et j'appelle le major Fritch tout doucement. Elle sort, je lui raconte tout aussi et je lui dis qu'on a intérêt à se tirer de là si on veut pas finir dans la marmite ou un truc comme ça.

Bon, on décide tous de mettre les bouts. Grurck dit qu'il vient avec nous, vu qu'il est amoureux du major Fritch – enfin, c'est ce qu'il nous fait comprendre à sa manière. En tout cas, on commence tous les quatre à sortir du village en douce et on descend à la rivière, on va pour monter dans une des pirogues des indigènes quand tout d'un coup, je lève la tête, et qui je vois au-dessus de moi ? Big Sam et un millier de ses hommes, l'air pas content du tout et déçu.

— Allons, mon vieux, il me fait, vous pensiez vraiment pouvoir rouler un vieux de la vieille comme moi ?

Et moi, je lui réponds :

— Euh... on allait juste faire un petit tour en pirogue au clair de lune – voyez ce que je veux dire ?

— Ouais, qu'il dit.

Il savait ce que je voulais dire, et ses hommes nous ont attrapés et ramenés au village sous bonne escorte. Le grand chaudron est en train de bouillir et de fumer comme pas possible et ils nous attachent à des poteaux plantés dans le sol et l'avenir s'annonce pas tout rose.

— Eh ben, mon vieux, dit Big Sam, c'est vraiment pas de chance pour vous. Mais voyez le bon côté des choses, vous pourrez au moins vous consoler en sachant que vous aurez nourri une bouche affamée ou deux. Et puis aussi, faut que je vous dise, vous êtes sans aucun doute le meilleur joueur d'échecs que j'aie jamais rencontré, et j'ai été le champion de Yale pendant trois des quatre ans que j'ai passés là-bas.

— Quant à vous, madame, dit Big Sam au major Fritch, je suis désolé d'avoir à mettre un terme à votre petite *affaire d'amour*¹ avec ce vieux Grurck ici présent, mais vous savez ce que c'est.

— Non, je ne *sais* pas ce que c'est, espèce de sauvage répugnant, répond le major Fritch. Comment pouvez-vous faire une chose pareille ? Vous devriez avoir honte !

— Peut-être qu'on va vous servir, vous et Grurck, sur le même plateau, ricana Big Sam, un peu de chair claire et un peu de chair foncée – en ce qui me concerne, je prendrais volontiers une cuisse, ou peut-être un sein – tiens, ça serait une bonne idée, ça.

— Espèce de sale con ! dit le major Fritch.

— Comme vous voulez, dit Big Sam. Et maintenant, que la fête commence !

Ils commencent à nous détacher et une bande de ces macaques nous traînent vers la marmite. Ils soulèvent ce pauvre Sue en premier, parce que Big Sam a dit qu'il ferait un bon bouillon, et ils le tiennent au-dessus du chaudron, prêts à le jeter dedans quand – vous allez pas le croire – une flèche venue d'on ne sait où s'enfonce dans un des types qui tiennent Sue. Le gus s'écroule et Sue tombe sur lui. Et maintenant, c'est une pluie de flèches qui s'abat sur nous depuis la lisière de la jungle et c'est la panique générale.

— Les pygmées ! crie Big Sam. Aux armes !

Et tous les indigènes se précipitent pour prendre leurs lances et leurs couteaux.

Vu qu'on a pas de lances ni de couteaux, le major Fritch, Sue, Grurck et moi, on file vers la rivière, mais on a pas fait dix pas que tout d'un coup, on est pris dans une sorte de piège installé dans les arbres et v'là qu'on se retrouve accrochés par les pieds.

On est suspendus là, à l'envers, comme des chauves-souris, avec le sang qui nous descend à la tête, et il y a ce petit gus qui sort des fourrés et il nous regarde tous en se marrant comme un tordu. Toutes sortes de bruits sauvages viennent du village, mais au bout d'un moment, tout se calme. Alors une bande d'autres pygmées s'amène, ils coupent les cordes de notre piège et nous attachent les mains et les pieds, puis ils nous ramènent au village.

Faut voir ça ! Ils ont capturé Big Sam et tous ses indigènes, et ils les ont ligotés aussi. Ça m'a tout l'air qu'ils vont les jeter dans le chaudron d'eau bouillante.

— Eh bien, mon vieux, me dit Big Sam, on dirait bien que vous avez été sauvé sur le fil, pas vrai ?

Je fais oui de la tête, mais je suis pas sûr qu'avoir échappé à la marmite va nous éviter de passer à la casserole.

— Que je vous dise un truc, me fait Big Sam. Pour moi et mes gars, j'ai l'impression que c'est terminé, mais vous, il vous reste peut-être encore une chance. Si vous pouvez mettre la main sur votre harmonica et jouer un petit air ou deux, ça pourrait vous sauver la vie. Le roi des pygmées est dingue de musique américaine.

— Merci, que je lui dis.

— Pas de quoi, mon vieux, me répond Big Sam.

Ils le hissent jusqu'en haut du chaudron et ils le maintiennent au-dessus de l'eau bouillante et tout à coup, il me crie :

— Le cavalier prend le fou en trois, puis la tour en dix prend le roi en sept. C'est comme ça que je vous ai battu !

Un gros plouf, et tous les indigènes ficelés de Big Sam se remettent à

chanter “boola-boola”.

La suite s’annonce pas terrible pour nous.

¹ En français dans le texte.

UNE FOIS QU'ILS ONT FAIT BOUILLIR toute la tribu de Big Sam et qu'ils ont réduit toutes les têtes, les pygmées nous accrochent à des grandes perches pour nous transporter dans la jungle.

— À votre avis, qu'est-ce qu'ils ont l'intention de faire de nous ? me lance le major Fritch.

— J'en sais rien et je m'en fous, que je lui réponds.

Et c'est pas loin de la vérité. J'en ai assez de toutes ces conneries. Tout homme a ses limites.

Bon, enfin, au bout d'une journée, on arrive au village des pygmées et comme on pouvait s'y attendre, ils ont des toutes petites cases dans une clairière en pleine jungle. Ils nous trimballent jusqu'à une hutte au milieu de la clairière, avec tout plein de pygmées autour, et il y a un vieux petit bonhomme qu'a une longue barbe blanche et plus une seule dent, et il est assis sur une chaise haute, comme un bébé. J'imagine que c'est lui, le roi des pygmées.

Ils nous laissent tomber par terre et nous détachent ; on se relève et on commence à s'épousseter, et là, le roi des pygmées se met à baragouiner, puis il descend de sa chaise pour aller droit jusqu'à Sue et il lui flanque un grand coup de pied dans les roubignoles.

— Pourquoi il a fait ça ? je demande à Grurck, qui a appris un peu d'anglais pendant qu'il vivait avec le major Fritch.

— Lui vouloir savoir si singe garçon ou fille, répond Grurck.

Je me dis qu'il y a sûrement des façons plus agréables de vérifier ce genre de truc, mais je garde ça pour moi.

Puis le roi vient vers moi et se met à me sortir son charabia – du pygmalion ou je ne sais quoi – et je me prépare à prendre un coup dans les roubignoles aussi, mais Grurck me dit :

— Lui vouloir savoir pourquoi toi vivre avec terribles cannibales.

— Dis-lui que c'était pas exactement notre idée au départ, intervient le major Fritch.

— J'ai une idée, que je fais. Dis-lui qu'on est des musiciens américains.

Grurck le dit au roi, qui nous regarde de près, puis il pose une question à Grurck.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? demande le major Fritch.

— Lui vouloir savoir singe joue quoi.

— Dis-lui que le singe joue des lances, que je fais.

Grurck traduit et le roi des pygmées annonce qu'il veut nous

entendre jouer.

Je sors mon harmonica et je commence à jouer un petit air – *De Camptown Races*. Le roi des pygmées écoute un moment, puis il se met à taper dans ses mains et à danser en tapant des pieds comme s'il faisait des claquettes.

Quand j'ai terminé, il dit qu'il veut savoir de quels instruments jouent le major Fritch et Grurck, et je dis à Grurck de lui répondre que le major Fritch joue des couteaux et que lui, Grurck, ne joue de rien, c'est notre manager.

Le roi des pygmées a l'air surpris et il dit qu'il a jamais entendu parler de quelqu'un qui jouait des lances et des couteaux, mais il ordonne à ses hommes de donner quelques lances à Sue et quelques couteaux au major Fritch, histoire de voir quel genre de musique ça peut donner.

Dès qu'on a les lances et les couteaux, je crie :

— Allez, maintenant !

Et le vieux Sue cogne sur la caboche du roi avec sa lance pendant que le major Fritch menace deux pygmées de près.

Les autres pygmées nous poursuivent en balançant des cailloux et tout plein de trucs, et ils tirent des flèches avec leurs arcs et des fléchettes avec leurs sarbacanes et tout ça. Soudain, on se retrouve au bord d'une rivière, on peut aller nulle part et les pygmées nous rattrapent. On est sur le point de sauter à l'eau pour essayer de fuir à la nage, et là, brusquement, un coup de feu est tiré depuis l'autre rive.

Les pygmées sont sur nous, mais un autre coup de feu retentit, alors ils font demi-tour et disparaissent dans la jungle. On regarde vers l'autre rive, et – vous n'allez pas le croire – on aperçoit deux types en face en tenue de camouflage et avec un casque colonial blanc comme on en voyait dans la série *Ramar of the Jungle*. Ils montent dans une pirogue et se mettent à ramer vers nous, et pendant qu'ils se rapprochent, je vois le mot NASA inscrit sur le casque d'un des deux. On est enfin sauvés.

Quand la pirogue atteint la rive, le type avec le casque marqué NASA descend et vient vers nous. Il va droit sur Sue et tend la main en disant :

— Monsieur Gump, je présume ?

— Putain, bande de connards, mais qu'est-ce que vous avez foutu ? hurle le major Fritch. Ça fait presque quatre ans qu'on est paumés dans cette jungle !

— Désolé, madame, lui fait le type. Mais vous savez, nous aussi, on a nos priorités.

Bon, quand même, on est enfin sauvés et on échappe à un sort pire que la mort. Ils nous font monter dans la pirogue et on commence à

descendre la rivière. Un des types dit :

— Eh ben, les gars, la civilisation est à deux pas. Je suppose que vous allez pouvoir vendre votre histoire à un magazine et toucher le jackpot.

— Arrêtez cette pirogue ! crie le major Fritch tout d'un coup.

Les types se regardent, mais ils pagaient en direction de la rive.

— J'ai pris une décision, dit le major Fritch. Pour la première fois de ma vie, j'ai trouvé un homme qui me comprend vraiment et je refuse de le laisser partir. Ça fait presque quatre ans que Grurck et moi, on vit heureux dans ce pays, et j'ai décidé de rester ici avec lui. Nous allons retourner dans la jungle et démarrer une nouvelle existence, avoir des enfants et on vivra heureux le restant de nos jours.

— Mais cet homme est un cannibale, lui fait un des deux types.

— Sois pas jaloux comme ça, mon pote, répond le major Fritch.

Puis elle descend de la pirogue avec Grurck et ils s'enfoncent dans la jungle, main dans la main. Juste avant de disparaître, le major Fritch se retourne pour nous faire un petit signe, à Sue et à moi, puis ils s'en vont.

Je regarde Sue, assis à l'arrière de la pirogue, en train de se tordre les doigts.

— Un instant, que je lance aux deux types.

Je vais à l'arrière pour m'asseoir à côté de Sue et je lui demande :

— À quoi tu penses ?

Il me dit rien, mais je vois une toute petite larme dans le coin de son œil et là, je comprends ce qui va se passer. Il m'attrape par les épaules et me serre très fort contre lui, puis il saute de la pirogue et file grimper à un arbre sur la rive. On le voit se balancer de liane en liane et s'enfoncer dans la jungle, puis il disparaît.

Le type de la NASA secoue la tête.

— Bon, et toi, l'andouille ? Tu suis tes amis au pays des fêlés ?

Une minute, je regarde dans la direction où ils sont partis, puis je dis :

— Nan, nan.

Et je me rassois dans la pirogue. N'allez pas croire que j'y ai pas pensé un instant, pendant que les deux types pagayaient. Mais je pouvais vraiment pas faire ça. Je me suis dit que j'avais d'autres chats à fouetter.

Ils me ramènent en Amérique et dans l'avion ils me disent qu'il va y avoir une grande réception organisée pour fêter mon retour. J'ai comme l'impression d'avoir déjà entendu ça avant.

Mais c'est pas des bobards, dès qu'on a atterri à Washington, il y a là un million de personnes à applaudir et à m'acclamer, exactement comme s'ils étaient contents de me voir. On me conduit en ville, à

l'arrière d'une énorme voiture noire, et ils me disent qu'on va à la Maison-Blanche pour voir le Président. Ouais, ça aussi, je connais.

Quand on débarque à la Maison-Blanche, moi je m'attends à voir le même président, celui qui m'avait fait servir un petit déjeuner et m'avait laissé regarder *The Beverly Hillbillies*, mais ils en ont un nouveau, maintenant, un type avec des cheveux bien lissés en arrière, des petites joues rebondies et un nez tout comme celui de Pinocchio.

— Bon, dites-moi, qu'il me fait, ce nouveau Président, est-ce que vous avez fait un voyage passionnant ?

Un gars en costume à côté du Président se penche et lui chuchote quelque chose à l'oreille, et tout d'un coup, le Président dit :

— Oh, euh..., en fait, ce que je voulais dire, c'est, c'est vraiment formidable que vous ayez pu vous sortir de cette épreuve dans la jungle.

Le type au costume chuchote un autre truc au Président, qui me fait :

— Euh, et votre camarade ?

— Sue ? que je demande.

— C'était comme ça qu'elle s'appelait ?

Il jette un coup d'œil à une petite carte dans sa main et dit :

— C'est écrit là que c'était une certaine Janet Fritch – major Fritch –, et qu'au moment où vous avez été sauvé, elle a été entraînée dans la jungle par un cannibale.

— C'est écrit où ? je lui demande.

— Juste ici, dit le Président.

— Ça s'est pas passé comme ça, je lui répons.

— Vous suggérez que je suis un menteur ? dit le Président.

— Je dis juste que ça s'est pas passé comme ça, je lui répons.

— Bon écoutez-moi bien, dit le Président, je suis votre commandant en chef. Je ne suis pas un escroc. Je ne mens pas !

— Je suis vraiment désolé, je lui dis, mais concernant le major Fritch, ce n'est pas la vérité. Votre carte, elle dit pas tout ce qui s'est passé avec cette bande d'autochtones, et...

— Bande de magnétophone ! hurle le Président.

— Hein ? je fais.

— Non, non, dit le gars au costume. Il a dit "bande d'autochtones", pas bande de magnétophone, monsieur le Président.

— Bande de magnétophone ! s'étrangle le Président. Je vous ai pourtant dit de ne plus jamais prononcer ces mots en ma présence ! Un ramassis de porcs communistes perfides, voilà ce que vous êtes tous.

Le Président se met à se taper sur les genoux avec son poing.

— Y en a pas un qui comprend. Je ne suis au courant de rien sur rien ! Je n'ai jamais entendu parler de rien ! Et si j'ai entendu parler

de quelque chose, ou bien j'ai oublié, ou bien c'est top secret !

— Mais, monsieur le Président, dit le type en costume, il n'a pas dit cela. Il a seulement dit...

— Et maintenant c'est vous qui me traitez de menteur ! Vous êtes viré !

— Mais vous ne pouvez pas me virer, répond le type. Je suis le vice-président.

— Ah bon, alors excusez-moi d'avoir dit ça, fait le Président. Mais vous ne serez jamais président si vous vous mettez à traiter de menteur votre commandant en chef.

— Non, bien sûr, je pense que vous avez raison, dit le vice-président, je vous demande pardon.

— Non, c'est moi qui vous demande pardon, dit le Président.

— Comme vous voulez, dit le vice-président qu'a l'air de se dandiner sur place. Je vous prie tous de m'excuser, maintenant, j'ai envie de faire pipi.

— C'est la première chose sensée que j'entends aujourd'hui, répond le Président.

Puis il se tourne vers moi :

— Dites donc, c'est pas déjà vous, le type qui jouait au ping-pong et qui a sauvé la vie de ce vieux président Mao ?

— Ouais.

— Mais pourquoi vous avez eu l'idée de faire un truc comme ça ?

— Parce qu'il était en train de se noyer.

Et là, il me dit :

— Fallait lui maintenir la tête sous l'eau, au lieu de le sauver. Bon, enfin, tout ça, c'est du passé, maintenant, vu que cet enfant de salaud est mort pendant que vous étiez perdu dans la jungle.

— Vous avez une télé ? je lui demande.

Le Président me regarde d'un drôle d'air.

— Ouais, j'en ai une, mais je la regarde pas trop ces jours-ci. Que des mauvaises nouvelles.

— Ça vous arrive de regarder *The Beverly Hillbillies* ?

— Ils le passent plus, ça, c'est fini.

— Qu'est-ce qu'ils passent ? je lui demande.

— *To Tell the Truth*¹. Mais c'est pas la peine de regarder ça – c'est que des conneries.

Puis il me dit :

— Écoutez, je dois aller à une réunion, je vous raccompagne jusqu'à la porte ?

On sort, et sur le perron, il me fait, à voix basse :

— Dites, vous voulez pas acheter une montre ?

— Quoi ?

Il s'approche un peu plus de moi et remonte la manche de son

costume, et là, qu'est-ce que je vois ? Des montres sur tout son bras, il doit en avoir vingt ou trente.

— J'ai pas d'argent, que je lui dis.

Le Président rabaisse sa manche et me donne une petite tape dans le dos.

— Bon, revenez quand vous voulez, on essaiera d'organiser un petit truc, d'accord ?

Il me serre la main et un tas de photographes s'amènent et se mettent à nous prendre en photo et puis je m'en vais. Mais je tiens à le dire, ce Président m'a l'air d'être un chouette type, après tout.

Bon, je me demande quand même ce qu'ils vont faire de moi, après ça, mais en fait, j'ai pas à me le demander longtemps.

Ça prend un jour ou deux pour que les choses se calment. Ils m'avaient mis dans un hôtel, mais un après-midi, deux types débarquent dans ma chambre et me disent :

— Bon, écoutez, Gump, le traitement de faveur, c'est terminé. Le gouvernement arrête de casquer – vous devez vous débrouiller tout seul maintenant.

— Bon, d'accord, que je dis, mais vous pourriez pas me donner de quoi rentrer chez moi ? Je suis un peu juste en ce moment.

— Pas question, Gump. Estimez-vous heureux de ne pas être en taule pour avoir assommé le Secrétaire Général du Sénat avec votre médaille. On vous a fait une faveur en vous épargnant cette condamnation – mais à partir de maintenant, on ne veut plus rien avoir à faire avec vous.

Alors, il a fallu que je quitte l'hôtel. Comme j'avais rien, ça n'a pas été dur de faire mes bagages et je me suis retrouvé dans la rue. J'ai marché un moment, je suis passé devant la Maison-Blanche, c'est là qu'habite le Président, et à ma grande surprise, il y avait tout un tas de gens aux grilles et ils avaient tous un masque en caoutchouc qui imitait la figure du Président, et ils portaient des pancartes. Je me suis dit qu'il devait être content d'être aussi populaire.

¹ *To Tell the Truth* (dire la vérité) : jeu télévisé (1956-1968) dans lequel deux imposteurs essayaient de se faire passer pour un troisième personnage auprès de quatre invités célèbres.

ILS AVAIENT DIT qu'ils me donneraient pas de fric, mais un des types m'a quand même prêté un dollar avant que je quitte l'hôtel. À la première occasion, j'ai appelé l'asile des pauvres où était ma maman pour lui dire que j'allais bien. Mais une de ces bonnes sœurs m'a dit :

— Il n'y a plus de Mme Gump ici.

Quand je lui ai demandé où elle était, elle m'a répondu :

— J'sais pas. Elle s'est enfuie avec un protestant.

Je l'ai remerciée et j'ai raccroché. D'une certaine façon, j'étais soulagé. Au moins, ma maman s'était enfuie avec quelqu'un et elle était plus dans cet asile des pauvres. J'ai pensé qu'il fallait que je la retrouve, mais pour dire la vérité, j'étais pas tellement pressé, vu qu'aussi vrai qu'il allait pleuvoir, elle allait m'engueuler et faire tout un foin à cause que j'étais parti de la maison.

Et pour pleuvoir, il a plu. Comme vache qui pisse, alors je me suis trouvé un auvent pour me mettre à l'abri, mais un type est sorti et m'a viré de là. J'étais tout trempé et gelé, et en passant devant un bâtiment du gouvernement, j'ai vu un grand sac-poubelle en plastique au milieu du trottoir. Juste comme je m'approchais, le sac a commencé à remuer un peu, comme s'il y avait quelque chose à l'intérieur !

Je m'arrête et je le pousse du bout du pied. Tout d'un coup, le sac fait un bond d'un mètre en arrière et une voix qui vient d'en dessous dit :

— Dégage !

— Qui est là-dedans ? je lui demande.

Et la voix répond :

— C'est ma grille, va t'en trouver une autre.

— De quoi vous parlez ? je lui dis.

— Ma grille, la voix dit. Barre-toi de ma grille !

— Quelle grille ?

Tout d'un coup, le sac se soulève un peu et la tête d'un type sort et il me regarde en plissant les yeux comme si j'étais une espèce d'idiot ou je ne sais quoi.

— Tu débarques de la Lune ou quoi ? qu'il me dit.

— Plus ou moins, je lui réponds. J'essaie juste de me mettre à l'abri.

Le type sous le sac fait peine à voir, il est à moitié chauve, ça fait des mois qu'il s'est pas rasé, il a les yeux injectés de sang et presque plus de dents.

— Bon, qu'il me fait, dans ce cas, je dirais que tu peux rester ici un petit moment.

Il me tend un autre sac-poubelle tout plié.

— Je fais quoi avec ça ? je lui demande.

— Déplie-le et fourre-toi dedans, dugland – t'as bien dit que tu voulais te mettre à l'abri, non ?

Puis il remet son sac sur lui.

Bon, je fais ce qu'il a dit et franchement, c'est pas si mal, je vous assure. Il y a de l'air chaud qui monte de la grille et il fait bon dans le sac et ça protège de la pluie. On est blottis l'un à côté de l'autre sur la grille avec les sacs sur nous et au bout d'un moment le gars me dit :

— Au fait, c'est quoi ton nom ?

— Forrest, que je répons.

— Ah ouais ? J'ai connu un type qui s'appelait Forrest, dans le temps. Ça fait un bail.

— Et toi, tu t'appelles comment ? je lui demande.

— Dan.

— Dan ? *Dan* ? Hé, une seconde, je lui fais.

Je me débarrasse de mon sac-poubelle et je vais soulever celui du type, et c'est bien lui ! Il a pas de jambes, il est assis sur une petite caisse en bois avec des roulettes en dessous. On dirait qu'il a vieilli de vingt ans et c'est tout juste si je le reconnais. Mais c'est bien lui. Ce bon vieux lieutenant Dan !

Après sa sortie de l'hôpital militaire, Dan est retourné dans le Connecticut pour reprendre son ancien poste de prof d'histoire. Mais le poste n'était plus disponible, alors ils lui ont demandé d'enseigner les maths. Il détestait les maths et en plus, la salle était au premier étage de l'école et monter les escaliers, c'était la galère, vu qu'il avait plus de jambes et tout ça. Pour finir, sa femme s'était fait la malle avec un producteur de télé qui habitait New York et elle avait demandé le divorce pour "incompatibilité".

Il s'était mis à boire, il avait perdu son boulot et pendant un moment, il était resté sans rien faire du tout. Sa maison avait été cambriolée, les voleurs lui avaient tout pris, et les jambes artificielles qu'on lui avait données à l'hôpital militaire n'étaient pas de la bonne taille. Au bout de quelques années, il a fini par baisser les bras et s'est mis à vivre comme un clochard. Tous les mois, il touche sa petite pension d'invalidité, mais la plupart du temps, il distribue son argent aux autres clochards.

— J'sais pas, Forrest, qu'il me dit, je crois bien que j'attends juste la mort ou quelque chose comme ça.

Dan me donne quelques dollars pour aller nous acheter deux bouteilles de vin Red Dagger à la boutique au coin de la rue. Je prends

juste une bouteille et avec l'argent de la mienne, vu que j'ai rien mangé de la journée, je me paie un de ces sandwiches tout prêts.

— Bon, alors, mon pote, me dit Dan une fois qu'il a descendu la moitié de sa bouteille, parle-moi un peu de ce que t'as fait depuis qu'on s'est vus.

Alors je lui ai tout raconté. La Chine, le ping-pong, mes retrouvailles avec Jenny Curran, les concerts avec les Cracked Eggs et la manifestation pour la paix où j'ai jeté ma médaille et comment je me suis retrouvé en prison.

— Ouais, cette manif-là, je m'en souviens très bien. Il me semble que j'étais encore à l'hôpital. J'avais pensé y aller aussi, mais je crois que j'aurais pas jeté mes médailles. Tiens, regarde.

Il déboutonne sa veste et en dessous, sur sa chemise, il y a toutes ses médailles : la Purple Heart, la Silver Star... il devait y en avoir une bonne dizaine.

— Elles sont là pour me rappeler quelque chose, il me dit. Je suis pas tout à fait sûr de savoir quoi exactement – la guerre, évidemment, mais c'est seulement une partie, y a pas que ça. J'ai perdu quelque chose, Forrest, bien plus que mes jambes. Mon esprit, mon âme, si tu veux. Il n'y a plus qu'un vide à la place – des médailles à la place de mon âme.

— Mais, et ces “lois naturelles” qui contrôlent tout ? je lui demande. Et cet “ordre des choses” où on doit tous entrer et trouver notre place ?

— Fait chier tout ça, qu'il me répond. C'était juste un ramassis de conneries de philosophe.

— Mais depuis que tu m'en as parlé, c'est la règle que j'ai suivie. J'ai laissé le “courant” me porter en essayant de faire de mon mieux. De faire les bons choix.

— Eh ben, peut-être que ça marche pour toi, Forrest. J'ai cru que ça marchait pour moi aussi – mais regarde-moi. Regarde-moi *bien*. Je suis bon à quoi ? Je suis un foutu cul-de-jatte. Un clochard. Un ivrogne. Un sans-abri de trente-cinq ans.

— Ça pourrait être pire, que je lui dis.

— Ah ouais ? Comment ?

Et là, je dois reconnaître que je suis coincé, alors je continue mon histoire, comment j'ai été envoyé chez les dingues, collé dans une fusée et expédié dans l'espace avant de retomber chez les cannibales, je lui raconte tout : Sue, le major Fritch et les pygmées.

— Eh ben, nom de Dieu, Forrest, on peut dire que t'en as vécu des aventures, me fait Dan. Alors, comment ça se fait que tu te retrouves assis ici avec moi sur une grille et sous un sac-poubelle ?

— J'en sais rien, mais je vais pas moisir ici.

— Qu'est-ce que t'as l'intention de faire ?

— Dès qu'il arrête de pleuvoir, je bouge mon gros derrière de là et je pars à la recherche de Jenny Curran.

— Elle est où ?

— J'en sais rien non plus, je dis, mais je trouverai.

— J'ai l'impression que tu vas avoir besoin d'aide, me dit Dan.

Je le regarde, il a les yeux qui brillent derrière sa barbe. Quelque chose me dit que c'est *lui* qui a besoin d'aide, mais ça me va.

Ce bon vieux Dan et moi, on va dormir dans un refuge de nuit, vu qu'il arrête pas de pleuvoir. Dan paie cinquante cents chacun pour notre dîner, plus vingt-cinq cents chacun pour le lit. On aurait pu manger gratis si on s'était assis pour écouter un sermon ou un truc comme ça, mais Dan dit qu'il préférerait dormir dehors sous la pluie plutôt que de perdre un temps précieux à écouter un prêcheur à la noix taper du poing sur sa bible en nous donnant sa vision du monde.

Le lendemain matin, Dan me prête un dollar, je trouve un téléphone public et j'appelle à Boston le vieux Mose qu'était le batteur des Cracked Eggs. Il habite toujours au même endroit et il est vachement surpris d'avoir de mes nouvelles.

— Forrest ! J'y crois pas ! On pensait que t'avais disparu pour de bon !

Il m'annonce que les Cracked Eggs se sont séparés. Tout l'argent que M. Feeblestein leur avait promis a été englouti dans les frais et tout le reste, et après le deuxième disque, ils n'ont plus eu de contrats. Mose dit que maintenant les gens écoutent un autre genre de musique – les Rolling Stones ou les Eagles, des trucs comme ça – et la plupart des gars des Cracked Eggs, ils se sont cassés et ont trouvé un vrai boulot.

Il me dit qu'il n'a plus de nouvelles de Jenny depuis un bon bout de temps. Après la manif à Washington où j'ai été arrêté, elle est revenue chanter avec les Cracked Eggs pendant quelques mois, mais Mose dit qu'elle était plus la même. Une fois, elle s'est mise à pleurer sur scène et ils ont dû jouer un morceau instrumental pour finir la partie du concert. Puis elle a commencé à boire de la vodka et arriver en retard aux concerts, ils étaient sur le point de lui en toucher deux mots quand elle a tout laissé tomber du jour au lendemain.

Mose, il pense personnellement que l'attitude de Jenny avait un rapport avec moi, mais elle n'a jamais voulu en parler. Elle a quitté Boston quinze jours plus tard en disant qu'elle allait à Chicago et il l'a plus revue depuis, ça fait maintenant presque cinq ans.

Je lui demande s'il sait comment je pourrais la joindre et il me dit qu'il a peut-être encore un ancien numéro qu'elle lui a donné avant de partir. Il pose le téléphone, puis il revient quelques instants plus tard et il me donne le numéro. À part ça, il me dit :

— J'ai pas la moindre idée.

Je lui dis salut et que si jamais je passe à Boston un de ces jours, je lui rendrai une petite visite.

— Tu joues toujours de l'harmonica ? qu'il me demande.

— Ouais, des fois, je lui réponds.

Je vais emprunter un autre dollar à Dan et j'appelle le numéro à Chicago.

— Jenny Curran... Jenny ? fait une voix d'homme. Ah, ouais, je me souviens d'elle. Jolie nana, tout à fait baisable. Ça remonte à loin.

— Vous savez pas où elle est ?

— Indianapolis, c'est là qu'elle a dit qu'elle allait quand elle est partie d'ici. Qui sait ? Elle avait trouvé un boulot chez Temperer.

— Chez qui ?

— Temperer, l'usine de pneus. Vous savez, ils fabriquent des pneus... pour les voitures.

Je remercie le gars et je retourne raconter ça à Dan.

— Bon, qu'il me fait. J'ai jamais été à Indianapolis. Paraît que c'est chouette, là-bas, en automne.

On a essayé de partir de Washington en stop, mais ça n'a pas vraiment marché. Un type nous a bien emmenés jusqu'à la sortie de la ville à l'arrière de son camion plein de briques, mais après ça, personne a voulu nous prendre. J'imagine que c'est parce qu'on avait un drôle d'air ou quelque chose comme ça – Dan sur sa petite caisse à roulettes et moi à côté de lui avec ma grande carcasse. Bon, enfin, Dan me dit, pourquoi on prend pas un bus, vu qu'il a assez d'argent pour ça. Pour dire la vérité, ça m'embêtait de lui faire dépenser son argent, mais, d'une certaine façon je devinais qu'il avait envie de venir, et en plus, ça ne lui ferait pas de mal de quitter Washington.

Alors comme ça on a pris un bus pour Indianapolis, j'ai installé Dan sur le siège à côté de moi et j'ai mis sa caisse à roulettes sur le porte-bagages au-dessus de nous. Pendant tout le trajet, il a siroté du Red Dagger en disant que le monde est un foutu merdier. Peut-être qu'il a raison. Je sais pas. De toute façon, moi, je suis rien qu'un pauvre idiot.

Le bus nous dépose au centre d'Indianapolis, Dan et moi, on est là, sur le trottoir, à pas trop savoir quoi faire, quand un agent de police s'amène et nous dit :

— C'est interdit de traîner dans la rue.

Bon, on s'en va. Dan demande à un type où se trouve la Temperer Tire Company, et c'est à une sacrée tirée de là, en dehors de la ville, alors on se met en marche dans cette direction. Au bout d'un moment, y a plus de trottoir et Dan peut plus faire rouler son petit chariot, alors je le prends sous un bras, sa caisse sous l'autre et on continue.

Vers midi, on voit un grand panneau où c'est écrit : *Pneus Temperer*,

et on se dit que c'est là. Dan me dit qu'il va attendre dehors et moi j'entre à l'intérieur, il y a une femme à un bureau et je lui demande si je peux voir Jenny Curran. La femme regarde sur sa liste et elle me répond que Jenny travaille au "rechapage", mais personne a le droit d'y aller, à part ceux qui y travaillent. Bon, je reste planté là à essayer de décider ce que je vais faire, et la femme me dit :

— Écoute, mon grand, ça va être la pause-déjeuner dans une minute ou deux, pourquoi tu vas pas attendre sur le côté du bâtiment. Elle va sûrement sortir.

Je fais comme elle dit.

Il y a des tas de gens qui commencent à sortir de l'usine et puis, d'un seul coup, je vois Jenny passer la porte, toute seule, et elle va se mettre un peu plus loin sous un arbre et là, elle sort un sandwich d'un sac en papier. Je m'approche en douce par-derrière. Elle est assise par terre et je fais :

— Il m'a l'air d'être rudement bon, ce sandwich.

Elle lève même pas la tête. Elle continue à regarder droit devant elle et elle dit :

— Forrest, je suis sûre que c'est toi.

BON, VOUS POUVEZ ME CROIRE, ça a été les plus belles retrouvailles de ma vie. Jenny se met à pleurer et à me serrer contre elle et moi je fais la même chose et tous les gens de l'atelier de rechapage, ils sont là à se demander ce qui se passe. Jenny me dit qu'elle finit dans trois heures et que Dan et moi, on a qu'à aller dans ce petit bar, juste en face, et boire une bière ou un autre truc en l'attendant.

On va au bar et Dan s'enfile du vin Ripple, vu qu'ils n'ont pas de Red Dagger, mais il dit que c'est pas plus mal de toute façon, parce que le Ripple a un meilleur "bouquet".

Il y a un tas d'autres types dans ce bar, ils jouent aux fléchettes, ils descendent des verres et font des parties de bras de fer sur une table. On dirait que le meilleur, c'est un grand lascar, et de temps en temps, un gars s'amène et essaie de le battre, mais personne y arrive. Ils parient de l'argent aussi, cinq ou dix dollars la partie.

Au bout d'un petit moment, Dan me chuchote :

— Dis, Forrest, tu crois que tu pourrais battre cette grande andouille, là, au bras de fer ?

Je réponds que je sais pas, et Dan il me fait :

— Eh ben, tiens, voilà cinq dollars, parce que moi, je parie que tu peux.

Alors j'y vais et je dis au gars :

— Ça vous dérange pas si je m'assois pour faire un bras de fer avec vous ?

Il lève les yeux vers moi en se marrant et répond :

— Tant que t'as le fric, t'as le droit d'essayer.

Je m'assois et on s'empoigne par la main, quelqu'un dit "Allez !" et la partie commence. Le type, il se met à grogner et à pousser de toutes ses forces comme un clébard qu'essaie de chier un noyau de pêche, mais il me faut pas plus d'une dizaine de secondes pour lui écraser le bras sur la table et lui donner une bonne raclée. Tous les autres types s'étaient rassemblés autour de la table en faisant des "oooh" et des "aaah" et j'entendais mon copain Dan crier pour m'encourager.

Bon, le lascar, il était pas trop content, mais il m'a donné ses cinq dollars et s'est levé de la table.

— C'est mon coude qu'a glissé, qu'il me fait, mais la prochaine fois que tu reviens dans ce bar, je veux prendre ma revanche, compris ?

Je lui fais oui de la tête et je retourne à la table où y'a Dan et je lui donne l'argent.

— Forrest, il me dit, on a peut-être trouvé un moyen de se faire un peu de fric facilement.

Je lui demande si je peux avoir une pièce de vingt-cinq cents pour me payer un œuf au vinaigre dans le bocal au comptoir, et il me donne un dollar en disant :

— Prends-toi tout ce que tu veux, Forrest. Là, on vient de se trouver un moyen de gagner notre vie.

Après son travail, Jenny nous rejoint au bar et nous emmène chez elle. Elle vit dans un petit appartement, pas très loin de l'usine Temperer, et elle l'a bien décoré avec des trucs comme des animaux en peluche et des colliers de perles qui pendent à la porte de la chambre. On va acheter du poulet dans une épicerie et Jenny nous prépare le dîner et je lui raconte tout ce qui m'est arrivé depuis la dernière fois qu'on s'est vus.

Elle est surtout curieuse au sujet du major Fritch, mais elle a l'air soulagée quand je lui dis qu'elle s'est enfuie avec un cannibale. Elle dit que pour elle non plus, la vie n'a pas été exactement une partie de plaisir ces dernières années.

Après avoir quitté les Cracked Eggs, Jenny est allée à Chicago avec cette fille qu'elle avait rencontrée dans le mouvement pour la paix. Elles avaient manifesté dans les rues et s'étaient fait jeter en prison des tas de fois et Jenny dit qu'elle avait fini par en avoir assez de passer devant le juge, sans compter qu'elle s'inquiétait d'avoir un casier judiciaire long comme le bras.

Bon, enfin, elle vivait dans cette maison avec une quinzaine de personnes mais ces gens-là, c'était pas vraiment son genre. Ils se baladaient sans sous-vêtements ni rien, y en avait pas un qui tirait la chasse d'eau. Elle et un autre type avaient décidé de prendre un appartement ensemble, vu que lui non plus, il n'aimait pas l'endroit où ils vivaient, mais ça n'avait pas collé.

— Tu sais, Forrest, j'ai même essayé de tomber amoureuse de lui, mais j'ai pas pu, parce que je pensais toujours à toi.

Elle avait écrit à sa mère pour qu'elle entre en contact avec la mienne et essayer de savoir où j'étais enfermé, mais sa mère lui avait répondu que notre maison avait brûlé et que ma maman vivait maintenant dans un asile de pauvres, mais quand Jenny avait reçu la lettre, ma maman s'était déjà enfuie avec son protestant.

Bon, enfin, Jenny n'avait plus un sou et elle a entendu dire qu'ils embauchaient des gens à l'usine de pneus, alors elle est venue à Indianapolis pour y travailler. À peu près à cette époque, elle a vu à la télé que j'allais être envoyé dans l'espace, mais elle n'avait plus le temps de descendre jusqu'à Houston. Elle me dit qu'elle a assisté "avec horreur" à la chute de notre vaisseau spatial et elle a pensé que j'étais mort. Depuis ce jour-là, elle a passé tout son temps à rechaper des

pneus.

Je la prends dans mes bras et je la serre tout contre moi et on reste comme ça un bon moment. Dan roule jusqu'aux toilettes en disant qu'il a envie de faire pipi. Pendant qu'il y est, Jenny me demande comment il va faire, est-ce qu'il a pas besoin qu'on l'aide ? Je lui réponds :

— Non, je l'ai déjà vu faire. Il se débrouille tout seul.

Elle secoue la tête et dit :

— Voilà le résultat de cette guerre du Vietnam.

Il y a pas grand-chose à redire à ça non plus. C'est sûr que c'est triste et désolant de voir un cul-de-jatte faire pipi dans sa chaussure avant de verser ça dans la cuvette.

Après, on s'est installés à trois dans l'appartement de Jenny. Elle a arrangé un coin pour Dan dans le salon avec un petit matelas et elle a mis un bocal sur le sol des toilettes, comme ça il a plus besoin de faire pipi dans sa chaussure. Tous les matins elle partait à l'usine de pneus et Dan et moi, on restait à la maison, on discutait, et après on allait au petit bar près de l'usine où Jenny travaillait et on attendait qu'elle sorte.

La première semaine, le lascar que j'avais battu au bras de fer a voulu que je lui donne l'occasion de regagner ses cinq dollars et j'ai dit oui. Il a encore essayé deux ou trois fois et au bout du compte, il a perdu dans les vingt-cinq dollars et après ça, il est plus jamais revenu. Mais il y avait toujours un gars qui voulait tenter sa chance, et un mois ou deux plus tard, les types, ils venaient de tout Indianapolis, et même d'autres petites villes des environs. Dan et moi, on se faisait cent cinquante ou deux cents dollars par semaine, ce qu'était pas mal, croyez-moi. À un moment, le patron du bar, il nous dit qu'il va organiser une compétition nationale et qu'il va faire venir la télé et tout. Mais avant que ça se fasse, il m'est arrivé un autre truc qu'a encore complètement changé ma vie.

Un jour, un type entre dans le bar – costume blanc, chemise hawaïenne et un tas de bijoux en or autour du cou. Il va au comptoir pendant que j'expédie un gus au bras de fer, puis il s'amène et s'assoit à notre table.

— Moi, c'est Mike, qu'il fait comme ça. J'ai entendu parler de vous.

Dan lui demande ce qu'il a entendu dire, et Mike lui répond :

— Que ce gars est l'homme le plus fort du monde.

— Et alors ? Dan demande.

Le type répond :

— Je pense que j'ai une idée qui pourrait vous faire gagner bien plus de fric que ce petit business minable que vous faites ici.

— Et comment ça ? Dan demande.

— En faisant du catch, dit Mike. Mais attention, rien à voir avec ce truc de cour de récré, je parle de vrais combats. Sur un ring, avec des centaines de milliers de spectateurs qui paient.

— Catcher contre qui ? demande Dan.

— N'importe qui, répond Mike. Il y a un circuit de catcheurs professionnels – la Merveille Masquée, l'Incroyable Hulk, George l'Égorgeur, le Goret Dégoûtant – qui vous voulez. Les plus connus se font cent, deux cent mille par an. Votre gars, là, on le ferait démarrer tout doux. On lui apprend quelques prises, on lui montre les ficelles. Tenez, je parie qu'en un rien de temps, il deviendra une vraie star – et il fera gagner un max de fric à tout le monde.

Dan me regarde et me demande :

— T'en penses quoi, Forrest ?

— J'sais pas. Moi, je pensais plutôt retourner au pays et monter ma petite affaire de crevettes.

— Des crevettes ! dit Mike. Mais, mon gars, tu peux te faire cinquante fois plus de fric là-dedans qu'avec les crevettes ! T'as pas besoin de faire ça toute ta vie non plus – juste quelques années, et après, t'auras un beau petit matelas, de quoi voir venir, un compte en banque bien rempli, un sacré bas de laine.

— Faudrait peut-être que je demande à Jenny.

— Écoute, me dit Mike. Je viens ici t'offrir la chance de ta vie. Ça t'intéresse pas, tu me le dis, et je m'en vais.

— Non, non, dit Dan.

Puis il se tourne vers moi :

— Écoute, Forrest. Ce que ce type dit est pas bête. Je veux dire, sinon, comment tu vas gagner assez d'argent pour démarrer ton affaire de crevettes ?

— Tiens, je vais te dire, tu peux même emmener ton pote, là, avec toi. Il sera ton manager. T'arrêtes quand tu veux, t'es libre. Alors, tu dis quoi ?

Je réfléchis une minute ou deux. À entendre comme ça, ça avait l'air intéressant, mais généralement, y a une entourloupe. N'empêche, j'ai ouvert mon clapet et j'ai prononcé le mot fatidique :

— Oui.

Et voilà, c'est comme ça que je suis devenu catcheur professionnel. Mike avait son bureau dans un gymnase du centre d'Indianapolis et tous les jours, Dan et moi, on prenait le bus pour y aller et là, on m'apprenait à catcher comme il faut.

En un mot, l'idée c'était : faut que personne soit blessé, mais faut faire comme si on l'était.

Ils m'apprennent tout un tas de trucs : les clés au cou, la descente en ville, le Boston crab, le marteau-pilon, les clés au bras et tout ça. Ils

ont aussi appris à Dan à hurler et brailler contre l'arbitre pour causer le plus d'agitation possible.

Jenny, elle est pas trop pour cette histoire de catch, du fait qu'elle a peur que je sois blessé, et quand je lui réponds que personne se fait blesser, vu que c'est que du chiqué, elle me dit :

— Alors, quel est l'intérêt ?

C'est une bonne question, et j'ai pas de bonne réponse à donner, mais je suis quand même impatient de nous ramasser un peu de fric.

Un jour, ils essaient de me montrer un truc qui s'appelle "faire un plat", où je suis censé plonger et atterrir sur quelqu'un, mais au dernier moment, le type se dégage en roulant sur lui-même. Mais je sais pas, j'arrête pas de louter, et deux ou trois fois, j'atterris en plein sur le gars avant qu'il ait eu le temps de s'écarter. Finalement, Mike vient sur le ring et me dit :

— Bon Dieu, Forrest, t'es idiot ou quoi ? Tu risques de faire mal à quelqu'un, là, un gros balèze comme toi !

Et moi je lui réponds :

— Ouais, mais je suis *vraiment* idiot.

Mike dit :

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Alors Dan demande à Mike de venir le voir un instant et il lui explique un truc et j'entends Mike qui fait :

— Nom d'un petit bonhomme ! Tu plaisantes, là ?

Et Dan secoue la tête. Mike me regarde en haussant les épaules et il dit :

— Ouais, bon, faut de tout pour faire un monde.

Bon, enfin, environ une heure plus tard, Mike sort en courant de son bureau et nous rejoint, Dan et moi, sur le ring.

— Je l'ai ! qu'il crie.

— T'as quoi ? demande Dan.

— Son nom ! Faut bien qu'on lui trouve un nom de catcheur, à Forrest. Ça y est, je viens de le trouver.

— Et c'est quoi ? demande Dan.

— L'Âne ! dit Mike. On lui mettra une couche-culotte et un grand bonnet d'âne sur la tête. Le public va adorer !

Dan réfléchit un instant et répond :

— J'sais pas. J'aime pas trop. On dirait que tu essaies de le tourner en ridicule.

— Mais c'est juste pour le public, dit Mike. Faut qu'il ait un truc à part, bien à lui. Toutes les stars du catch en ont un. Quoi de mieux que "l'Âne" !

— Et pourquoi pas "l'Homme de l'Espace" ? dit Dan. Ça collerait tout à fait. Il pourrait mettre un casque avec des antennes.

— Y en a déjà un qui s'appelle "l'Homme de l'Espace", répond Mike.

- N’empêche, ça me plaît pas trop, dit Dan.
- Il me regarde et me demande :
- Et toi, Forrest, t’en penses quoi ?
- Ben, franchement, je m’en fous, que je dis.

Bon, ça a été réglé comme ça. Après tous ces mois d’entraînement, je suis enfin sur le point de faire mon premier combat de catcheur. La veille du match, Mike arrive au gymnase avec une boîte, dedans il y a ma couche-culotte et un grand bonnet d’âne noir. Il me dit d’être au gymnase le lendemain à midi pour qu’il puisse me conduire à Muncie, là où je dois faire mon premier combat.

Ce soir-là, une fois que Jenny est rentrée, je vais dans la salle de bains, je mets ma couche-culotte et mon bonnet d’âne et je reviens dans le salon. Dan est assis sur son petit chariot, il regarde la télé, et Jenny est en train de lire un livre. Au moment où j’entre dans la pièce, ils lèvent les yeux tous les deux.

- Forrest, c’est quoi, ça ? dit Jenny.
- C’est sa tenue, dit Dan.
- Ça te donne un air complètement ridicule, me dit Jenny.
- Faut voir ça comme s’il était sur une scène de théâtre ou quelque chose dans ce genre, dit Dan.
- N’empêche que ça lui donne un air ridicule, répète Jenny. J’arrive pas à le croire ! Tu vas le laisser se déguiser et se montrer au public comme ça ?

— C’est seulement pour se faire du fric, répond Dan. Y en a un qui s’appelle “le Légume”, il porte des fanes de navets en guise de caleçon et il se met une pastèque creuse sur la tête avec des petits trous en face des yeux. Y en a un autre qui s’appelle “la Fée”, il a des ailes dans le dos et une baguette magique à la main. L’enfoiré, il doit peser dans les cent cinquante kilos – faut voir le morceau.

— Je me fiche pas mal de ce que les autres font, dit Jenny. Je n’aime pas ça du tout. Forrest, va m’enlever ça tout de suite.

Je retourne dans la salle de bains et j’enlève ma tenue. Jenny a peut-être raison, que je me dis – mais faut bien gagner sa vie. De toute façon, c’est pas aussi moche que le type que je dois combattre demain à Muncie. Lui, il s’appelle “le Fumier”, tout son corps est couvert d’une combinaison peinte de manière à faire penser à du crottin. Je préfère pas savoir quelle odeur il va avoir.

L'ARRANGEMENT, POUR MUNCIE, c'est que je dois me faire battre par le Fumier.

Mike me dit ça pendant le trajet. Apparemment, le Fumier a le bénéfice de l'ancienneté, et ça lui donne le droit de gagner, et vu que c'est ma première apparition, il faut que je sois le perdant. Mike dit qu'il veut que je sache dès le départ comment les choses fonctionnent pour qu'il y ait pas de rancune.

— C'est ridicule, dit Jenny, quelqu'un qui se fait appeler "le Fumier".

— Probable que c'en est un, dit Dan, histoire de la faire rire.

— Surtout, Forrest, n'oublie pas, me dit Mike. C'est que du spectacle. Faut pas que tu perdes ton calme. Personne ne doit être blessé. Et le Fumier doit gagner.

Bon, on arrive enfin à Muncie, il y a un grand auditorium et c'est là que les combats de catch ont lieu. Il y en a déjà un en cours – "le Légume" contre un type qui se fait appeler "l'Animal".

L'Animal, il est poilu comme un singe, et il a un masque noir sur les yeux, et il commence par arracher la pastèque creuse de la tête du Légume et d'un coup de pied, il l'envoie dans les gradins. Après, il attrape le Légume par la tête et il le fait cogner contre le poteau dans le coin du ring. Puis il lui mord la main. Ce pauvre Légume me fait un peu de peine, mais il a quelques tours dans son sac aussi. Par exemple, il fourre la main sous les fanes de navets qu'il porte entre ses jambes et il en sort une poignée d'un drôle de truc dégueulasse qu'il écrase sur les yeux de l'Animal.

L'Animal se met à beugler et à tituber partout sur le ring en se frottant les yeux pour se débarrasser de cette merdouille, et le Légume arrive par-derrière et lui balance un grand coup de pied dans le cul. Puis il l'expédie dans les cordes, qu'il entortille autour de lui pour qu'il puisse plus bouger et il se met à tabasser l'Animal. La foule siffle le Légume, lui jette des gobelets en carton et des trucs comme ça, et le Légume, il leur fait un doigt d'honneur. Je commence à me demander comment ça va finir, mais Mike vient nous chercher, Dan et moi, pour que j'aille dans les vestiaires me mettre en tenue, vu qu'après, c'est mon tour contre le Fumier.

Je mets ma couche-culotte et mon bonnet d'âne, et puis quelqu'un frappe à la porte en demandant :

— Il est là, l'Âne ?

Dan répond oui et le type dit :

— C'est à vous, venez.

Et nous v'là partis.

Le Fumier est déjà sur le ring quand je descends la travée avec Dan qui se pousse sur son chariot derrière moi. Le Fumier fait le tour du ring en trotinant et il fait des grimaces au public, et que je sois pendu s'il ressemble pas vraiment à du crottin dans sa combinaison. Bon, enfin, je grimpe sur le ring, l'arbitre nous appelle et nous dit :

— OK, les gars, je veux un combat réglo – pas de doigts dans les yeux, pas de coups sous la ceinture, on mord pas, on griffe pas, je veux pas de trucs comme ça.

Je fais oui de la tête en disant hmm-hmm, pendant que le Fumier me jette un sale regard fumasse.

Quand la cloche sonne, le Fumier et moi, on se met à tourner l'un en face de l'autre, et il tend son pied pour me faire trébucher, mais il me manque et je l'attrape par les épaules et je l'expédie dans les cordes. C'est à ce moment-là que je m'aperçois qu'il s'est mis une sorte de cochonnerie gluante sur le corps qui fait que c'est dur de l'empoigner. J'essaie de l'attraper par la taille, mais il me glisse des mains comme une anguille. Je lui prends un bras, mais là aussi, il me file entre les doigts, en plus il rigole et se moque de moi.

Puis il se jette sur moi tête la première pour me défoncer le bide, mais je m'écarte et le Fumier passe à travers les cordes et va atterrir sur les fauteuils du premier rang. Tout le monde se met à le siffler et faire hou-hou, mais il remonte sur le ring avec une chaise pliante. Il commence à me poursuivre avec la chaise et comme j'ai rien pour me défendre, j'essaie de m'enfuir. Mais le Fumier me donne un coup de chaise dans le dos, et vous pouvez me croire, ça fait vachement mal. J'essaie de lui arracher la chaise des mains, mais il m'en donne un bon coup sur la tête, et là, je suis dans un coin, y a pas d'endroit où me réfugier. Il me balance un coup de pied dans le tibia et pendant que je me baisse pour me frotter le tibia, il me balance un autre coup de pied dans l'autre tibia.

Dan est assis sur le bord du ring et il hurle à l'arbitre d'obliger le Fumier à poser sa chaise, mais ça sert à rien. Le Fumier me donne encore quatre ou cinq coups de chaise et je me retrouve par terre, puis il saute sur moi, me prend par les cheveux et se met à me cogner la tête sur le sol. Après, il m'attrape le bras et commence à me tordre les doigts. Je regarde vers Dan et je lui demande :

— Bon sang, c'est quoi tout ça ?

Dan essaie de passer à travers les cordes, mais Mike se lève et le retient par le col de sa chemise. D'un seul coup, la cloche sonne et je peux retourner dans mon coin.

— Écoute, je dis, ce salopard essaie de me tuer en me tapant sur le

crâne avec sa chaise et tout. Va falloir que je fasse quelque chose.

— Ce que tu vas faire, c'est perdre le match, me dit Mike. Il veut pas te blesser, il essaie juste de faire vrai.

— Je sais pas si ça fait vrai, mais en tout cas, ça fait mal.

— Reste juste encore quelques minutes, après tu le laisses te clouer au sol, dit Mike. N'oublie pas, tu ramasses cinq cents dollars pour venir ici et perdre, pas pour gagner.

— Si jamais il me donne encore un coup avec sa chaise, je sais pas ce que je vais lui faire, que je dis.

Je regarde dans le public, et je vois Jenny qu'a l'air contrariée et gênée. Je commence à me dire que c'est pas le bon truc à faire.

Bon, enfin, la cloche sonne et je repars. Le Fumier essaie de m'agripper par les cheveux, mais je l'éjecte et il va valser dans les cordes comme une toupie. Après, je l'attrape par la taille et je le soulève, mais il me glisse entre les bras et il retombe sur le cul et se met à grogner et se plaindre en se frottant le derrière. Aussitôt, son manager lui donne une ventouse pour déboucher les canalisations, avec le bout en caoutchouc, et le v'là qui me tape sur la tête avec. Je lui arrache la ventouse, je la casse en deux sur mon genou et je lui cours après, mais là, je vois Mike qui secoue la tête, alors je laisse le Fumier s'approcher et me faire une clé au bras.

L'enfoiré, il a failli me casser le bras. Ensuite il me jette par terre et commence à me donner des coups de coude derrière la tête. Je vois Mike qui approuve en souriant. Le Fumier se relève et se met à me balancer des coups de pied dans les côtes et dans le ventre, puis il reprend sa chaise et me cogne sur la tête avec huit ou neuf fois, et finalement, il me cloue avec son genou dans le dos, et là, je peux plus rien faire.

Je reste étendu, il s'assoit sur ma tête et l'arbitre compte jusqu'à trois et normalement c'est fini. Le Fumier se relève et me regarde, puis il me crache dessus. C'est terrible et je sais pas quoi faire, et là, je peux pas m'en empêcher, je me mets à pleurer.

Le Fumier fait le fier en parcourant le ring, puis Dan se pousse jusqu'à moi et m'essuie la figure avec une serviette, et tout de suite, Jenny s'amène sur le ring et me serre contre elle en pleurant aussi pendant que le public hurle et balance plein de trucs sur le ring.

— Viens, fichons le camp d'ici, dit Dan.

Je me mets debout, et le Fumier me tire la langue et fait des grimaces.

— Votre nom vous va vraiment bien, dit Jenny au Fumier en quittant le ring. Vous devriez avoir honte.

Elle aurait pu dire ça de nous deux. Je me suis jamais senti aussi humilié de ma vie.

Pendant le retour à Indianapolis, c'était pas vraiment la joie. Dan et Jenny desserraient pas les dents, et moi, à l'arrière, j'avais mal partout et j'étais plein d'égratignures.

— Tu nous as offert un grand numéro, Forrest, dit Mike, surtout à la fin, quand tu t'es mis à pleurer. Le public a adoré !

— C'était pas un numéro, dit Dan.

— Ah, mince, fait Mike. Mais, bon, faut bien qu'il y ait un perdant. Je vais te dire... la prochaine fois, je ferai en sorte que Forrest gagne. Ça te va comme ça ?

— Il devrait pas y avoir de "prochaine fois", dit Jenny.

— Il a quand même ramassé un bon petit paquet de fric, ce soir, non ? répond Mike.

— Cinq cents dollars pour se faire casser la gueule, ça n'a rien de formidable, dit Jenny.

— Ben, c'était son premier match. Tenez, la prochaine fois je lui filerai six cents dollars.

— Et si on disait mille deux cents ? demande Dan.

— Neuf cents, répond Mike.

— Et si on le laissait porter un maillot de bain à la place de cette couche-culotte et ce bonnet d'âne ? demande Jenny.

— Ils ont adoré ça, fait Mike. Ça fait partie de son personnage.

— Et vous, ça vous plairait de vous déguiser comme ça ? demande Dan.

— Je suis pas idiot, moi.

— Fermez-la, bordel, dit Dan.

Bon, Mike a tenu parole. Mon combat suivant, c'était contre un type qui s'appelait la "Mouche Humaine". Il portait une sorte de groin pointu comme celui d'une mouche et un masque avec de gros yeux globuleux. Je l'ai fait valser dans tous les coins du ring et pour terminer je me suis assis sur sa tête, puis j'ai récolté mes neuf cents dollars. En plus, tout le monde dans la salle m'encourageait et ils arrêtaient pas de crier "On veut l'Âne ! On veut l'Âne !" Finalement, c'était pas si mal.

Le match suivant, c'était contre "la Fée", et ils m'ont même laissé lui casser sa baguette sur le crâne. Après, j'ai combattu tout un tas de gus, et Dan et moi, on a réussi à mettre à peu près cinq mille dollars de côté pour mon affaire de crevettes. En plus, vous pouvez me croire, je suis devenu très populaire auprès du public. Il y avait des femmes qui m'écrivaient des lettres, et ils ont même commencé à vendre des bonnets d'âne comme le mien en souvenir. Parfois, je montais sur le ring et je voyais cinquante ou cent personnes dans le public qui portaient un bonnet d'âne, et ça applaudissait, ça lançait des hourras et ça hurlait mon nom. Le genre de truc qui fait plaisir, voyez ?

Pendant ce temps, Jenny et moi, ça marchait plutôt bien, sauf pour

ce qui était de ma carrière de catcheur. Tous les soirs, quand elle rentrait à l'appartement, on se faisait à dîner, puis on s'asseyait dans le salon, elle, Dan et moi, et on discutait de notre projet d'affaire de crevettes. On voyait le truc de cette façon : on allait descendre à Bayou La Batre, d'où venait ce pauvre Bubba, et on allait se trouver un marécage quelque part, pas loin du golfe du Mexique. Faudrait qu'on achète du grillage, des filets, une petite barque et de quoi nourrir les crevettes et les faire grossir, et d'autres trucs aussi. Dan a aussi pensé qu'il faudrait qu'on se trouve un endroit pour vivre et qu'on s'achète de la nourriture et tout le reste en attendant nos premiers revenus, et aussi qu'on trouve le moyen de transporter nos crevettes jusqu'au marché. Tout compris, il pensait que pour tout mettre en place la première année, il faudrait compter dans les cinq mille dollars, et après ça, on aurait plus besoin de personne.

Le problème, maintenant, c'est Jenny. Elle dit qu'on les a déjà, les cinq mille dollars, alors pourquoi pas faire nos valises tout de suite et partir dans le Sud ? Bon, elle a pas tort, là, mais pour être tout à fait franc, je suis pas encore complètement prêt à laisser tomber.

Vous voyez, depuis le match contre ces branleurs d'éplucheurs de maïs du Nebraska, qu'on a joué à l'Orange Bowl, j'ai pas vraiment eu l'impression d'avoir accompli quelque chose. Sauf peut-être quand j'ai fait ces matchs de ping-pong en Chine communiste, mais ça n'a duré que quelques semaines. Alors que maintenant, vous voyez, tous les samedis soir, je me pointe et j'entends les acclamations du public. Et elles sont pour moi, ces acclamations – idiot ou pas.

Fallait les entendre m'applaudir quand j'ai filé une bonne raclée à l'Écrabouilleur de Grosse-Pointe qui s'est amené sur le ring avec des billets de cent dollars collés sur tout le corps. Et après, il y a eu Al l'Animal d'Amarillo, que j'ai battu avec un "Boston crab", ce qui m'a permis de remporter la ceinture de champion de la Ligue Est. Après ça, j'ai rencontré Juno le Géant, qui pesait deux cents kilos, avec une peau de léopard sur le dos et une massue en papier mâché à la main.

Mais un jour, en rentrant du boulot, Jenny m'a dit :

— Forrest, faut qu'on se parle, toi et moi.

On est sortis, on est allés se balader près d'un petit ruisseau et Jenny a trouvé un endroit où s'asseoir.

— Forrest, qu'elle m'a dit, je crois que cette histoire de catch a assez duré.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? je lui ai demandé, même si je m'en doutais un peu.

— Je veux dire qu'on a dans les dix mille dollars, maintenant, plus du double de ce que Dan a dit qu'il nous fallait pour démarrer cette affaire de crevettes. Je commence à me demander pourquoi tu continues à aller là-bas tous les samedis soir pour te couvrir de

ridicule.

— Je ne me couvre pas de ridicule. Je dois penser à mes fans. Je suis devenu quelqu'un de très populaire. Je peux pas tout arrêter comme ça du jour au lendemain.

— Foutaises, tout ça, dit Jenny. Qu'est-ce que tu appelles un "fan", et qu'est-ce que tu entends par "populaire" ? Ces gens, faut que ce soit une bande de timbrés pour payer pour aller voir toutes ces conneries. Voir des hommes adultes sur un ring en caleçon qui font semblant de se faire mal. Et d'abord, tu connais, toi, des gens qui ont envie de se faire appeler "le Légume" ou "le Fumier" et tout ça – et toi, te faire appeler "l'Âne" !

— Qu'est-ce qu'il y a de mal ? je lui demande.

— Eh ben, qu'est-ce que tu crois que ça me fait à moi, que le type que j'aime soit connu un peu partout sous le nom de "l'Âne", et qu'il se donne en spectacle toutes les semaines – et à la télé, en plus !

— Mais ça nous fait de l'argent en plus, la télé.

— Rien à foutre de l'argent en plus. On n'a pas besoin d'argent en plus !

— T'en connais, toi, des gens qu'ont pas envie d'avoir un peu d'argent en plus ? que je lui demande.

— On n'en a pas tant besoin que ça, répond Jenny. Je veux dire, ce que je veux, moi, c'est qu'on se trouve un petit endroit tranquille, que tu aies un boulot respectable, comme ton affaire de crevettes, qu'on ait une petite maison, peut-être avec un jardin, et aussi un chien ou autre chose – peut-être même des enfants. J'ai connu ma part de gloire avec les Cracked Eggs et ça ne m'a menée nulle part. Je n'étais pas heureuse. Merde, je vais bientôt avoir trente-cinq ans. Je veux une vie rangée...

— Écoute, que je lui dis. Il me semble que c'est à moi de décider si j'arrête ou pas. Je vais pas faire ça éternellement – seulement jusqu'à ce que ce soit le bon moment pour moi d'arrêter.

— Eh ben moi, je vais pas attendre éternellement non plus, me dit Jenny.

Mais j'ai pas cru qu'elle le pensait vraiment.

APRÈS ÇA, j'ai encore fait deux matchs, et je les ai gagnés tous les deux, bien sûr, et un jour, Mike nous fait venir dans son bureau, Dan et moi, et il me dit :

— Écoute, cette semaine, tu vas catcher contre le Professeur.

— C'est qui, ça ? demande Dan.

— Il vient de Californie, dit Mike, et c'est un crack, là-bas. Il est juste derrière le champion de la ligue Ouest.

— C'est OK pour moi, je fais.

— Mais il y a juste une chose, dit Mike. Cette fois, Forrest, va falloir perdre.

— Perdre ?

— Oui, perdre, dit Mike. Écoute, ça fait des mois et des mois que tu gagnes toutes les semaines. Tu comprends pas qu'il faut que tu perdes une fois de temps en temps pour entretenir ta popularité ?

— Comment ça ?

— C'est simple. Les gens, ils aiment bien celui qui part perdant. Ça sera meilleur pour toi la prochaine fois.

— J'aime pas ça, que je dis.

— Vous payez combien ? demande Dan.

— Deux mille.

— J'aime pas ça, je répète.

— Deux mille, c'est un bon paquet, dit Dan.

— N'empêche, j'aime pas ça.

Mais j'ai accepté.

Jenny a été plutôt bizarre ces derniers temps, mais j'ai mis ça sur le compte de la nervosité ou un truc de ce genre. Et puis un jour elle rentre du boulot et elle me dit :

— Forrest, là j'en peux plus. S'il te plaît, n'y va pas et arrête.

— Faut que j'y aille, je lui réponds. Et de toute façon, je vais perdre.

— Tu vas perdre ?

Je lui explique ce que Mike m'a expliqué et elle me sort :

— Ah, fait chier, là j'en ai marre, Forrest.

— C'est ma vie, que je lui réponds, sans trop savoir ce que ça voulait dire.

Bon, enfin, un jour ou deux plus tard, Dan revient de je ne sais où et il me dit qu'il faut qu'on cause, lui et moi.

— Forrest, je crois que j'ai trouvé la solution à nos problèmes.

Je lui demande ce que c'est.

— Je pense qu'on ferait mieux de se tirer de cette histoire de catch sans trop tarder. Je sais que ça ne plaît pas à Jenny, et si on veut démarrer notre affaire de crevettes, autant s'y mettre rapidement. Mais je crois que j'ai trouvé un moyen de se tirer et de ramasser le pactole en même temps.

— Comment ça ? je demande.

— J'ai discuté avec un type en ville. Il est dans les paris et l'info circule que tu vas perdre samedi contre le Professeur.

— Et alors ?

— Et si tu gagnais ?

— Comment, si je gagnais ?

— Tu lui bottes le cul.

— Je m'attire des ennuis avec Mike.

— On s'en fout de Mike, fait Dan. Écoute bien ce que je vais te dire. Suppose qu'on prenne les dix mille dollars qu'on a de côté et qu'on les mise sur ta victoire ? À deux contre un. Tu lui bottes le cul et on ramasse vingt mille.

— Mais je vais avoir des tas d'ennuis.

— On prend les vingt mille et on met les voiles, répond Dan. Tu sais ce qu'on peut faire avec vingt mille dollars ? On peut démarrer une super affaire de crevettes tout en gardant un petit matelas pour nous. Et moi, je pense qu'il est temps de laisser tomber le catch, de toute façon.

Bon, je me dis que c'est Dan, le manager, et en plus Jenny aussi m'a dit d'arrêter cette histoire de catch, et puis, vingt mille dollars, c'est pas rien.

— Qu'est-ce que t'en penses ? me demande Dan.

— OK, je lui réponds. OK.

Et puis c'est le jour où je dois affronter le Professeur. Le match doit avoir lieu à Fort Wayne et Mike passe nous chercher, il klaxonne devant chez nous et je demande à Jenny si elle est prête.

— Je ne viens pas, qu'elle me fait. Je regarderai le match à la télé.

— Mais faut que tu viennes, je lui dis, et je demande à Dan de lui expliquer pourquoi.

Dan raconte notre plan à Jenny et il dit qu'il faut qu'elle vienne, vu qu'on a besoin de quelqu'un pour nous ramener en voiture à Indianapolis une fois que j'aurai filé sa raclée au Professeur.

— Nous deux, on peut pas conduire, qu'il lui explique. Et faut qu'on ait une voiture tout de suite, juste à la sortie de la salle quand c'est fini pour nous ramener ici, histoire d'aller chez le bookmaker récupérer nos vingt mille et mettre les voiles.

— Eh ben, moi je veux pas être mêlée à des histoires comme ça.

— Mais là on parle de vingt mille dollars, que je lui dis.

— Ouais, et de malhonnêteté aussi.

— Bon, ce qu'il a fait tout ce temps, c'était malhonnête aussi, dit Dan. Gagner et perdre alors que tout était arrangé d'avance.

— Je ne ferai pas ça, dit Jenny.

Mike klaxonne encore une fois, alors Dan dit :

— Bon, faut qu'on y aille. On se retrouve ici quand tout sera terminé, d'une façon ou d'une autre.

— Vous devriez avoir honte de vous, les gars.

— Tu feras moins ta grande dame quand on reviendra avec vingt mille biftons dans les poches, lui dit Dan.

Bon, enfin, nous v'là partis.

Pendant le trajet jusqu'à Fort Wayne, je dis pas grand-chose, vu que je me sens gêné à cause de ce que je vais faire à ce vieux Mike. Il a été correct avec moi, mais d'un autre côté, comme l'a expliqué Dan, je lui ai fait gagner pas mal de fric aussi, alors on sera quittes.

Quand on arrive à la salle, le premier combat est déjà en cours : Juno le Géant est en train de se faire coller une bonne raclée par la Fée. Tout de suite après, il y a un match de catch à quatre entre naines. On va dans les vestiaires et je mets ma couche-culotte et mon bonnet d'âne. Dan, lui, il demande à quelqu'un de téléphoner à la compagnie de taxis pour qu'une voiture nous attende dehors, moteur en marche, après mon match.

On frappe à la porte et c'est l'heure d'y aller. Le Professeur et moi, on est le match vedette de la soirée.

Il est déjà sur le ring quand j'arrive. Le Professeur est un type plutôt petit et sec, avec une barbe et des lunettes, et il porte une toge noire et une coiffe universitaire. Bon sang, il a vraiment une allure de prof en plus. Je décide sur-le-champ de lui faire manger cette coiffe.

Bon, je monte sur le ring et le présentateur crie :

— Mesdames et messieurs.

Le public fait "hou-hou", et le type continue :

— Nous sommes fiers de vous présenter ce soir dans le cadre de l'Association nord-américaine de Catch Professionnel, un match vedette entre deux des meilleurs prétendants au titre de champion : le Professeur contre l'Âne !

Ça déclenche tellement de hurras et de sifflets qu'il est impossible de dire si le public est content ou furieux. Ça n'a pas d'importance, de toute façon, vu que la cloche sonne et le match commence.

Le Professeur a enlevé sa robe, ses lunettes et sa coiffe, et il tourne autour de moi en agitant son doigt dans ma direction, comme pour me gronder. J'essaie de l'empoigner, mais chaque fois, il bondit pour esquiver et continue à agiter son doigt. Ça dure comme ça une minute ou deux, puis il fait une faute. Il court derrière moi et essaie de me

donner un coup de pied au cul, mais j'arrive à l'attraper par le bras et je le balance dans les cordes. Il rebondit comme une bille dans un lance-pierre et je lui fais un croche-pied au passage, et je vais pour lui sauter dessus et lui écraser le bide, mais il réussit à s'écarter et file dans son coin, et quand je lève les yeux, je vois qu'il a une grande règle à la main.

Il frappe dans la paume de sa main avec sa règle, l'air de vouloir me donner une fessée avec, mais eu lieu de ça, quand je l'attrape, il me l'enfonce dans l'œil comme pour l'arracher de l'orbite. Et croyez-moi, ça fait un mal de chien, et je titube, essayant de récupérer ma vue, et là, il se précipite derrière moi et il met quelque chose dans ma couche-culotte. Il me faut pas longtemps pour comprendre ce que c'est – des fourmis ! Dieu seul sait d'où il sort ça, mais les fourmis se mettent à me piquer, et là, je suis mal barré.

Dan me hurle de l'achever, mais c'est pas facile, avec ces fourmis dans la couche. Bon, enfin, c'est la fin du round et je regagne mon coin, où Dan essaie de me débarrasser des fourmis.

— C'était un sale coup, je lui dis.

— Achève-le, il me répond. On peut pas se permettre de tout gâcher.

Le Professeur s'amène pour la deuxième reprise, et il me fait des grimaces. Il s'approche suffisamment pour que je l'empoigne, je le soulève au-dessus de ma tête et je lui fais le coup de l'hélice. Je lui fais faire quarante ou cinquante tours comme ça, jusqu'à ce que je sois sûr qu'il a le tournis, puis je le balance le plus fort possible par-dessus les cordes, dans le public. Il atterrit au cinquième rang, sur les genoux d'une vieille dame qui est en train de tricoter un pull et elle se met à lui taper dessus avec un parapluie.

Seulement voilà, le coup de l'hélice, il m'a donné le tournis à moi aussi. Tout tourne autour de moi, mais je me dis que c'est pas grave, vu que ça va s'arrêter bientôt et que de toute façon, le Professeur est dans les choux. Mais là, je me mets le doigt dans l'œil.

J'ai presque repris mes esprits quand tout d'un coup, quelque chose me prend les chevilles. Je baisse les yeux, et bon sang, c'est le Professeur qu'est remonté sur le ring avec la pelote de laine de la vieille dame qui tricotait et maintenant il est en train de me ligoter les pieds avec.

J'essaie de me dégager comme je peux, mais le Professeur tourne autour de moi en courant avec la pelote et il me saucissonne comme une momie. En quelques secondes, je suis ficelé des pieds à la tête et je peux plus bouger ni rien. Le Professeur s'arrête et avec le reste de la pelote, il fait un joli nœud de paquet-cadeau, il se plante devant moi et fait une révérence, comme s'il était un magicien qui vient de réaliser un tour de magie ou un truc de ce genre.

Puis il va tranquillement dans son coin, prend un gros livre – on dirait bien un dictionnaire – et il revient et fait une autre révérence. Et là, il me donne un grand coup sur la tête avec le livre. Je peux rien faire. Il me cogne comme ça une bonne dizaine de fois avant que je finisse par m'écrouler. Je suis complètement à sa merci et j'entends tout le public qui l'acclame pendant qu'il s'assoit sur mes épaules et m'immobilise – et gagne le match.

Mike et Dan viennent sur le ring et me débarrassent du fil de laine avant de m'aider à me relever.

— Génial ! dit Mike. Absolument génial ! J'aurais pas pu prévoir mieux !

— Oh, la ferme, dit Dan, puis il se tourne vers moi : Bon, qu'il fait. On est dans de beaux draps – le Professeur a été plus malin que toi.

Je dis rien. Je me sens nul. On a tout perdu, et s'il y a une chose de sûre, c'est que pour moi, le catch, c'est terminé.

Du coup, on a pas eu besoin du taxi pour nous enfuir, alors Dan et moi, on est rentrés à Indianapolis dans la voiture de Mike. Pendant tout le trajet, Mike a pas arrêté de dire que c'était vraiment formidable que j'aie perdu contre le Professeur de cette manière et que la prochaine fois je vais le battre et faire gagner des milliers de dollars à tout le monde.

Quand il s'arrête devant l'appartement, Mike tend à Dan l'enveloppe avec les deux mille dollars qu'il devait me payer pour le match.

— La prends pas, je dis.

— Quoi ? fait Mike.

— Écoutez, faut que je vous dise un truc.

Dan me coupe :

— Ce qu'il veut dire, c'est qu'il veut plus catcher.

— Tu plaisantes ? dit Mike.

— Je plaisante pas, répond Dan.

— Mais pourquoi ? demande Mike. Qu'est-ce qui va pas, Forrest ?

Avant que je puisse répondre, Dan dit :

— Il a pas envie d'en parler maintenant.

— Bon, dit Mike. Je comprends, je pense. Allez, prends une bonne nuit de sommeil. Je repasse demain matin et on en reparle, d'accord ?

— D'accord, dit Dan.

On sort de la voiture. Une fois Mike reparti, je dis :

— T'aurais pas dû prendre cet argent.

— Eh ben, c'est tout ce qu'on a, maintenant. Tout le reste s'est envolé.

Ce n'est que quelques minutes plus tard que j'ai compris jusqu'à quel point il avait raison.

On arrive à l'appartement et là, je le crois pas, Jenny s'est envolée elle aussi. Toutes ses affaires ont disparu. Elle nous a seulement laissé

des draps et des serviettes propres et quelques casseroles et des trucs comme ça. Il y a un mot sur la table du salon. C'est Dan qui le trouve en premier et il me le lit.

Cher Forrest (que ça dit)

Je ne peux plus supporter tout ça. J'ai essayé de t'expliquer ce que je ressentais, mais apparemment tu t'en fiches. Ce que tu vas faire ce soir est particulièrement mal, ce n'est pas honnête et je crains de ne pas pouvoir rester avec toi plus longtemps.

C'est peut-être en partie ma faute, parce que j'arrive à un âge où j'ai besoin d'avoir une vie rangée. J'ai envie d'avoir une maison et une famille, d'aller à l'église, des trucs comme ça, tu vois. On se connaît depuis la maternelle, Forrest, trente ans, presque, et je t'ai vu grandir, devenir grand et fort et chouette. Et quand j'ai enfin compris à quel point tu comptais pour moi – quand tu es venu à Boston – j'ai été la fille la plus heureuse du monde.

Puis tu t'es mis à fumer trop de drogue et il y a eu cette histoire avec ces filles, à Provincetown, mais même après ça, tu m'as manqué et j'ai été contente que tu viennes me voir à Washington pour la manif.

Mais quand tu as été envoyé dans l'espace et que tu as disparu dans la jungle pendant presque quatre ans, je crois que j'ai un peu changé. Je n'ai plus les mêmes rêves qu'avant et je pense que je me contenterais d'une vie simple quelque part. C'est pour ça que maintenant je dois partir et essayer de la trouver.

Quelque chose a changé en toi aussi, mon cher Forrest. Je ne pense pas que tu y puisses quoi que ce soit, parce que tu as toujours été quelqu'un de "spécial", mais j'ai l'impression qu'on ne voit plus les choses de la même façon.

Je pleure en écrivant ça, mais il faut qu'on se quitte maintenant.

S'il te plaît, n'essaie pas de me retrouver. Je souhaite que tout aille bien pour toi, mon chéri. Au revoir.

Jenny

Dan m'a tendu le mot, mais je l'ai laissé tomber par terre, et je suis resté planté là et pour la première fois de ma vie, j'ai compris ce que c'était vraiment d'être un idiot.

BON, APRÈS ÇA, j'ai plus été qu'un pauvre type malheureux comme les pierres.

Dan et moi, on a passé la nuit dans l'appartement, mais le lendemain matin, on a commencé à faire nos bagages et tout, vu qu'il y avait plus de raison de rester à Indianapolis. Dan s'est approché de moi et m'a dit :

— Tiens, Forrest, prends cet argent.

Il m'a tendu les deux mille dollars que Mike nous avait donnés pour mon combat contre le Professeur.

— J'en veux pas.

— Eh ben, tu ferais mieux de les prendre, a dit Dan, vu que c'est tout ce qu'on a.

— Garde-les, je lui ai dit.

— Au moins, prends-en la moitié. Écoute, faut bien que tu aies un peu d'argent pour voyager. Pour aller là où tu vas.

— Tu viens pas avec moi ? je lui ai demandé.

— J'ai bien peur que non, Forrest. Je crois que j'ai fait assez de dégâts comme ça. Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Je n'arrête pas de penser que c'est moi qui t'ai convaincu de miser tout notre argent, et que je t'ai poussé à continuer le catch alors qu'il était évident que Jenny était sur le point de péter les plombs. Et ce n'est pas ta faute si tu as été battu par le Professeur. Tu as fait tout ce que tu pouvais. C'est moi le responsable. Je ne suis qu'un bon à rien.

— Bah, allez, Dan, c'était pas ta faute non plus. Si j'avais pas attrapé la grosse tête en devenant l'Âne, et si j'avais pas commencé à croire toutes ces conneries qu'on disait sur moi, je me serais pas fourré dans ce pétrin pour commencer.

— Peu importe, me dit Dan. Je m'en voudrais de continuer à te coller au train. Tu as d'autres chats à fouetter. Alors va les fouetter. Oublie-moi. Je suis bon à rien.

Bon, Dan et moi, on a discuté un sacré bout de temps, mais y a pas eu moyen de le convaincre et à la fin, il a pris ses affaires et je l'ai aidé à descendre l'escalier. La dernière vision que j'ai de lui c'est quand il faisait avancer son petit chariot dans la rue, avec tout son barda bien empilé contre lui.

Je suis allé à la gare routière et j'ai pris un billet pour Mobile. Ça devait être un voyage de deux jours et deux nuits, en passant par Louisville, Nashville et Birmingham avant d'arriver à Mobile, et assis

là, dans ce bus, je me sentais le plus malheureux de tous les idiots de la terre.

On a traversé Louisville pendant la nuit et le lendemain on s'est arrêtés à Nashville et il a fallu changer de bus. Il fallait attendre trois heures pour la correspondance, alors j'ai décidé d'aller faire un tour en ville. Je me suis acheté un sandwich et du thé glacé à un stand et pendant que je me baladais dans la rue, j'ai vu une grande affiche devant un hôtel : BIENVENUE AU TOURNOI D'ÉCHECS DES GRANDS MAÎTRES. RÉSERVÉ AUX INVITÉS.

Ça a attiré ma curiosité, du fait que j'avais tellement joué aux échecs là-bas, dans la jungle, avec Big Sam, et je suis entré dans cet hôtel. Les parties avaient lieu dans la grande salle de réception et il y avait tout un tas de gens qui regardaient, mais une pancarte disait ENTRÉE : CINQ DOLLARS et moi, j'avais pas envie de dépenser d'argent, alors j'ai regardé par la porte un moment, puis je suis allé m'asseoir dans le hall.

Dans un fauteuil en face de moi, il y avait un vieux bonhomme, petit, tout ridé et il avait l'air ronchon. Il portait un costume noir, des guêtres et un nœud papillon, et sur la table devant lui, il y avait un échiquier.

Pendant que je restais assis, il bougeait une pièce de temps en temps et j'ai fini par comprendre qu'il jouait tout seul. Je me suis dit que j'avais encore à peu près une heure avant le départ de mon bus, alors je lui ai demandé s'il ne voulait pas que quelqu'un joue avec lui. Il m'a juste regardé, puis il a baissé les yeux sur son échiquier sans rien dire.

Un petit moment plus tard, après avoir réfléchi pendant presque une demi-heure, le type déplace son fou blanc sur la case noire en 7 et il est sur le point de lâcher la pièce quand je lui fais :

— Excusez-moi.

Le bonhomme fait un bond comme s'il venait de s'asseoir sur une punaise et me jette un regard pas content.

— Si vous faites ça, que je lui dis, vous risquez de perdre votre cavalier et après votre reine, et là, vous êtes mal barré.

Il regarde son échiquier, sans lâcher le fou, puis il le remet à sa place en me disant :

— Possible que vous ayez raison.

Bon, il se remet à étudier son jeu et là je me dis qu'il est temps de retourner à la gare routière, mais juste au moment où je vais partir, le vieil homme me dit :

— Pardonnez-moi, mais votre remarque était très pertinente.

Je fais oui de la tête et il ajoute :

— Écoutez, de toute évidence, vous avez suivi cette partie, alors pourquoi ne pas vous asseoir et la terminer avec moi ? Vous n'avez qu'à prendre les blancs tels qu'ils sont là.

— Je peux pas, je lui dis, j'ai un bus à prendre et tout.

Alors il hoche la tête en me faisant un petit salut de la main et je retourne à la gare routière.

Le temps d'y arriver, le foutu bus est déjà parti, et il y en pas d'autre avant le lendemain. Décidément, je fais rien de bien. Bon, j'ai une journée à tuer, alors je retourne à l'hôtel et le petit vieux est toujours assis là, à jouer tout seul, et on dirait qu'il va gagner. Je vais le voir et il me fait signe de m'asseoir. Je suis en mauvaise posture – j'ai perdu la moitié de mes pions, j'ai plus qu'un fou, pas de tour et ma reine est sur le point d'être prise.

Il me faut presque une heure pour revenir à égalité et le vieux bonhomme se met à grogner en secouant la tête chaque fois que j'améliore ma situation. À la fin, je lui tends un piège avec un gambit. Il prend mon pion et après, je le mets échec en trois coups.

— Ce n'est pas possible, qu'il fait. Et vous êtes *qui*, d'ailleurs ?

Je lui dis mon nom et il me répond :

— Non, je veux dire, où avez-vous joué ? Je ne vous reconnais pas.

Quand je lui raconte que j'ai appris à jouer en Nouvelle-Guinée, il me dit :

— Dieu du ciel ! Et vous voulez dire que vous n'avez même jamais pris part à une compétition régionale ?

Je secoue la tête et il me dit :

— Eh bien, vous ne le savez peut-être pas, mais je suis un ancien grand maître international et vous, vous débarquez dans une partie qu'il était impossible de gagner et vous me démolissez complètement !

Je lui demande comment ça se fait qu'il ne joue pas dans la salle avec les autres, et il répond :

— Oh, j'y ai joué autrefois. J'ai presque quatre-vingts ans maintenant et il y a une sorte de tournoi pour seniors. La vraie gloire est pour les jeunes, maintenant – ils ont l'esprit plus vif.

Je fais oui de la tête, je le remercie pour la partie et je me lève pour partir, mais il m'arrête :

— Dites-moi, est-ce que vous avez déjà dîné ?

Je lui réponds que j'ai pris un sandwich quelques heures plus tôt et il me dit :

— Et si je vous offrais un repas ? Après tout, vous m'avez offert une superbe partie. Je lui dis d'accord et on va s'asseoir dans la salle à manger de l'hôtel. C'était un type très gentil. M. Tribble, qu'il s'appelait.

— Écoutez, me dit M. Tribble pendant qu'on mange, il faudrait que je refasse quelques parties contre vous pour m'en assurer, mais, à moins que votre victoire de ce soir ne soit un énorme coup de veine, vous êtes peut-être l'un des prodiges méconnus les plus brillants de ce jeu.

J'aimerais vous parrainer dans un tournoi ou deux pour voir ce que cela donne.

Je lui réponds que je rentre à la maison et que j'ai l'intention de monter une affaire de crevettes et tout ça, mais il me dit :

— Eh bien, cela pourrait être une occasion unique pour vous, Forrest. Vous pourriez vous faire pas mal d'argent en jouant aux échecs, vous savez.

Il me conseille d'y réfléchir dans la soirée et de lui donner ma réponse le lendemain matin. M. Tribble et moi, on se serre la main et je m'en vais.

Je me balade un moment, mais il y a pas beaucoup de trucs à voir à Nashville, et finalement, je vais m'asseoir sur un banc dans un parc. J'essaie de réfléchir – et ça, c'est pas la chose que je fais le plus facilement – et de voir quelle décision je dois prendre. Je pense surtout à Jenny, je me demande où elle a bien pu aller. Elle a dit de ne pas essayer de la retrouver ni rien, mais au fond de moi, j'ai comme le sentiment qu'elle m'a pas oublié. Je me suis couvert de ridicule à Indianapolis, ça je le sais. Je pense que c'est parce que j'ai pas essayé de faire le bon choix. Et là, je suis pas sûr de savoir ce qu'est le bon choix. Je veux dire, je suis là, pratiquement sans argent, et il m'en faut quand même pour mon élevage de crevettes, et M. Tribble me dit que je peux me faire un bon paquet dans le circuit des échecs. Mais j'ai l'impression qu'à chaque fois que je fais quelque chose d'autre que rentrer à la maison pour démarrer mon affaire de crevettes, je me fourre dans de sales draps – alors je me retrouve encore une fois à me demander ce que je dois faire.

Je me le demande pas longtemps, d'ailleurs, vu qu'un agent de police s'amène et me demande ce que je fais là.

Je lui dis que je suis juste assis et que je réfléchis et il me répond qu'il est interdit de s'asseoir dans un parc pour réfléchir la nuit et que je dois partir. Je repars dans la rue et le policier me suit. Je sais pas où aller, alors au bout d'un moment, j'entre dans une ruelle et je trouve une place pour m'asseoir et me soulager les pieds. Ça fait pas une minute que je suis là que le même agent de police arrive et me voit.

— Très bien, qu'il me fait, sortez de là.

Je retourne dans la rue et là il me demande :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Rien, que je lui dis.

Et il me dit :

— C'est exactement ce que je pensais. Vous êtes en état d'arrestation pour vagabondage.

Bon, il m'emmène au poste et me fourre en cellule et le lendemain matin, on me dit que je peux passer un coup de fil si je veux. Évidemment, je connais personne que je pourrais appeler, à part M.

Tribble, alors c'est ce que je fais. Environ une demi-heure plus tard, il s'amène au poste et me fait sortir.

Après, il me paie un bon petit déjeuner à l'hôtel et il me dit :

— Écoutez, pourquoi ne pas me laisser vous inscrire aux championnats interzones de Los Angeles la semaine prochaine ? Le premier prix est de dix mille dollars. Je prends en charge tous vos frais et on fait moitié-moitié avec tout ce que vous gagnez. Vous avez besoin d'un certain pécule, il me semble, et moi, j'y prendrais un immense plaisir. Je serai votre entraîneur et votre conseiller. Qu'est-ce que vous en pensez ?

J'avais encore des doutes, mais je me suis dit que ça ne pourrait pas faire de mal de tenter le coup. Alors j'ai répondu que je voulais bien essayer un moment. Jusqu'à ce que j'aie assez d'argent pour démarrer mon élevage de crevettes. M. Tribble et moi, on s'est serré la main et on est devenus associés.

Los Angeles, ça valait le coup d'œil. On est arrivés une semaine en avance et M. Tribble passait presque toute la journée à m'entraîner et affiner mon jeu, mais au bout d'un moment, il a juste secoué la tête et dit que ça servait à rien de m'entraîner vu que je connaissais déjà tous les coups répertoriés. Alors ce qu'on a fait, on est sortis en ville.

M. Tribble m'a emmené à Disneyland et m'a laissé faire quelques tours de manège, et puis il s'est arrangé pour qu'on puisse visiter un studio de cinéma. Ils tournaient toutes sortes de films, il y avait des gens qui couraient dans tous les coins en criant "Première", "Coupez" et "Action" et plein de trucs de ce genre. Un des tournages, c'était un western et on a vu un type se faire projeter à travers une grande vitre une dizaine de fois – jusqu'à ce que ce soit parfait.

Bon, enfin, on était là, à regarder tout ça quand un gars s'approche et me demande :

— Je vous demande pardon, vous êtes acteur ?

— Hein ? que je fais.

Et M. Tribble dit :

— Non, nous sommes des joueurs d'échecs.

Et le gars dit :

— Ah, ben, c'est dommage, parce que ce grand baraqué, là, il a tout à fait le physique pour un rôle dans mon film.

Puis il se tourne vers moi, il me tâte le bras et dit :

— Oh là là, c'est que tu es vraiment costaud, tu es sûr que tu n'es pas acteur ?

— Je l'ai été une fois, je lui dis.

— Vraiment ? Dans quoi ?

— *Le Roi Lear*.

— Merveilleux, mon chou, qu'il me fait. C'est juste merveilleux. Tu

as ta carte SAG ?

— Ma quoi ?

— “Screen Actors Guild”, le syndicat professionnel des acteurs – oh, mais peu importe. Écoute, mon chou, on peut te l’obtenir, sans problème. Ce que je veux savoir, c’est où on t’avait caché pendant tout ce temps ? Je veux dire, regarde-moi ça ! Le type parfait du grand costaud silencieux – un autre John Wayne.

— Ce n’est pas un John Wayne, dit M. Tribble sur un ton désagréable. C’est un joueur d’échecs de niveau mondial.

— Eh bien, c’est encore mieux, répond le gars. Un grand costaud silencieux *et* intelligent. Très rare.

— J’suis pas aussi intelligent que j’en ai l’air, que je fais, pour essayer d’être honnête, mais le gars me dit que de toute façon, tout ça n’a aucune importance, vu qu’on demande pas aux acteurs d’être intelligents ou honnêtes ni rien, juste d’être là quand il faut et être capable de dire leurs répliques.

— Je m’appelle Felder, il dit, et je fais des films. Je voudrais que tu fasses un bout d’essai.

— Il doit participer à un tournoi d’échecs demain, dit M. Tribble. Il n’a pas le temps de jouer la comédie ou de faire des bouts d’essai.

— Eh bien, vous pourriez vous arranger pour glisser ça entre deux parties, non ? Après tout, ça pourrait vous changer les idées. Pourquoi ne pas venir, vous aussi, Tribble ? On vous fera passer un bout d’essai à vous aussi.

— On va essayer, dit M. Tribble. Bon, maintenant, allons-y, Forrest, on a encore un peu de travail qui nous attend.

— À bientôt, mon chou, dit M. Felder. N’oublie pas, hein ?

Et nous v’là partis.

LE LENDEMAIN MATIN, le tournoi d'échecs a commencé au Beverly Hills Hotel. M. Tribble et moi, on est arrivés en avance et il m'a inscrit pour des parties toute la journée.

Dans l'ensemble, il y a pas de quoi en faire tout un plat. Ça m'a pris sept minutes pour écrabouiller le premier gars, un maître régional qu'était aussi prof dans une fac quelque part, et ça, ça m'a fait plaisir en douce. J'avais quand même réussi à battre un professeur.

Ensuite, c'était un gamin d'environ dix-sept ans, je l'ai liquidé en moins d'une demi-heure. Il a piqué une crise et il s'est mis à brailler et pleurer et sa mère a dû venir le traîner dehors.

Ce jour-là, et le suivant aussi, j'ai joué contre toutes sortes de gens, et je les ai tous battus assez vite, ce qui m'a soulagé, parce que quand je jouais contre Big Sam, j'étais obligé de rester assis à ma place tout le temps, je pouvais pas aller aux cabinets ni rien, vu que si je m'éloignais de l'échiquier, il essayait de tricher en bougeant les pièces.

Bon, enfin, je me suis retrouvé qualifié pour la finale et il y avait une journée de repos entre les deux. Je suis retourné à l'hôtel avec M. Tribble et là, on avait un message de M. Felder, le cinéaste, qui disait : "Veuillez appeler mon bureau cet après-midi pour un bout d'essai demain matin", et il y avait un numéro de téléphone.

— Eh bien, Forrest, me dit M. Tribble, je ne sais pas trop. Vous en pensez quoi, vous ?

— Je sais pas non plus, je réponds. Mais pour dire la vérité, ça a l'air assez excitant, jouer dans un film et tout. Peut-être que je pourrais même rencontrer Raquel Welch ou je sais pas qui.

— Bah, je suppose que ça ne peut pas faire de mal, dit M. Tribble. Je pense que je vais appeler et prendre rendez-vous.

Et comme ça, il appelle le bureau de M. Felder pour savoir où on doit aller et quand, et tout d'un coup, il met sa main sur le téléphone et me dit :

— Forrest, est-ce que vous savez nager ?

Je lui réponds ouais, et lui, il dit dans le téléphone :

— Oui, il sait nager.

Une fois qu'il a raccroché, je lui demande pourquoi ils voulaient savoir si je sais nager, et il me répond qu'il sait pas, mais qu'on verra ça quand on y sera.

Le studio où on va est pas au même endroit que l'autre et le gardien à l'entrée nous conduit là où on doit faire l'essai. M. Felder est là, en

train de se disputer avec une dame qui ressemble vraiment à Raquel Welch, mais quand il me voit, il me fait un grand sourire.

— Ah, Forrest, qu'il me fait, c'est génial que tu sois venu. Bon, ce que je te demande, c'est de passer cette porte vers le Maquillage et Costume, et ils te renverront ici dès qu'ils en auront terminé.

Alors je pousse la porte et là, il y a deux dames, et la première me dit :

— OK, enlevez vos vêtements.

Ça recommence, mais bon, je fais ce qu'on me dit. Une fois que je me suis déshabillé, l'autre dame me tend cette espèce de combinaison toute molle en caoutchouc, avec des écailles et des trucs partout et des drôles de mains et de pieds palmés. Elle me dit de la mettre. Faut se mettre à trois pour m'enfiler ce machin, mais au bout d'une heure environ, on finit par y arriver. Puis elles m'indiquent la direction du Maquillage, et on me dit de m'asseoir sur une chaise, et une dame et un type commencent à m'enfoncer ce masque en caoutchouc sur la tête et le fixer au costume, avant de mettre un peu de peinture pour cacher la jointure. Quand ils ont fini, ils me disent de retourner sur le plateau.

C'est tout juste si je peux marcher, avec ces pieds palmés, et j'ai du mal à ouvrir la porte avec des palmes aux mains aussi, mais finalement j'y arrive et je me retrouve d'un seul coup dans un endroit à l'extérieur avec un grand lac, des bananiers et toutes sortes d'autres trucs d'allure tropicale. M. Felder est là et quand il me voit, il sursaute et fait :

— Génial, mon chou ! Tu es parfait pour le rôle !

— C'est quoi ? je lui demande.

— Oh, je ne t'ai pas dit ? qu'il répond. Je tourne un remake de *L'Étrange Créature du lac noir*.

Même un idiot comme moi n'a pas de mal à deviner quel rôle il pense me faire jouer.

M. Felder fait signe à la dame avec laquelle il se disputait de s'approcher et il me dit :

— Forrest, je te présente Raquel Welch.

J'en serais tombé à la renverse ! Elle était là, devant moi, dans sa robe décolletée et tout.

— Enchanté de faire votre connaissance, je dis à travers mon masque.

Mais Raquel Welch se tourne vers M. Felder, l'air furax.

— Qu'est-ce qu'il a dit ? Quelque chose au sujet de mes seins, hein, c'est ça ?

— Non, mon chou, non, répond M. Felder. Il a juste dit qu'il était enchanté de faire ta connaissance. Tu ne peux pas bien entendre ce qu'il dit à cause de ce masque qu'il a.

Je tends ma main palmée pour serrer la sienne, mais elle fait un bond d'un mètre en arrière en faisant :

— Beuurk ! Finissons-en une bonne fois pour toutes.

Bon, enfin, M. Felder m'explique la situation : Raquel Welch va se débattre dans l'eau, puis elle s'évanouit et moi, je dois arriver par en dessous, la prendre dans mes bras et la sortir de l'eau. Mais quand elle revient à elle, elle me voit et prend peur et elle se met à hurler : "Lâchez-moi ! Au secours ! Au viol !" et des trucs de ce genre-là.

Mais je dois pas la poser par terre, me dit M. Felder, parce qu'il y a des bandits à nos trousses. Au lieu de ça, je dois l'emporter dans la jungle.

Bon, on tourne la scène et je trouve que c'est pas mal dès la première fois, et c'est vraiment excitant d'avoir Raquel Welch dans mes bras, même si elle braille "Lâchez-moi ! Au secours ! Police !" et tout ça.

Mais M. Felder dit que c'est pas assez bon, faut la refaire. Et là, c'est encore pas assez bon, si bien qu'on fait la même scène dix ou quinze fois. Entre deux prises, Raquel Welch n'arrête pas de rager, de rouspéter, et de râler contre M. Felder, mais lui, il continue juste de dire "Magnifique, mon chou, magnifique !" et ce genre de chose.

Moi, de mon côté, je commence à avoir un sérieux problème aussi. Du fait que je suis dans ce costume de créature depuis presque cinq heures et qu'il y a pas de fermeture Éclair ni rien pour faire pipi, je suis sur le point d'exploser. Mais je veux pas parler de ça, vu que c'est un vrai film et tout, et que je veux pas créer de problèmes.

N'empêche, faut *absolument* que je fasse quelque chose, alors je décide que la prochaine fois que je vais dans l'eau, je vais simplement faire pipi dans ma combinaison, et ça coulera le long de ma jambe et ça partira dans le lagon. Bon, M. Felder dit "Action !" et j'entre dans l'eau et je commence à faire pipi. Raquel Welch se débat dans tous les sens et s'évanouit, moi je plonge, je l'attrape par en dessous et je la porte sur le rivage.

Elle se réveille et se met à me frapper et à s'égosiller : "Au secours ! À l'assassin ! Lâchez-moi !" et tout ça, mais d'un seul coup elle arrête de brailler et dit :

— Qu'est-ce que c'est que cette odeur ?

— Coupez ! hurle M. Felder en se levant. Qu'est-ce que tu as dit, mon chou ? C'est pas dans le script, ça.

Et Raquel Welch répond :

— Rien à foutre du script ! Il y a quelque chose qui pue ici !

Puis elle se tourne vers moi et me fait :

— Hé, toi, là – comment tu t'appelles, déjà ? – t'aurais pas pissé un coup ?

Je suis tellement gêné, je sais pas quoi faire, je reste là, un instant

sans bouger, avec elle dans les bras, et puis je secoue la tête en disant :

— Nan, nan.

C'est la première fois de ma vie que je mens.

— En tout cas, quelqu'un a pissé, c'est sûr, qu'elle dit, parce que je reconnais cette odeur quand je la sens ! Et c'est pas moi ! Donc, c'est forcément *toi* ! Comment as-tu pu oser faire pipi sur moi, espèce de gros lourdaud !

Puis elle se met à me donner des coups de poing en hurlant :

— Pose-moi par terre ! Lâche-moi et va-t'en !

Mais moi, je me dis que c'est la scène qui repart, alors je l'emmène dans la jungle.

M. Felder crie :

— Action !

La caméra se remet à tourner et Raquel Welch me frappe, me griffe et braille comme jamais. M. Felder, là-bas, derrière, crie :

— C'est ça, mon chou – génial ! Continue comme ça !

J'aperçois aussi M. Tribble, dans le fond, assis sur une chaise, en train de secouer la tête et de regarder ailleurs.

Bon, je m'enfonce un peu dans la jungle, je m'arrête et je me retourne pour voir si c'est à ce moment-là que M. Felder s'apprête à dire "Coupez !", comme il l'a fait avant, mais il bondit sur place tout excité en nous faisant signe de poursuivre et il crie :

— Parfait, mon chou ! C'est exactement ça ! Emmène-la dans la jungle !

Raquel Welch est toujours là à me griffer et à se débattre en hurlant "Lâche-moi, espèce d'animal !" et des trucs de ce genre, mais moi je continue, comme on m'a dit de le faire.

D'un seul coup, elle braille :

— Oh, mon Dieu ! Ma robe !

Je l'avais pas encore remarqué, mais quand je baisse les yeux, je m'aperçois que sa robe s'est prise dans un buisson, un peu plus loin derrière nous, et elle s'est complètement déchirée. Raquel Welch est nue comme un ver dans mes bras !

Je m'arrête et je fais :

— Oh, mince.

Je fais demi-tour pour la ramener, mais elle se remet à s'égosiller :

— Non, non ! Espèce d'idiot ! Je ne peux pas retourner là-bas comme ça !

Je lui demande ce qu'elle veut que je fasse, et elle me répond qu'il faut se cacher quelque part le temps qu'elle trouve une solution. Alors je continue à m'enfoncer dans la jungle et d'un seul coup, un gros truc sorti de nulle part nous fonce dessus en se balançant dans les arbres accroché à une liane. Le truc nous dépasse et je m'aperçois que c'est une sorte de singe, puis il revient, toujours en se balançant, et il se

laisse tomber de la liane juste à nos pieds. C'est tout juste si j'en tombe pas dans les pommes. Ce bon vieux Sue, en personne !

Raquel Welch recommence à beugler et brailler pendant que Sue passe ses bras autour de mes jambes et me serre contre lui. Je sais pas comment il a fait pour me reconnaître dans ma combinaison de monstre, sauf peut-être par mon odeur ou quelque chose comme ça. Bon, enfin, Raquel Welch finit par dire :

— Tu le *connais*, ce putain de babouin ?

— C'est pas un babouin, que je réponds. C'est un orang-outang. Il s'appelle Sue.

Elle me regarde d'un drôle d'air et dit :

— Si c'est un mâle, comment ça se fait qu'il s'appelle Sue ?

— C'est une longue histoire.

Bon, enfin, Raquel Welch essaie de se couvrir avec ses mains, mais Sue, il a une idée. Il lui donne deux grandes feuilles qu'il attrape dans un bananier et la voilà en partie couverte.

Je comprends un peu plus tard qu'on a dépassé notre zone de jungle et qu'on se retrouve sur un autre plateau où ils tournent un film de Tarzan et ils ont pris Sue comme figurant. Pas longtemps après que j'ai été sauvé des pygmées, en Nouvelle-Guinée, des chasseurs blancs se sont amenés et ont capturé Sue, puis ils l'ont expédié chez un dresseur d'animaux de Los Angeles. Depuis, ils le font jouer dans des films.

Bon, mais on a plus le temps de glander, maintenant, vu que Raquel Welch s'est remise à piailler et rouspéter et elle me dit :

— Faut m'emmener dans un endroit où je peux me trouver des fringues !

Bon, moi je sais pas où on peut trouver des vêtements dans la jungle, même si c'est un décor de cinéma, alors on continue à avancer, en espérant que ça finisse par déboucher sur quelque chose.

Et c'est le cas. D'un seul coup, on se retrouve devant une grande palissade, et je me dis que derrière, il y aura sûrement un endroit où on pourra lui procurer des vêtements. Sue trouve une planche déclouée dans la clôture et il la soulève pour qu'on puisse s'y faufiler, mais dès que je passe le pied de l'autre côté, il n'y a rien pour poser le pied, et Raquel et moi, on dévale cul par-dessus tête la pente de la colline. On roule comme ça jusqu'en bas et quand je regarde autour de moi, je m'aperçois – bon sang c'est pas vrai ! – qu'on a atterri au bord d'une grande route.

— Oh, mon Dieu ! glapit Raquel Welch. On est sur l'autoroute de Santa Monica !

Je lève les yeux, et voilà Sue qui déboule en sautillant. Il nous rejoint et on est là tous les trois. Raquel Welch bouge sans arrêt ses feuilles de bananier pour essayer de se couvrir.

— Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ? je demande.

Les voitures passent à toute vitesse et on a beau former un drôle de trio, personne fait attention à nous.

— Faut que tu m'emmènes quelque part ! braille Raquel Welch. Il me faut quelque chose à me mettre !

— Mais où ? je demande.

— N'importe où, elle hurle.

Alors on se met à marcher le long de l'autoroute de Santa Monica.

Au bout d'un moment, là-bas, au loin, en haut d'une colline, on aperçoit un grand panneau blanc où c'est écrit HOLLYWOOD, et Raquel Welch dit :

— Il faut qu'on quitte cette saloperie d'autoroute et qu'on aille à Rodeo Drive où je pourrai m'acheter des vêtements.

Elle a de quoi s'occuper : chaque fois qu'une voiture vient vers nous, elle place ses feuilles de bananier devant et quand une voiture arrive dans notre dos, elle les met derrière pour cacher ses fesses. Quand ça circule dans les deux sens, ça donne un sacré spectacle – on dirait une de ces danseuses avec des éventails ou quelque chose comme ça.

Donc, on quitte l'autoroute et on traverse un grand champ.

— Faut vraiment que ce foutu singe nous suive partout ? demande Raquel Welch. On a l'air assez ridicules comme ça, non ?

Je dis rien, mais je me retourne et je vois que notre vieux Sue a l'air malheureux. Lui non plus, il avait jamais rencontré Raquel Welch avant et je crois qu'elle lui a fait de la peine.

Bon, enfin, on continue à marcher comme ça et il y a toujours personne qui s'intéresse à nous. On finit par déboucher dans une grande rue animée et Raquel Welch fait :

— Dieu du ciel ! C'est Sunset Boulevard ! Comment je vais faire pour expliquer que je me balade sur Sunset Boulevard les fesses à l'air en plein jour !

Là, je comprends que ça l'embête un peu et je suis plutôt content d'avoir ce costume de monstre sur moi, comme ça personne me reconnaîtra, même si je suis *vraiment* avec Raquel Welch.

On arrive à un feu rouge et quand il passe au vert, on traverse la rue tous les trois, Raquel Welch lancée dans sa danse de l'éventail à un rythme endiablé, et souriant aux gens dans leurs voitures et tout ça, comme si elle était sur scène.

— C'est l'humiliation totale, qu'elle me siffle entre ses dents. C'est un viol ! Attends un peu qu'on soit sortis de là. J'aurai ta peau, espèce d'idiot !

Des gens dans leurs voitures arrêtées au feu rouge commencent à klaxonner et à faire des signes, probable qu'ils ont reconnu Raquel Welch et quand on traverse la rue, quelques-unes de ces voitures tournent dans notre direction pour nous suivre. Au moment où on

arrive à Wilshire Boulevard, on a déjà attiré pas mal de monde. Des gens sortent des maisons et des magasins et tout pour nous emboîter le pas – on se croirait dans le *Joueur de flûte de Hamelin* ou quelque chose comme ça, et Raquel Welch a la figure rouge comme une betterave.

— T'es pas près de retravailler dans cette ville, qu'elle me dit, souriant à la foule, mais les dents serrées par la rage.

On va un peu plus loin et là, elle fait :

— Ah, enfin ! Rodeo Drive.

Je jette un coup d'œil vers le coin de la rue et, effectivement, il y a une boutique de vêtements pour dames. Je lui tape sur l'épaule et lui montre le magasin, mais elle me fait :

— Berk, ça c'est Popagallo. Aujourd'hui, aucune femme, même morte, ne voudrait être vue dans une robe de chez eux.

Alors on va plus loin et un moment après, elle dit :

— Là, chez Giani. Là, ils ont des trucs pas mal.

Et on entre dans la boutique.

Près de la porte, il y a un vendeur avec une petite moustache et en costume blanc avec un mouchoir qui dépasse de la poche et il nous regarde attentivement.

— Puis-je vous aider, madame ? il demande.

— Je voudrais acheter une robe, répond Raquel Welch.

— Vous cherchez quelque chose de précis ? demande le gars.

— N'importe quoi, espèce d'abruti. Vous voyez pas quel est le problème ?

Bon, le vendeur lui indique deux présentoirs en disant qu'elle pourra y trouver quelque chose à sa taille, alors Raquel Welch y va et commence à examiner les robes.

— Et y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour ces messieurs ? demande le type à Sue et moi.

— On est juste avec elle, je dis.

Je jette un coup d'œil derrière nous et je vois l'attroupement à l'extérieur, ils ont tous le nez collé contre la vitrine.

Raquel Welch prend huit ou neuf robes et elle va les essayer dans une cabine au fond. Au bout d'un moment, elle ressort et dit :

— Qu'est-ce que vous pensez de celle-ci ?

C'est une robe marron avec tout un tas de ceintures et de boucles et un grand décolleté.

— Oh, je ne suis pas sûr, ma chère, fait le vendeur. Je dirais que d'une certaine façon, ce n'est pas *vous*, ça.

Elle retourne en essayer une autre et là le vendeur dit :

— Oh, superbe ! Vous êtes absolument magnifique.

— Bon, je la prends, dit Raquel Welch.

— Très bien, dit le vendeur. Vous désirez payer comment ?

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

- Eh bien, en liquide, par chèque ou carte bancaire ?
- Regardez bien, andouille, vous ne voyez pas que je n'ai rien de tout ça sur moi ? Où croyez-vous que je le mettrais, bon Dieu ?
- Madame, s'il vous plaît, pas de vulgarité, dit le vendeur.
- Je suis Raquel Welch, qu'elle fait au gars. J'enverrai quelqu'un régler plus tard.
- Je suis vraiment désolé, madame, mais nous ne travaillons pas de cette manière.
- Mais je suis *Raquel Welch* ! qu'elle hurle. Vous ne me reconnaissez pas ?
- Écoutez, madame, dit le gars. La moitié des gens qui entrent ici affirment être Raquel Welch ou Farrah Fawcett ou Sophia Loren ou je ne sais qui. Vous avez une pièce d'identité ?
- Une pièce d'identité ! elle s'étrangle. Mais où vous croyez que je l'aurais mise, cette pièce d'identité ?
- Pas de pièce d'identité, pas de carte bancaire, pas d'argent – pas de robe, répond le vendeur.
- Je vais vous prouver qui je suis, dit Raquel Welch, et tout d'un coup, elle baisse le haut de sa robe. À part moi, qu'elle braille, qui est-ce qui a des nichons comme ça dans ce bled paumé ?
- Dehors, la foule tape sur la vitrine en poussant des cris d'encouragement. Mais le vendeur, lui, il appuie sur un petit bouton et y a un grand mec balèze qui s'amène – c'est l'agent de sécurité – et il nous dit :
- OK, vous êtes tous en état d'arrestation. Suivez-moi calmement et tout se passera bien.

ET C'EST COMME ÇA que je me retrouve une fois de plus en prison.

Après que l'agent de sécurité nous a coincés chez Giani, deux voitures bourrées de flics se ramènent toutes sirènes hurlantes et il y en a un qui va voir le vendeur et demande :

— Bon, alors, qu'est-ce qu'on a ici ?

— Celle-là prétend qu'elle est Raquel Welch, répond le type. Elle est entrée avec seulement des feuilles de bananier sur elle et elle n'a pas voulu payer la robe. Les deux autres, là, je ne sais pas, mais ils n'ont pas l'air bien clairs.

— Je *suis* Raquel Welch ! s'écrie Raquel Welch.

— Mais bien sûr, madame, fait le flic. Et moi, je suis Clint Eastwood. Vous allez tranquillement suivre ces deux gentils messieurs, là.

Et il lui montre deux autres flics.

— Bon, fait le chef des flics en nous regardant, Sue et moi. Racontez-moi un peu.

— On tournait un film, je lui dis.

— C'est pour ça que vous avez ce costume de monstre sur le dos ?

— Ouais.

— Et lui qu'il me demande en me montrant Sue. Son costume, il est bien réussi, si je puis me permettre.

— C'est pas un costume, je réponds. C'est un orang-outang pure race.

— Ah oui, dit le flic. Eh ben, je vais vous dire. On a un gars, au poste, il fait des photos, lui aussi, et sûrement que ça lui plairait bien d'en faire une ou deux de clowns comme vous. Alors vous allez nous suivre, et pas de gestes brusques.

Bon, enfin, M. Tribble a dû venir au poste pour payer la caution et me tirer de là encore une fois. Et M. Felder s'est amené avec toute une ribambelle d'avocats pour faire sortir Raquel Welch qui était devenue carrément hystérique entre-temps.

— Attends un peu ! qu'elle m'a hurlé pendant qu'ils la libéraient. Quand j'en aurais terminé avec toi, tu pourras même plus trouver un job de hallebardier dans un cauchemar !

Bon, elle se trompe sûrement pas beaucoup. On dirait bien que ma carrière d'acteur touche à sa fin.

— C'est la vie, mon chou, mais je t'appelle un de ces jours et on se fait un petit resto, me dit M. Felder en partant. On enverra quelqu'un

plus tard pour récupérer la combinaison du monstre.

— Allez, viens, Forrest, me dit M. Tribble. Toi et moi, on a d'autres chats à fouetter.

De retour à l'hôtel, M. Tribble, Sue et moi, on s'assoit dans la chambre et on tient une conférence.

— Ça va nous poser un problème, d'avoir Sue ici, dit M. Tribble. Je veux dire, regardez comment il a fallu lui faire prendre l'escalier en cachette et tout. C'est très difficile de voyager avec un orang-outang, faut bien le reconnaître.

Je lui dis que Sue a beaucoup d'importance pour moi, qu'il m'a sauvé la mise plus d'une fois dans la jungle et tout.

— Bon, je pense que je comprends ce que vous ressentez, dit M. Tribble, et je veux bien faire un essai. Mais il va falloir qu'il se tienne comme il faut, sinon, ce sont les ennuis assurés.

— Il va se tenir bien sagement, que je dis, et le vieux Sue hoche la tête et sourit comme un singe.

Bon, enfin, le lendemain, c'est la grande partie d'échecs entre moi et le grand maître international Ivan Petrokivitch, aussi surnommé Ivan la Mèche. M. Tribble m'a emmené dans une boutique de vêtements et il m'a loué un smoking, vu que ça va être un truc vachement classe et qu'il va y avoir du beau monde. En plus, le vainqueur va ramasser dix mille dollars et la moitié qui va me revenir devrait être suffisante pour démarrer mon élevage de crevettes, alors je peux pas me permettre de faire des erreurs.

Bon, on arrive dans la salle où la partie doit se dérouler et ça grouille d'un millier de personnes environ et Ivan la Mèche est déjà assis à la table, et il me jette un regard méprisant comme s'il était Mohammed Ali ou je ne sais qui.

Ivan la Mèche est un grand gaillard russe avec le front haut, tout comme le monstre de Frankenstein, et de longues mèches bouclées, le genre qu'on pourrait voir chez un violoniste. Quand je vais m'asseoir, il me grogne un truc et un autre type dit :

— Que le match commence.

Et c'est parti.

Ivan a les blancs et c'est à lui de débiter et il commence par quelque chose qu'on appelle l'Ouverture Ponziani.

Ensuite, c'est à moi et j'utilise l'Ouverture Reti et tout se passe en douceur. On joue encore quelques coups chacun, puis Ivan la Mèche essaie un truc connu sous le nom de Contre-gambit Falkbeer en déplaçant son cavalier pour voir s'il peut me prendre ma tour.

Mais je le vois venir et je lui tends le Piège de l'Arche de Noé, et c'est moi qui lui prends son cavalier. Ivan a pas l'air très content, mais il se laisse pas démonter et il met mon fou en danger avec la Menace

Tarrasch.

Mais je me laisse pas faire non plus et je lui balance la Défense Indienne de la Reine, et ça l'oblige à utiliser la Variante Scheveningue, ce qui me conduit à la Défense Benoni.

On dirait qu'Ivan la Mèche est légèrement frustré, il se tord les doigts et se mord la lèvre du bas, puis il tente un coup en désespoir de cause – l'Attaque du Foie Frit – que je contre avec la Défense Alekhine qui le bloque tout net.

Pendant un moment, on a l'impression qu'on se dirige vers un match nul, mais Ivan applique la Manœuvre Hoffman et se dégage ! Je jette un coup d'œil à M. Tribble qui me fait un sourire et avec ses lèvres il forme le mot "maintenant", et je sais ce qu'il veut dire.

Vous voyez, il y a deux ruses que Big Sam m'a apprises dans la jungle qui sont pas dans les livres, et c'était le moment d'en utiliser une – je parle de la Variante Marmite du Gambit à la Noix de Coco, où je me sers de ma reine comme appât et je pousse cet enfoiré à risquer son cavalier pour la prendre.

Malheureusement, ça prend pas. Ivan a dû me voir venir et il a mangé ma reine et maintenant je suis dans la mouise ! Ensuite, je fais appel au Stratagème de la Paillote, où je mets ma dernière tour dans une situation dangereuse pour le tromper, mais il se laisse pas avoir. Il prend ma tour et mon autre fou aussi, et il s'apprête à m'achever avec la Défense Petrov, mais là je sors le grand jeu et je mets en place la Menace pygmée.

La Menace pygmée était une des spécialités de Big Sam et il me l'avait apprise en détail. Elle dépend en grande partie de l'effet de surprise et il faut utiliser plusieurs autres pièces comme appâts, mais si un type tombe dans le piège de la Menace pygmée, il peut faire une croix sur la partie et rentrer chez lui. J'espère et je prie pour que ça marche, parce que sinon, moi je suis à court d'idées géniales et je suis pratiquement foutu.

Bon, Ivan la Mèche grogne deux ou trois fois et prend son cavalier pour le placer en 8, ce qui veut dire qu'il va tomber dans le piège de la Menace pygmée et en deux coups, je le mettrai en échec et il pourra plus rien faire !

Mais Ivan a dû flairer quelque chose, vu qu'il fait des allers-retours neuf ou dix fois de la case 5 à la case 8 avec sa pièce sans la lâcher, ce qui fait que le coup n'est pas définitif.

La foule est tellement silencieuse qu'on entendrait une mouche voler, et moi je suis tellement nerveux et excité que je suis sur le point d'éclater. Je jette un coup d'œil vers M. Tribble qui lève les yeux au ciel comme s'il priait et un type qu'est venu avec Ivan la Mèche fait la grimace et a l'air pas content. Ivan déplace sa pièce sur la case 8 deux ou trois fois de plus, mais il la remet toujours en 5. Finalement, on

dirait qu'il va faire autre chose, mais il lève sa pièce, je retiens mon souffle et la salle est silencieuse comme une tombe. Ivan la Mèche hésite toujours avec sa pièce en suspens, j'ai le cœur qui bat comme un tambour et tout d'un coup, il me regarde droit dans les yeux, et je sais pas ce qui se passe, j'imagine que j'étais trop excité et tout, mais v'là que je lâche une méga perle de derrière les fayots qu'on dirait que quelqu'un est en train de déchirer un drap en deux !

Ivan la Mèche prend un air ahuri et tout d'un coup, il laisse retomber sa pièce et lève les mains en faisant "Pouaaaah !" et il se met à s'éventer en toussotant et se pinçant le nez. Les gens debout autour de nous commencent à s'éloigner un peu en marmonnant et sortent leurs mouchoirs et tout, et moi, je rougis tellement que je ressemble à une tomate.

Mais quand tout redevient normal, je regarde l'échiquier et, nom de nom, je m'aperçois qu'Ivan a laissé sa pièce sur la case 8. Alors je tends la main, et je la prends avec mon cavalier, ensuite, je mange deux de ses pions et sa reine et son roi pour terminer – échec et mat !

J'ai gagné la partie, à moi les cinq mille dollars ! La Menace pygmée a encore frappé.

Pendant ce temps, Ivan la Mèche se met à gesticuler et protester et tout, et avec le type qui l'accompagne, il va tout de suite remplir un formulaire de réclamation contre moi.

Le responsable du tournoi feuillette son règlement et tombe sur ce passage : "Il est strictement interdit à tout joueur de se comporter délibérément de manière à perturber son adversaire pendant une partie en cours."

M. Tribble intervient et dit :

— Certes, mais je ne pense pas que vous puissiez prouver que mon joueur a fait ce qu'il a fait *délibérément*. C'était une chose tout à fait involontaire.

Alors le responsable se remet à feuilleter son règlement et trouve le passage : "Il est strictement interdit à tout joueur de se comporter de manière grossière et insultante vis-à-vis de son adversaire."

— Écoutez, dit M. Tribble, vous n'avez jamais éprouvé le besoin de lâcher un vent ? Forrest n'a pas fait ça intentionnellement. Cela faisait très longtemps qu'il était assis là.

— Je ne sais pas, dit le responsable, à première vue, je crois que je vais devoir le disqualifier.

— Mais, vous ne pouvez pas au moins lui donner une autre chance ? demande M. Tribble.

Le responsable se gratte le menton un instant.

— Bon, peut-être, mais il va falloir qu'il se retienne, parce qu'on ne peut pas tolérer ce genre de chose, vous voyez ?

On dirait que je vais peut-être pouvoir finir la partie, mais d'un seul

coup, il y a tout un raffut qui se produit au fond de la salle, des dames poussent des cris pas possibles et tout, et quand je lève les yeux, je vois Sue qui se balance vers moi accroché à un lustre.

Juste au moment où le lustre est au-dessus de moi, Sue le lâche et tombe en plein sur l'échiquier, faisant valser les pièces un peu partout dans la salle. Ivan la Mèche tombe à la renverse sur une chaise et au passage, il arrache tout un pan de la robe d'une grosse dame qui faisait penser à une publicité pour une bijouterie. Elle se met à agiter les bras et à brailler, et elle flanque une tarte sur le pif du responsable du tournoi, tandis que Sue fait des bonds en jacassant et c'est la panique totale, tout le monde se précipite, se bouscule et hurle pour qu'on appelle la police.

M. Tribble m'attrape par le bras et me dit :

— Filons d'ici, Forrest, vous avez déjà assez eu affaire à la police de cette ville.

Là, difficile de dire le contraire.

Bon, on rentre à l'hôtel et M. Tribble me dit qu'il faut qu'on ait une autre discussion.

— Forrest, il me dit comme ça, je crois que ça ne va pas marcher. Vous jouez divinement bien aux échecs, mais les choses sont devenues trop compliquées par ailleurs. Tout ce qui s'est passé cet après-midi était, euh, pour le moins bizarre.

Je fais oui de la tête et Sue a l'air désolé lui aussi.

— Alors, voici ce que je vais faire. Vous êtes un brave garçon, Forrest, et je ne peux pas vous laisser en plan ici en Californie, alors je vais m'occuper de vous renvoyer avec Sue en Alabama, ou quel que soit l'endroit d'où vous venez. Je sais que vous avez besoin d'un petit pécule pour démarrer votre affaire de crevettes et votre part des gains, une fois les frais déduits, s'élève à un petit peu moins de cinq mille dollars.

M. Tribble me tend une enveloppe et quand je regarde dedans, il y a un paquet de billets de cent.

— Je vous souhaite toute la réussite possible dans votre entreprise, qu'il me dit.

Il appelle un taxi et nous fait conduire à la gare. Il s'occupe aussi de faire voyager Sue dans une cage dans le wagon à bagages, et il dit que je pourrai aller le voir dans son wagon et lui apporter à manger et boire tout au long du voyage. Ils apportent la cage, Sue entre dedans et ils l'emportent.

— Eh bien, bonne chance, Forrest, dit M. Tribble en me serrant la main. Voici ma carte, alors on reste en contact et vous me tenez au courant, d'accord ?

Je prends sa carte et je lui serre encore la main, et je suis désolé de partir, parce que M. Tribble est vraiment quelqu'un de chouette et je

l'ai déçu. Assis à ma place dans le train, je regarde par la fenêtre et M. Tribble est toujours là sur le quai. Au moment où le train démarre, il lève la main et me fait au revoir.

Et comme ça, me v'là reparti, et pendant un bon moment, cette nuit-là, j'ai eu la tête pleine de rêves – je rentrais à la maison, j'ai vu ma maman, ce pauvre vieux Bubba, mon élevage de crevettes et, bien sûr, Jenny Curran aussi. Mais plus que tout au monde, ce que j'aurais voulu, c'était être un peu moins branquignol.

BON, EH BEN, ça y est finalement, me v'là revenu à la maison.

Le train est arrivé à la gare de Mobile vers trois heures du matin, ils ont sorti Sue de sa cage et on s'est retrouvés comme ça sur le quai. Il y avait personne d'autre dans les parages, à part un type qui balayait par terre et un autre qui roupillait sur un banc. Je suis parti à pied avec Sue vers le centre-ville, et on a fini par trouver un endroit pour dormir, dans un bâtiment abandonné.

Le lendemain matin, j'ai trouvé des bananes pour Sue sur les quais et un petit bar-resto où j'ai pris un méga petit déjeuner – semoule, œufs au bacon, pancakes et tout – et puis je me suis dit qu'il fallait bien faire *quelque chose* pour nous dénicher un hébergement, alors je suis parti en direction de l'asile des Petites Sœurs des Pauvres. En chemin, on est passés là où il y avait notre ancienne maison, et il restait plus rien, à part un champ de mauvaises herbes et un peu de bois brûlé. Ça m'a fait drôle de voir ça et on a poursuivi notre chemin.

Quand on est arrivés à la maison des pauvres, j'ai dit à Sue de m'attendre dans la cour pour ne pas effrayer les sœurs et je suis entré pour me renseigner au sujet de Maman.

La mère supérieure a été très gentille, et elle m'a dit qu'elle ne savait pas où était Maman, sauf qu'elle était partie avec le protestant, mais que je pourrais demander aux alentours du parc, vu qu'elle s'y rendait souvent pour s'asseoir l'après-midi avec d'autres dames. Alors j'ai pris Sue et on y est allés.

Il y avait quelques dames assises sur les bancs, je suis allé les voir et j'ai dit à une d'elles qui j'étais, et elle a jeté un coup d'œil à Sue et elle m'a fait :

— C'est vrai que j'aurais pu m'en douter.

Après, elle a ajouté qu'elle avait entendu dire que Maman travaillait comme repasseuse dans une teinturerie à l'autre bout de la ville, alors Sue et moi on est repartis et pas de doute, c'était bien ma pauvre maman qu'était là à suer sur un pantalon dans la blanchisserie.

Quand elle m'a vu, elle a tout laissé tomber pour se jeter dans mes bras. Et v'là qu'elle se met à pleurer, à se tortiller les mains et renifler, juste comme dans mes souvenirs. Ma bonne vieille maman.

— Oh, Forrest, qu'elle me fait comme ça. Te voilà enfin revenu à la maison. Il s'est pas passé un jour sans que je pense à toi, et tous les soirs, je me suis endormie en pleurant depuis que tu es parti.

Ça, ça ne m'a pas étonné du tout, et puis je lui ai demandé au sujet

du protestant.

— Cette espèce de sale putois, elle a dit. J'aurais dû me méfier avant de partir avec un protestant. Il s'était pas passé un mois qu'il m'a larguée pour une gamine de seize ans – et lui qu'en avait presque soixante. Tu peux me croire, Forrest, ces protestants, ils ont aucune morale.

Juste à ce moment, quelqu'un hurle dans le magasin :

— Gladys, z'auriez pas laissé le fer à vapeur sur un pantalon ?

— Oh, mon Dieu ! crie Maman et elle se précipite à l'intérieur.

Tout d'un coup, une colonne de fumée noire s'échappe par la fenêtre et les gens à l'intérieur se mettent à brailler et beugler comme des malades, et aussitôt après, je vois Maman qui se fait sortir du magasin par un grand type chauve tout moche qui hurle après elle en la bousculant.

— Dehors ! Dehors ! il gueule comme ça. Cette fois, ça suffit ! C'est le dernier pantalon que vous me brûlez !

Maman pleurniche en couinant et moi, je m'avance vers le type et je lui dis :

— Vous feriez mieux d'enlever vos pattes de ma maman.

— Et t'es qui, toi ? qu'il me demande.

— Forrest Gump, je réponds.

Et il me dit :

— Eh ben, vire ton cul d'ici, toi aussi, et emmène ta mère avec toi, parce qu'elle travaille plus ici !

— Vous avez intérêt à pas parler comme ça devant ma maman, je lui dis.

— Ah ouais ? qu'il me répond. Et tu vas faire quoi, sinon ?

Alors je lui ai fait voir.

D'abord, je l'ai attrapé et je l'ai soulevé. Puis je l'ai porté à l'intérieur, là où ils lavaient le linge dans une de ces énormes machines à laver qu'ils utilisent pour les couettes et les tapis, j'ai ouvert le couvercle et je l'ai fourré dedans, j'ai refermé le couvercle et j'ai mis le bouton sur ESSORAGE.

Quand je suis parti, l'enfoiré en était bientôt au RINÇAGE.

Maman se tamponne les yeux avec un mouchoir et pleurniche :

— Oh, Forrest, voilà que j'ai perdu mon boulot !

— Te fais pas de mouron, Maman, ça va aller, parce que j'ai un plan.

— Comment tu peux faire pour avoir un plan, Forrest ? Tu es un idiot. Comment un pauvre idiot pourrait avoir un plan ?

— Attends un peu et tu verras.

N'empêche, je suis content de partir du bon pied dès mon premier jour à la maison.

On s'en va de là et on file à la pension où Maman a sa chambre. Je lui présente Sue et elle me dit que ça lui fait plaisir de voir que j'ai au moins un ami en quelque sorte – même si c'est un singe.

Bon, enfin, Maman et moi, on mange à sa pension et elle va chercher une orange dans la cuisine pour Sue, et après, Sue et moi, on va à la gare routière prendre un bus pour Bayou La Batre, où vivent les parents de Bubba. Aussi sûr que 2 et 2 font 4, quand je suis parti, Maman se tenait sur la véranda de la pension et sanglotait en s'essuyant les yeux. Mais vu que je lui avais donné la moitié de mes cinq mille dollars pour la remettre à flot et payer son loyer et tout en attendant que je sois installé moi-même, j'avais pas vraiment de peine.

Le bus arrive à Bayou La Batre et on a pas trop de mal à trouver la maison de Bubba. Il est à peu près huit heures du soir, je frappe à la porte et au bout d'un moment, un petit bonhomme assez vieux apparaît et me demande ce que je veux. Je lui dis qui je suis et que j'ai connu Bubba quand je jouais au football et qu'on s'est revus à l'armée. Ça le rend un peu nerveux, mais il m'invite à entrer. J'ai dit à Sue de rester dehors, dans le jardin, et de pas trop se faire voir, vu qu'ils ont sûrement jamais rien vu qui lui ressemble dans le coin.

Bon, enfin, c'est le papa de Bubba et il m'offre un verre de thé glacé et il se met à me poser des tas de questions. Il me demande des trucs sur Bubba, comment il s'est fait tuer et tout ça, et je lui raconte du mieux que je peux.

À la fin, il me dit :

— Il y a quelque chose que j'arrête pas de me demander depuis toutes ces années, Forrest – à ton avis, pourquoi il est mort, Bubba ?

— Parce qu'il a pris une balle, je lui réponds.

— Non, c'est pas ça que je veux dire, qu'il me fait. Ce que je veux dire, c'est pourquoi ? Pourquoi on est allés là-bas ?

Je réfléchis un instant et je dis :

— Eh ben, on essayait de faire ce qu'il fallait, je crois. On faisait juste ce qu'on nous disait de faire.

— Mais, est-ce que tu penses que ça valait le coup ? Ce qu'on a fait ? Tous ces garçons qui se sont fait tuer de cette façon ?

— Écoutez, que je lui dis, moi, je suis qu'un pauvre idiot, voyez. Mais si vous voulez mon opinion, je pense que c'était une grosse connerie.

Le papa de Bubba hoche la tête et il fait :

— C'est bien ce que je me disais.

Bon, enfin, je raconte pourquoi je suis venu là. Je lui raconte que Bubba et moi, on avait prévu de monter une petite affaire de crevettes, que j'ai rencontré ce vieux niak quand j'étais à l'hôpital et qu'il m'a montré comment élever des crevettes, et il trouve ça vraiment intéressant et me pose des tas de questions, quand tout d'un

coup, il y a un énorme vacarme dans le jardin.

— Il y a quelque chose qui s'en prend à mes poulets, crie le papa de Bubba, et il va décrocher un fusil derrière la porte et sort sur la véranda.

— Faut que je vous dise un truc, je commence.

Et je lui explique que Sue est là, avec moi – sauf qu'il y a plus de Sue dans les parages.

Le papa de Bubba retourne à l'intérieur chercher une lampe de poche et il la balade partout dans le jardin. Il éclaire sous un gros arbre, et là, il y a un bouc – un énorme bouc, en train de gratter la terre. Il braque la lampe en haut, dans l'arbre, et on voit ce pauvre Sue, assis sur une branche, à moitié mort de peur.

— Ce bouc, il me fait ça sans arrêt, dit le papa de Bubba. Va-t'en d'ici ! qu'il crie, et il jette un bâton au bouc.

Une fois que l'animal est parti, Sue redescend de l'arbre et on le laisse entrer à l'intérieur.

— C'est quoi, ça ? me demande le papa de Bubba.

— Un orang-outang, je réponds.

— Ça ressemble un peu à un gorille, non ?

— Un petit peu, mais c'en est pas un.

Bon, enfin, le papa de Bubba nous dit qu'on peut dormir là, et que dans la matinée, il viendra avec nous voir si on peut trouver un endroit pour démarrer l'élevage de crevettes. Il y avait une petite brise qui soufflait du bayou, et on entendait les grenouilles et les grillons, et même, de temps en temps, le bruit d'un poisson qui sautait hors de l'eau. C'était un endroit chouette et tranquille, et je me suis tout de suite dit qu'ici, je ne m'attirerais pas d'ennuis.

De bon matin, le lendemain, on se lève et le papa de Bubba a préparé un solide petit déjeuner, avec de la saucisse faite maison, des œufs frais, des petits pains et de la mélasse, et après, il nous emmène, Sue et moi, sur une petite barque et avec sa perche, il nous conduit à travers le bayou. Tout est calme, et il y a une petite brume sur l'eau. Par moments, un gros oiseau s'envole du marais.

— Bon, dit le papa de Bubba, c'est ici que l'eau salée arrive avec la marée, et il nous montre un haut-fond qui s'enfonce dans le marais. Il y a quelques beaux étangs par ici, et moi, si j'étais à ta place, c'est cet endroit que je choisirais.

Avec sa perche, il nous pousse vers le haut-fond.

— Tiens, tu vois, là, il y a un bout de terrain surélevé, et tu peux voir le toit d'une cabane. C'était le vieux Tom LeFarge qui vivait là, mais ça fait quatre ou cinq ans qu'il est mort maintenant. Ça appartient plus à personne. Si tu veux, tu peux la rafistoler un peu et t'y installer. La dernière fois que j'ai jeté un coup d'œil, il y avait deux

vieilles barques tirées sur la rive. Sûr qu'elles valent pas grand-chose, mais si tu les calfates bien, elles devraient pouvoir flotter.

Il nous pousse plus loin et continue :

— Le vieux Tom, il avait posé des caillebotis pour traverser le marécage jusqu'aux étangs. Il pêchait et tirait les canards. Tu pourrais sûrement les remettre en état. Ça te ferait un chemin pour te déplacer par ici.

Eh ben, vous pouvez me croire, ça m'avait l'air idéal. Le papa de Bubba dit qu'il y a toujours des œufs de crevettes dans ces hauts-fonds et le bayou, et ça serait pas difficile d'en prendre un paquet à l'épuisette pour démarrer l'élevage. Il me dit aussi que d'après ce qu'il sait, les crevettes, ça mange de la farine de graines de coton, et ça, c'est bien, vu que c'est pas cher du tout.

Le plus important à faire, c'est de fermer ces étangs avec des filets à fines mailles, de rafistoler la cabane pour y vivre, et de faire des provisions de beurre de cacahuète, de confiture, de pain et plein de trucs de ce genre. Et après, on sera prêts à démarrer notre élevage.

Alors on s'y est mis le jour même. Le papa de Bubba m'a ramené et on est allés en ville pour commencer à acheter nos provisions. Il m'a dit qu'on pouvait utiliser sa barque jusqu'à ce qu'on ait réparé les nôtres, et cette nuit-là, Sue et moi on a dormi dans la petite cabane pour la première fois. Il a plu et il y avait une fuite de dingue dans le toit, mais je m'en fichais. Le lendemain matin, je suis sorti pour la colmater.

Ça m'a pris presque un mois pour tout mettre en route – retaper la cabane, réparer les barques et les caillebotis dans le marécage, puis poser les filets autour d'un des étangs. Le jour d'introduire les crevettes est enfin venu. Je suis allé acheter une épuisette et Sue et moi, on a pris la barque et on a pêché presque toute la journée. Ce soir-là, on a dû avoir dans les cinquante livres de crevettes dans notre seau et on est allés les verser dans l'étang. Ça crissait, ça gesticulait dans tous les sens et ça dansait sur l'eau. Bon sang, que c'était chouette à voir.

Le lendemain matin, on est allés acheter cinq cents livres de farine de graines de coton et on en a jeté une centaine de livres dans l'étang pour nourrir les crevettes, et l'après-midi, on a mis des filets dans un autre étang. On a fait ça tout l'été, tout l'automne, tout l'hiver et tout le printemps suivant, et à ce moment-là, on avait quatre étangs en activité, et tout se présentait bien. Le soir, je m'asseyais sur le perron de la cabane et je jouais de l'harmonica et le samedi soir, j'allais en ville m'acheter un pack de bières et moi et Sue, on se pintait un bon coup. J'ai fini par avoir l'impression d'avoir trouvé ma place, de faire un vrai boulot, et je me suis dit qu'une fois que j'aurais fait mon premier ramassage de crevettes et que je les aurai vendues, peut-être

que ça sera le moment de retrouver Jenny pour voir si elle m'en veut toujours.

C'EST PAR UNE CHOUETTE JOURNÉE DE JUIN qu'on s'est dit que c'était le moment de faire notre première récolte de crevettes. Sue et moi, on s'est levés avec le soleil, on est allés à l'étang, on a tendu un filet qu'on a tiré à travers l'étang jusqu'au moment où il est resté accroché à quelque chose. Sue a essayé de le dégager, après j'ai essayé à mon tour, puis on a essayé ensemble, et on a fini par comprendre que le filet n'était pas bloqué – il était juste tellement plein de crevettes qu'on ne pouvait plus le bouger !

Ce soir-là, on avait récolté dans les trois cents livres de crevettes et on a passé la nuit à les trier par taille. Le lendemain matin, on les a mises dans des paniers et on les a chargées sur notre barque. C'était tellement lourd qu'on a failli couler avant d'arriver à Bayou La Batre.

Il y avait une usine de conditionnement de produits de la mer, et Sue et moi, on a transporté les crevettes du quai à la salle de pesée. Après avoir tout charrié, on a reçu un chèque de huit cent soixante-cinq dollars ! C'était le premier argent que je gagnais honnêtement depuis que j'avais joué de l'harmonica pour les Cracked Eggs.

Tous les jours, pendant presque deux semaines, Sue et moi on a récolté des crevettes pour les porter à l'usine de conditionnement. Une fois tout terminé, on avait gagné au total neuf mille sept cents dollars et vingt-six cents. Cette affaire de crevettes était un succès !

Eh ben, vous pouvez me croire, c'était un sacré moment de bonheur. On a porté un panier de crevettes au papa de Bubba, ça lui a fait très plaisir et il nous a dit qu'il était fier de nous et qu'il regrettait que Bubba soit pas là aussi. Après, Sue et moi, on a pris le bus pour aller fêter ça à Mobile. En premier, je suis allé voir ma maman à sa pension et quand je lui ai dit pour l'argent et tout, ça n'a pas manqué, elle a eu les larmes aux yeux.

— Oh, Forrest, qu'elle me dit. Je suis si fière de toi – tu t'en sors vraiment bien, pour un attardé.

Bon, enfin, je raconte à Maman que j'ai prévu d'avoir trois fois plus d'étangs à crevettes l'année suivante, et qu'on a besoin de quelqu'un pour s'occuper de l'argent, surveiller nos dépenses et tout, et je lui demande si elle veut bien s'en charger.

— Tu veux dire qu'il faut que je déménage jusqu'à Bayou La Batre ? qu'elle demande. Il se passe rien là-bas. Qu'est-ce que je vais y faire ?

— Compter l'argent, je lui réponds.

Après, Sue et moi, on part en ville pour s'offrir un bon repas. Je vais

sur les quais et j'achète un régime de bananes pour Sue, puis je me paie le plus gros steak que je peux trouver, avec de la purée de pommes de terre, des petits pois et tout le reste. Ensuite, je décide d'aller boire une bière quelque part, et juste comme je passe devant ce bar mal éclairé près des quais, j'entends des cris et des gros mots, et même après toutes ces années, je reconnais cette voix. Je passe la tête à la porte, et pas de doute, c'est bien ce vieux Curtis, de la fac !

Curtis est très heureux de me revoir, il me traite de trouduc, d'enfoiré et de connard et de tous les trucs sympas qu'il peut imaginer. J'apprends qu'après la fac, il a continué le football en pro avec l'équipe des Washington Redskins, et puis il s'est fait virer après avoir mordu le popotin de la femme du propriétaire de l'équipe pendant une soirée. Il a joué dans deux autres équipes pendant quelques années, mais après il s'est trouvé un job comme docker sur les quais, ce qui correspond pile-poil, comme il dit, au niveau d'éducation qu'il a reçu à l'université.

Bon, enfin, Curtis me paie deux bières et on parle du bon vieux temps. Il me dit que Snake a joué quarterback pour les Green Bay Packers, jusqu'à ce qu'il se fasse prendre en train de descendre toute une bouteille de vodka polonaise à la mi-temps d'un match contre les Minnesota Vikings. Après, il est allé jouer pour les New York Giants, jusqu'au jour où il a voulu utiliser la tactique de la Statue de la Liberté dans le troisième quart temps du match contre les Rams. Le coach des Giants a dit que plus personne n'avait utilisé cette tactique de la Statue de la Liberté en football pro depuis 1931, et que Snake n'avait aucune raison de l'utiliser maintenant. Mais en fait, me dit Curtis, c'était pas du tout la tactique de la Statue de la Liberté. La vérité, d'après Curtis, c'est que Snake était tellement défoncé que quand il a reculé pour effectuer la passe, il a complètement oublié de lancer le ballon, et l'ailier gauche a vu par hasard ce qui se passait et il a couru pour se mettre derrière lui et prendre le ballon. Bon, enfin, Curtis dit que maintenant, Snake est assistant-coach dans une toute petite équipe quelque part en Géorgie.

Après deux bières, j'ai une idée et j'en parle à Curtis.

— Ça te plairait de travailler pour moi ? je lui demande.

Curtis se met à jurer et brailler, mais au bout d'une minute ou deux, je me dis qu'il essaie de savoir ce que je veux qu'il fasse, alors je parle de mon élevage de crevettes et je lui explique que nous allons développer notre activité. Il jure et braille encore un peu, mais en gros, ce qu'il dit, c'est "oui".

Et comme ça, tout l'été et l'automne, puis le printemps suivant, on a bossé dur, Sue, Maman, Curtis et moi, et j'ai même donné du boulot au papa de Bubba. Cette année-là, on a ramassé presque trente mille

dollars et on s'agrandit sans arrêt. Ça pourrait pas aller mieux. Maman ne pleurniche pratiquement plus et une fois, on a même vu Curtis sourire – mais dès qu'il a remarqué qu'on le regardait, il s'est tout de suite remis à jurer et râler. En ce qui me concerne, je suis pas aussi heureux que je pourrais l'être, vu que je pense beaucoup à Jenny et à ce qu'elle est devenue.

Un jour, j'ai décidé de faire quelque chose. C'était un dimanche, je me suis mis sur mon trente et un et j'ai pris le bus pour Mobile, et je suis allé voir la maman de Jenny. Elle était assise chez elle, en train de regarder la télé quand j'ai frappé à la porte.

Quand je lui ai dit mon nom, elle a fait :

— Forrest Gump ! J'arrive pas à y croire. Mais entre donc.

Bon, on s'assoit et elle me demande comment va Maman et ce que je fais et tout ça, et au bout d'un moment, je finis par lui demander des nouvelles de Jenny.

— Oh, je n'en ai pas beaucoup ces temps-ci, me dit Mme Curran. Je crois qu'ils habitent quelque part en Caroline du Nord.

— Elle vit en colocation ou un truc comme ça ?

— Oh, tu ne le savais pas, Forrest ? Jenny s'est mariée.

— Mariée ?

— Il y a deux ans. Elle vivait dans l'Indiana. Puis elle est allée à Washington et tout d'un coup, j'ai reçu une carte postale me disant qu'elle s'était mariée et qu'ils allaient s'installer en Caroline du Nord, il me semble. Tu veux que je lui dise quelque chose de ta part, si jamais elle me donne des nouvelles ?

— Non, m'dame. Pas vraiment. Dites-lui peut-être que je lui souhaite bonne chance et tout.

— Je n'y manquerai pas, me dit Mme Curran. Ça me fait vraiment plaisir que tu sois passé.

Je sais pas, je pense que j'aurais dû m'attendre à un truc comme ça, mais c'était pas le cas.

Je sentais mon cœur battre comme un tambour, mes mains étaient froides et moites et je ne pensais qu'à une chose, aller quelque part, pour me recroqueviller, comme quand Bubba était mort, et c'est ce que j'ai fait. J'ai trouvé des buissons au fond d'un jardin, chez quelqu'un, je me suis glissé en dessous et je me suis roulé en boule. Je crois bien que je me suis même mis à sucer mon pouce, ce que j'avais pas fait depuis longtemps, vu que ma maman n'arrêtait pas de dire que c'était le signe que quelqu'un est idiot, sauf si c'est un bébé. Bon, enfin, je sais pas combien de temps je suis resté là comme ça. Un jour et demi, j'imagine.

J'en voulais pas à Jenny, elle avait fait ce qu'elle avait à faire. Après tout, je suis un idiot, et même si vous avez beaucoup de femmes qui

disent qu'elles ont épousé un idiot, elles n'imaginent pas ce qui les attendrait si jamais elles en épousaient un vrai de vrai. En fait, je m'en voulais surtout à moi, parce que, d'une certaine façon, j'en étais arrivé à croire vraiment que Jenny et moi, on finirait par se retrouver un jour. Et quand j'ai appris de sa maman qu'elle était mariée, c'était comme si une partie de moi était morte et ne reviendrait plus jamais, parce que se marier, c'est pas comme s'en aller. Se marier, c'est du sérieux. À un moment, pendant cette nuit-là, je me suis mis à pleurer, mais ça n'a pas changé grand-chose.

Plus tard, dans l'après-midi, je suis ressorti des buissons et je suis rentré à Bayou La Batre. J'ai parlé à personne de ce qui s'était passé, parce que je me suis dit que ça servirait à rien. Il y avait des trucs à faire dans les étangs, réparer des filets et tout ça, alors je suis allé m'occuper de ça tout seul. Quand j'ai eu fini, il faisait nuit et j'ai pris une décision – je me suis dit que j'allais me donner à fond à mon affaire de crevettes et m'abrutir de travail. C'était tout ce que je pouvais faire.

Et c'est ce que j'ai fait.

Cette année-là, on a fait soixante-quinze mille dollars de chiffre d'affaires, et l'entreprise s'est tellement agrandie que j'ai dû engager d'autres personnes pour m'aider. Le premier, c'est ce vieux Snake, le quarterback de l'université. Son boulot dans la toute petite équipe de football lui plaisait pas trop, alors je l'ai pris pour qu'il travaille avec Curtis, ils sont responsables du dragage des étangs et du déversoir. Après, j'ai appris que coach Fellers, du lycée, avait pris sa retraite, et je lui ai donné du boulot, et à ses deux assistants, qui ont pris leur retraite aussi, ils travaillent sur les barques et sur les quais.

Rapidement, les journaux ont eu vent de ce qui se passait et ils ont envoyé un reporter m'interviewer pour un article du genre "un enfant du pays fait fortune". C'est sorti le dimanche d'après avec une photo de moi avec Maman et Sue et le titre qui disait : UN AUTHENTIQUE IDIOT ASSURE SON AVENIR DANS UNE ACTIVITÉ MARITIME EXPÉRIMENTALE.

Bon, enfin, pas longtemps après, Maman me dit qu'on a besoin de quelqu'un pour l'aider à tenir la comptabilité et aussi nous conseiller financièrement, du fait qu'on gagne énormément d'argent. J'y réfléchis un moment, puis je décide de contacter M. Tribble, vu qu'il avait gagné pas mal de fric dans les affaires avant de prendre sa retraite. Il me dit qu'il est ravi que je l'aie appelé et qu'il prend le prochain avion.

Une semaine après son arrivée, M. Tribble me dit qu'il faut qu'on s'asseye et qu'on parle.

— Forrest, il me fait, ce que vous avez accompli ici est absolument remarquable, mais vous en êtes arrivé à un point où vous devez mettre

en place des mesures financières sérieuses.

Je lui demande à quel sujet, et il me répond :

— Investir ! Vous diversifier ! Écoutez, d'après mes estimations, cette prochaine année fiscale, vous allez faire un bénéfice d'environ cent quatre-vingt-dix mille dollars. L'année suivante, ce sera pratiquement un quart de million de dollars. Il faut réinvestir ces bénéfices, sinon les impôts vont vous tomber dessus et vous dépouiller. Réinvestir, c'est le cœur même du business à l'américaine !

Alors, c'est ce qu'on a fait.

M. Tribble s'est occupé de tout ça et on a créé deux ou trois sociétés. La première, c'était "Les Crustacés de Gump", la deuxième "Les crabes farcis de Sue" et il y en avait une troisième, "Les écrevisses à l'étouffée de Maman".

Bon, le quart de million a vite donné un demi-million, et l'année d'après un million, et ainsi de suite, si bien que quatre ans plus tard, on faisait un chiffre d'affaires annuel de cinq millions de dollars. Maintenant, on a près de trois cents employés, et j'ai embauché le Fumier et le Légume, qui ont arrêté le catch, on les emploie à charrier les caisses dans les hangars. On a tout fait pour retrouver ce pauvre Dan, mais il a disparu sans laisser de traces. On a mis la main sur Mike, l'organisateur de matchs de catch, et on lui a confié les relations publiques et la publicité. M. Tribble a même suggéré à Mike de faire appel à Raquel Welch pour tourner quelques pubs pour nous à la télé. Ils l'ont déguisée en crabe et elle danse en disant "Le crabe, on ne sait pas ce que c'est tant qu'on n'a pas goûté celui de Sue !"

Bon, enfin, ça marche du tonnerre. On a une flotte de camions réfrigérés, et une flotte de bateaux, pour les crevettes, pour les huîtres et pour la pêche. On a notre propre usine de conditionnement, un immeuble de bureaux, on a investi en masse dans l'immobilier – immeubles en copropriété, centres commerciaux – et on a des intérêts dans le pétrole et le gaz. On a embauché le Pr Quackenbush, le prof d'anglais d'Harvard, qui s'est fait virer pour avoir agressé une étudiante, et on l'a mis à la cuisine pour "Les écrevisses à l'étouffée de Maman". On a même pris le colonel Gooch, qui a été expulsé de l'armée après notre tournée pour ma Médaille d'Honneur. M. Tribble l'a chargé des "activités secrètes".

Maman m'a fait construire une grande maison, parce qu'elle dit qu'une vieille cabane, ça convient pas à un chef d'entreprise comme moi. Elle dit que Sue peut rester dans la cabane et avoir l'œil sur ce qui se passe sur place. Maintenant, je dois mettre un costume tous les jours et trimballer un porte-documents comme un avocat. J'ai sans arrêt des réunions et je dois écouter des tas de conneries qui ressemblent à du charabia de pygmée et les gens me donnent du "Monsieur Gump" et tout. À Mobile, ils m'ont remis les clés de la ville

et m'ont demandé d'entrer au conseil d'administration de l'hôpital et de l'orchestre symphonique.

Et puis v'là qu'un beau jour, des gens passent me voir au bureau et ils me disent qu'ils veulent que je me présente aux élections pour le Sénat des États-Unis.

— Vous êtes parfait pour ce rôle, me dit un type qui porte un costume en seersucker et fume un gros cigare. Ancienne star de football avec l'Ours Bryant comme coach, héros de guerre, célèbre astronaute, confident de présidents – que peut-on demander de plus ? il me fait comme ça.

M. Claxton, qu'il s'appelle.

— Écoutez, je lui réponds, je ne suis qu'un pauvre idiot. Je ne connais rien à la politique.

— Alors vous y serez parfaitement à votre place ! il me dit. Écoutez, nous avons besoin d'hommes bien comme vous. Le Sel de la terre, je vous le dis ! Le Sel de la terre !

J'aimais pas plus cette idée que la plupart des idées que les gens ont pour moi, vu que les idées des autres, c'est généralement ce qui m'attire des ennuis. Mais quand j'en parle à ma maman, ça manque pas, elle a les larmes aux yeux et elle est toute fière, et elle me dit que ça serait la réalisation de tous ses rêves, voir son fils Sénateur des États-Unis.

Bon, le jour arrive où on va annoncer ma candidature. M. Claxton et les autres ont loué l'auditorium de Mobile et ils me traînent sur la scène devant une foule qui a payé cinquante cents par tête pour venir écouter mes conneries. Ça commence par tout un tas de discours interminables, puis c'est mon tour.

— Mes chers compatriotes, je dis.

M. Claxton et les autres m'ont écrit mon discours et après il y aura des questions du public. Les caméras de la télé roulent, les flashes crépitent et les reporters griffonnent sur leurs blocs-notes. Je lis tout mon discours, qu'est pas très long et qui veut pas dire grand-chose, mais qu'est-ce que j'en sais ? Je ne suis qu'un pauvre idiot.

Quand j'ai fini de parler, une journaliste se lève et jette un coup d'œil sur son bloc.

— Nous sommes au bord de la catastrophe nucléaire, qu'elle fait. L'économie est en ruine, notre nation est vilipendée dans le monde entier, la criminalité règne dans nos villes, des gens meurent de faim tous les jours, la religion a déserté nos maisons, la cupidité et l'avarice sévissent partout, nos agriculteurs sont fauchés, les étrangers envahissent le pays et prennent nos emplois, nos syndicats sont corrompus, des bébés meurent dans les ghettos, les impôts sont injustes, dans nos écoles c'est le désordre complet, et la famine, la peste et la guerre planent au-dessus de nos têtes comme un nuage

menaçant – à la vue de tout ceci, monsieur Gump, elle me demande, quel est, selon vous, le problème le plus urgent actuellement ?

On entendrait une mouche voler tellement la salle est silencieuse.

— J'ai envie de faire pipi, que je fais.

Et là, la foule se déchaîne ! Les gens se mettent à m'acclamer, à pousser des hurras, à hurler et agiter les mains en l'air. Dans le fond de la salle, quelqu'un commence à scander quelque chose et rapidement, tout l'auditorium reprend :

— ON A ENVIE DE FAIRE PIFI ! ON A ENVIE DE FAIRE PIFI ! ON A ENVIE DE FAIRE PIFI !

Ma maman, qui est assise derrière moi sur la scène, se lève et vient m'écarter de la tribune.

— Tu devrais avoir honte, qu'elle me dit. Parler de cette façon en public.

— Non, non, dit M. Claxton. C'est parfait ! Ils adorent ça. Ce sera le slogan de notre campagne !

— Quoi donc ? demande Maman, les yeux rétrécis à la taille de deux petites perles.

— *On a envie de faire pipi* ! répond M. Claxton. Écoutez-les ! Personne n'a jamais eu un tel contact avec le peuple !

Mais Maman, elle adhère pas du tout à cette idée.

— Personne a jamais entendu parler d'un slogan de campagne comme ça ! elle dit. C'est vulgaire et dégoûtant – et en plus, qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est symbolique, dit M. Claxton. Pensez donc, on va avoir ça sur des panneaux, des affiches, des autocollants pour pare-chocs de voiture. On va faire des spots publicitaires à la télé, des annonces à la radio. Un coup de génie, voilà ce que c'est. *On a envie de faire pipi*, ça symbolise l'envie de se libérer du joug de l'oppression du gouvernement, d'évacuer tout ce qui ne va pas dans ce pays... Cela évoque la frustration et le soulagement à venir.

— Quoi ? demande Maman d'un air suspicieux. Vous avez perdu l'esprit ?

— Forrest, dit M. Claxton, vous êtes en route pour Washington.

Ça m'en avait tout l'air. La campagne marchait bien et "On a envie de faire pipi" était devenu le refrain du jour. Les gens le criaient dans la rue, depuis leurs voitures et dans les bus. Les commentateurs à la télé, les chroniqueurs dans les journaux passaient beaucoup de temps à expliquer ce que cela voulait dire. Les prêcheurs le hurlaient de leurs chaires, les enfants le chantaient à l'école. On commençait à avoir l'impression que j'avais gagné cette élection d'avance et d'ailleurs mon adversaire était tellement désespéré qu'il avait inventé son propre slogan : *Moi aussi, j'ai envie de faire pipi*, et il l'avait placardé dans tout l'État.

Et puis tout est parti en eau de boudin, comme j'en avais eu peur.

La vague "J'ai envie de faire pipi" est venue à l'attention des médias nationaux et rapidement, le *Washington Post* et le *New York Times* ont envoyé leurs journalistes d'investigation regarder ça de plus près. Ils m'ont posé des tas de questions, ils étaient vraiment sympas et amicaux, mais après, ils sont repartis et ont commencé à fouiner dans mon passé. Et un jour, l'histoire a fait la une de tous les journaux du pays. "La carrière mouvementée d'un candidat aux sénatoriales", disaient les gros titres.

D'abord, ils racontaient que j'avais échoué à l'université dès la première année. Ensuite, ils ont ressorti cette histoire à la con avec Jenny, quand les flics m'ont embarqué au cinéma. Après, ils sont allés chercher la photo où je montre mon derrière au président Johnson dans la roseraie. Ils ont interrogé des gens au sujet de mon séjour à Boston avec les Cracked Eggs et rapporté que je fumais de la marijuana, et ils ont même mentionné un "soupçon d'incendie volontaire" à l'Université d'Harvard.

Pire, ils ont découvert mes ennuis judiciaires après que j'ai jeté ma médaille au Capitole, et qu'un juge m'avait fait interner en hôpital psychiatrique. Ils étaient aussi au courant de ma carrière de catcheur et que je me faisais appeler l'Âne. Ils sont allés jusqu'à publier une photo de moi ficelé par le Professeur. Pour terminer, ils évoquent "certaines sources" affirmant que j'ai été impliqué dans un "scandale sexuel à Hollywood avec une actrice célèbre".

Ça a été le coup de grâce. M. Claxton a débarqué au quartier général de la campagne en hurlant "On est foutus ! Un coup de poignard dans le dos !" et plein de trucs de ce genre. Mais c'était bien fini. J'ai pas eu le choix, il a fallu que je retire ma candidature et le lendemain, Maman, M. Tribble et moi, on s'est assis à une table pour discuter.

— Forrest, m'a dit M. Tribble, je pense qu'il serait bon pour vous de faire profil bas pendant un moment.

Je savais qu'il avait raison. Sans compter qu'il y avait d'autres choses qui me trottaient dans la tête depuis un bon bout de temps maintenant, même si j'en avais pas parlé.

Quand j'ai démarré mon affaire de crevettes, j'aimais bien le boulot, me lever à l'aube, descendre aux étangs pour relever les filets et récolter les crevettes et tout, et puis m'asseoir devant la cabane, avec Sue, le soir, pour jouer de l'harmonica, acheter un pack de bières le samedi soir et prendre une cuite.

Mais maintenant, c'est plus du tout pareil. Faut que j'aille à toutes sortes de soirées où on nous sert des trucs bizarres à manger et où les dames portent des grandes boucles d'oreilles et toutes ces conneries. Toute la journée, le téléphone arrête pas de sonner et les gens veulent

me poser des tas de questions sur tout et n'importe quoi. Au Sénat, ç'aurait été encore pire. Aujourd'hui, je n'ai plus de temps pour moi et, je sais pas, mais j'ai l'impression que les choses m'échappent.

En plus, quand je me regarde dans le miroir, je vois des rides sur mon visage, j'ai des cheveux gris sur les côtés, et j'ai plus autant d'énergie qu'avant. Je sais que les choses avancent bien côté affaires, mais moi, j'ai la sensation de tourner en rond, de faire du surplace. Je me demande pourquoi je fais tout ça. Il y a longtemps, Bubba et moi on a eu ce projet, et maintenant il a dépassé tout ce qu'on aurait pu espérer, et alors ? C'est bien moins marrant que le jour où j'ai joué contre ces branleurs d'éplucheurs de maïs du Nebraska à l'Orange Bowl, ou que quand je faisais un solo à l'harmonica avec les Cracked Eggs à Boston, ou même que la fois où j'ai regardé les *Beverley Hillbillies* avec ce bon vieux président Johnson.

J'imagine que Jenny Curran a aussi quelque chose à voir avec tout ça, mais puisque personne peut rien y faire, autant oublier ça.

Bon, enfin, je me rends compte qu'il faut que je m'en aille. Maman pleurniche et se tamponne les yeux avec son mouchoir, comme je savais qu'elle ferait, mais M. Tribble comprend parfaitement.

— Pourquoi on ne dirait pas à tout le monde que vous prenez de longues vacances, Forrest, il me dit. Et bien sûr, ce qui vous revient des activités commerciales sera là à votre disposition.

Alors, c'est ce que j'ai fait. Un matin, quelques jours plus tard, j'ai pris un peu de liquide, j'ai fourré quelques affaires dans un sac marin et je suis descendu à l'usine. J'ai dit au revoir à Maman et M. Tribble, puis je suis allé serrer la main de tous les autres – Mike et le Pr Quackenbush, le Fumier et le Légume, Snake, Coach Fellers et ses assistants, et le papa de Bubba et tout le reste.

Puis je suis allé à la cabane voir mon vieux Sue.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? je lui ai demandé.

Sue m'a pris la main, puis il a ramassé mon sac et il l'a porté dehors. On est montés dans la petite barque, on a ramé jusqu'à Bayou La Batre, où on a pris le bus pour Mobile. À Mobile, la femme qui vendait les billets m'a demandé :

— Vous voulez aller où ?

J'ai haussé les épaules, alors elle m'a dit :

— Pourquoi vous allez pas à Savannah ? J'y suis allée une fois, moi, et c'est une ville très chouette.

Alors c'est ce qu'on a fait.

QUAND ON EST DESCENDUS du bus, à Savannah, il pleuvait comme vache qui pisse. Sue et moi, on est allés à la gare, j'ai pris un café et je suis sorti le boire sous les avant-toits, histoire de réfléchir à ce qu'on pourrait bien faire après.

J'avais pas vraiment d'idée, alors après avoir fini mon café, j'ai pris mon harmonica et j'ai commencé à jouer. J'ai joué deux airs et, croyez-moi ou pas, un type qui passait m'a jeté une pièce de vingt-cinq cents dans mon gobelet à café. J'ai joué encore deux morceaux et au bout d'un moment, mon gobelet était à moitié plein de pièces de monnaie.

Quand il s'est arrêté de pleuvoir, Sue et moi on s'est mis à marcher un peu et on est arrivés à un parc au centre-ville. Je me suis assis sur un banc et j'ai continué à jouer et ça n'a pas manqué, les gens se sont mis à jeter des pièces de vingt-cinq ou dix cents dans le gobelet. Sue a pigé le truc, et quand des gens passaient, il leur tendait le gobelet. À la fin de la journée, j'avais récolté presque cinq dollars.

Cette nuit-là, on a dormi sur un banc dans le parc. C'était une belle nuit bien claire, avec des étoiles et la lune. Le matin, on a pris un petit déjeuner et je me suis remis à jouer de l'harmonica au moment où les gens commençaient à partir au travail. On s'est fait huit dollars ce jour-là, et neuf le jour suivant, et à la fin de la semaine, on s'était pas mal débrouillés, tout compte fait. Après le week-end, je suis entré dans une petite boutique de musique pour voir s'ils avaient un harmonica en clé de *sol*, vu que jouer en *do* sans arrêt commençait à devenir monotone. Dans un coin, au fond, j'ai vu qu'ils avaient un clavier d'occasion à vendre. Il ressemblait à celui qu'utilisait George avec les Cracked Eggs, sur lequel il m'avait montré quelques accords.

J'ai demandé combien il en voulait et le type m'a dit deux cents dollars, mais il était prêt à me faire un prix. J'ai acheté le clavier et le gars m'a même installé un support dessus pour que je puisse jouer de l'harmonica en même temps. Ça a fait nettement grimper notre popularité auprès des gens. À la fin de la semaine suivante, on se faisait pratiquement dix dollars par jour, alors je suis retourné à la boutique et j'ai acheté une batterie d'occasion. Au bout de quelques jours, j'ai commencé à pas trop mal me débrouiller. J'ai balancé mon vieux gobelet à café en polystyrène et j'ai pris une jolie tasse en fer-blanc pour Sue qui passait parmi les gens et ça marchait plutôt bien pour nous. Je jouais de tout, de *The Night They Drove Ole Dixie Down* à

Swing Lo, Sweet Chariot, et j'avais aussi trouvé une pension qui acceptait Sue et qui servait le petit déjeuner et le dîner.

Un matin, Sue et moi on allait au parc quand il s'est mis à pleuvoir une fois de plus. Il y a une chose à savoir sur Savannah, c'est qu'il pleut à torrents un jour sur deux, enfin, c'est l'impression qu'on a. On marchait dans la rue et on passait devant un immeuble de bureaux quand d'un seul coup, je vois quelque chose qui me semble vaguement familier.

Il y a un homme en costume sur le trottoir, sous un parapluie et il est debout juste en face d'un grand sac-poubelle en plastique. Il y a quelqu'un sous le sac, qui se protège de la pluie, et tout ce qu'on peut voir, c'est deux mains qui sortent de dessous le sac et qui cirent les chaussures du type en costume. Je traverse la rue pour voir ça de plus près, et croyez-moi si vous voulez, j'aperçois les roulettes d'un de ces petits chariots de transport qui dépassent aussi du sac. J'étais tellement content que j'aurais pu exploser. Je m'approche pour soulever le sac-poubelle et ça manque pas, c'est bien ce vieux Dan en personne, en train de cirer des chaussures pour gagner sa croûte.

— Rends-moi mon sac, espèce de gros lourdaud, dit Dan. Je vais être trempé comme une soupe.

Puis il voit Sue et il me fait :

— Alors vous avez fini par vous marier, hein ?

— C'est un mâle, je lui réponds. Tu te souviens – c'est avec lui que je suis allé dans l'espace.

— Bon alors, tu les cires, mes chaussures, oui ou non ? dit le gars en costume.

— Va te faire foutre, répond Dan, sinon je te coupe tes semelles en deux d'un coup de dent.

Le type demande pas son reste et file.

— Qu'est-ce que tu fous ici, Dan ? que je lui demande.

— À ton avis, qu'est-ce que je suis en train de faire ? Je suis devenu communiste.

— Tu veux dire, comme ceux contre qui on se battait pendant la guerre ?

— Nan, eux c'étaient des communistes niaks. Moi je suis un vrai communiste – Marx, Lénine, Trotsky – toute cette connerie.

— Ben alors, pourquoi tu cires les chaussures ? je lui demande.

— Pour faire honte à ces laquais impérialistes. À la façon dont je vois les choses, tous ceux qui ont des chaussures bien cirées valent pas un pet de lapin, ce qui fait que plus je cire de pompes, plus j'en envoie au diable vite fait bien fait.

— Bon, si tu le dis.

Dan jette son chiffon et se pousse sous un auvent pour se mettre à l'abri.

— Ah, bon, Forrest, je suis pas un foutu communiste, qu'il me dit. De toute façon, ils voudraient pas de quelqu'un comme moi, vu ce que je suis.

— Mais bien sûr que si, Dan. Tu m'as toujours dit que je pouvais être et faire n'importe quoi, suffit de le vouloir – et c'est pareil pour toi.

— Tu crois encore à ces conneries ? il me demande.

— J'ai quand même vu le derrière de Raquel Welch tout nu, je lui fais.

— C'est vrai ? dit Dan. Et il était comment ?

Bon, après ça, Dan, Sue et moi, on a comme qui dirait fait équipe. Dan a pas voulu venir à la pension, et il a continué à dormir dehors sous son sac-poubelle.

— Ça forge le caractère, il disait comme ça.

Il m'a raconté ce qu'il avait fait après avoir quitté Indianapolis. D'abord, il avait perdu tout l'argent du catch aux courses de lévriers et le reste, il l'avait bu. Ensuite, il avait pris un boulot dans un garage, vu que c'était facile pour lui de se fourrer sous les voitures, avec son petit chariot à roulettes et tout, mais il avait fini par en avoir marre de l'huile et de la graisse qui lui dégoulaient dessus sans arrêt.

— Je suis peut-être un clochard cul-de-jatte ivrogne et bon à rien, mais pas question d'avoir l'air d'un basané.

Après, il est retourné à Washington, où il y avait une grande inauguration d'un monument pour les types comme nous qui ont fait la guerre du Vietnam, et quand ils l'ont vu et découvert qui il était, ils lui ont demandé de faire un discours. Mais il s'est tellement bourré à une réception juste avant qu'il a oublié ce qu'il allait dire. Alors il a piqué une bible à l'hôtel où ils l'avaient logé, et quand son tour est venu de parler, il leur a lu la Genèse en entier, et il était sur le point de passer à quelques extraits des Nombres quand ils lui ont coupé le micro et l'ont viré de là. Après, il a essayé de faire la manche pendant un bout de temps, mais il a arrêté, parce que "ça manquait de dignité".

Moi, je lui ai raconté que j'avais joué aux échecs avec M. Tribble, que mon affaire de crevettes marchait super bien, que j'avais été candidat au Sénat des États-Unis, mais apparemment, c'était surtout Raquel Welch qui l'intéressait.

— Ses nichons, tu crois que c'est des vrais ? il m'a demandé.

Ça faisait à peu près un mois qu'on était à Savannah, je dirais, et on se débrouillait plutôt bien. Je faisais mon numéro d'homme-orchestre, Sue faisait la quête et Dan cirait les chaussures du public. Un jour, un type d'un journal est venu nous prendre en photo et il les a publiées en première page. DES CLOCHARDS S'ÉTABLISSENT DANS UN PARC PUBLIC, disait

la légende.

Un après-midi, j'étais là, en train de jouer et de me dire qu'on ferait peut-être mieux de remonter vers Charleston, quand je remarque un petit garçon qui se plante juste devant la batterie et me regarde fixement.

Je jouais *Riding on the City of New Orleans*, mais le petit gars n'arrêtait pas de me regarder, sans sourire ni rien, mais dans ses yeux, il y avait un truc qui brillait et luisait et, d'une drôle de façon, ça me rappelait quelque chose. Je lève la tête, et là, sur le côté de la foule, il y a une dame, et au moment où je la vois, je suis sur le point de m'évanouir.

Croyez-moi si vous voulez, c'est Jenny Curran.

Elle a des bigoudis sur la tête, elle a un peu vieilli et elle a l'air fatiguée, aussi, mais c'est bien Jenny, pas de doute. Je suis tellement surpris que je fais une fausse note à l'harmonica, mais je finis la chanson et Jenny s'approche et prend le petit garçon par la main.

Elle a les yeux qui rayonnent et elle me dit :

— Oh, Forrest, j'ai su que c'était toi quand j'ai entendu l'harmonica. Personne n'en joue comme toi.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? je lui demande.

— On habite ici, maintenant. Donald est directeur commercial-adjoint pour une société qui fabrique des tuiles. Ça fait à peu près trois ans qu'on est là.

Comme j'ai arrêté de jouer, la foule se disperse et Jenny vient s'asseoir à côté de moi sur le banc. Le petit garçon joue avec Sue, et Sue se met à faire la roue pour l'amuser.

— Explique-moi pourquoi tu fais l'homme-orchestre ? demande Jenny. Maman m'a écrit que tu avais une grosse affaire de crevettes là-bas, à Bayou La Batre, et que tu étais devenu millionnaire.

— C'est une longue histoire, je lui réponds.

— Tu ne t'es pas encore attiré des ennuis, dis, Forrest ?

— Nan, pas cette fois. Et toi ? Ça va bien ?

— Oh, je dirais que oui. Je suppose que j'ai ce que je voulais.

— C'est ton petit garçon ? je lui demande.

— Oui, il est mignon, pas vrai ?

— Et comment ! C'est quoi son nom ?

— Forrest.

— Forrest ? Tu l'as appelé comme moi ?

— C'était obligé, elle dit tout doucement. Après tout, c'est à moitié le tien.

— À moitié quoi ?

— C'est ton fils, Forrest.

— Mon quoi ?

— Ton fils. Le petit Forrest.

Je l'ai regardé, il était là, en train de se tordre de rire et d'applaudir en voyant Sue faire le poirier.

— J'imagine que j'aurais dû t'en parler, dit Jenny. Mais quand je suis partie d'Indianapolis, j'étais enceinte, tu vois. Je n'ai rien voulu dire. Je ne sais pas pourquoi. J'avais le sentiment..., comment dire, tu te faisais appeler "L'Âne" et tout ça, et moi, j'allais avoir ce bébé. J'étais inquiète, d'une certaine façon, je me demandais comment il allait être.

— Tu veux dire, s'il allait être idiot ?

— Ben, en quelque sorte, oui. Mais regarde Forrest, tu vois ? Il est pas idiot du tout ! Il est intelligent comme tout, il va passer dans la classe supérieure cette année. Il n'a eu que des 20 sur 20 l'année dernière. Tu te rends compte ?

— T'es sûre que c'est le mien ? je demande.

— Aucun doute. Il veut être joueur de football quand il sera grand – ou astronaute.

Je jette un autre coup d'œil vers le petit gars, c'est un beau petit garçon, costaud. Il a les yeux clairs et il a pas l'air d'avoir peur de quoi que ce soit. Il joue au morpion par terre avec Sue.

— Bon, je dis, et ton... euh...

— Donald ? Il ne sait rien de toi. Tu vois, je l'ai rencontré juste après être partie d'Indianapolis. Mon ventre commençait juste à se voir et je ne savais pas quoi faire. C'est quelqu'un de chouette et gentil. Il s'occupe bien de Forrest et de moi. On a une maison et deux voitures et tous les samedis, il nous emmène quelque part, à la plage, ou à la campagne. On va à l'église le dimanche, et puis Donald met de l'argent de côté pour pouvoir envoyer Forrest à la fac, plus tard, et tout.

— Je peux le voir – je veux dire, juste une minute ou deux ?

— Bien sûr, répond Jenny avant d'appeler le petit garçon.

— Forrest, elle lui dit, je te présente un autre Forrest. C'est un vieil ami à moi, et c'est de lui que te vient ton nom.

Le petit vient s'asseoir à côté de moi et dit :

— Ton singe, il est très marrant.

— C'est un orang-outang, je lui dis. Il s'appelle Sue.

— Pourquoi tu l'as appelé Sue si c'est un garçon ?

Là, j'ai tout de suite compris que mon fils était loin d'être idiot.

— Ta maman me dit que tu voudrais être joueur de football ou astronaute quand tu seras grand.

— Ça c'est sûr. Tu t'y connais en football, ou en astronautes ?

— Ouais, je lui réponds, un petit peu. Mais peut-être que tu devrais en parler avec ton papa. Je suis sûr qu'il connaît beaucoup plus de choses que moi.

Il a passé ses bras autour de moi. C'était pas une grande

embrassade, mais c'était suffisant.

— J'ai envie de jouer encore un peu avec Sue, il a dit, et il a sauté du banc.

Sue a organisé un petit jeu, Forrest jetait une pièce en direction de la tasse en fer-blanc et Sue devait la rattraper au vol.

Jenny est revenue s'asseoir près de moi et elle m'a tapoté la jambe en soupirant.

— Parfois j'ai du mal à y croire, elle a dit. On se connaît depuis presque trente ans, maintenant, depuis notre entrée à l'école.

Le soleil brille à travers les arbres, en plein sur le visage de Jenny, et peut-être bien qu'il y a une larme quelque part dans ses yeux, mais elle ne coule pas, pourtant il y a quelque chose, là, un battement de cœur, peut-être, mais je ne peux pas vraiment dire ce que c'est, pourtant je sais que c'est là.

— Je n'arrive pas à y croire, c'est tout, elle fait, puis elle se penche et m'embrasse sur le front.

— C'est quoi, ça ? je lui demande.

— Des idiots, elle me répond, les lèvres tremblantes. Est-ce qu'on n'est pas tous de pauvres idiots ?

Et puis elle n'est plus là. Elle se lève, va chercher le petit Forrest, elle le prend par la main et les voilà partis.

Sue vient s'asseoir en face de moi, et il se met à tracer une grille de morpion sur le sol, à mes pieds. Je mets un X dans la case en haut à droite et Sue trace un O au milieu, et tout de suite, je comprends qu'il va pas y avoir de vainqueur.

Bon, après ça, j'ai fait deux ou trois trucs. D'abord, j'ai appelé M. Tribble et je lui ai dit de verser dix pour cent de ce qui me revenait sur mon affaire de crevettes à ma maman, puis dix pour cent au papa de Bubba, et de faire parvenir le reste à Jenny, pour le petit Forrest.

Après le dîner, je suis resté toute la nuit à réfléchir, même si c'est pas vraiment mon truc, ça. Mais voilà ce que je me suis dit : bon, j'ai retrouvé Jenny, après tout ce temps. Et elle a notre fils, et peut-être que, d'une manière ou d'une autre, on va pouvoir se remettre ensemble.

Mais plus j'y pense, plus je finis par comprendre que ça peut pas marcher. Et puis, je peux pas mettre ça sur le compte du fait que je suis idiot – même si ça serait chouette de pouvoir le faire. Nan, c'est des choses qui arrivent. C'est comme ça que ça se passe, des fois, et c'est tout, et en plus je me dis que, tout compte fait, ce petit garçon sera mieux avec Jenny et son mari, avec eux il aura un vrai foyer, ils l'élèveront bien, et il aura pas un papa avec une cervelle de moineau.

Bon, quelques jours plus tard, je suis parti avec Dan et Sue. On est allés à Charleston, puis à Richmond, après on a fait Atlanta,

Chattanooga, Memphis, Nashville et enfin La Nouvelle-Orléans.

À La Nouvelle-Orléans, ils se fichent complètent de ce que vous faites, et tous les trois, on s'est jamais autant amusés, on joue tous les jours à Jackson Square et on regarde les autres cinglés faire leurs trucs.

J'ai acheté un vélo avec deux petits side-cars pour Dan et Sue et tous les dimanches, je pédale jusqu'au fleuve, on s'assoit sur la rive et on pêche le poisson-chat. Jenny m'écrit à peu près une fois par mois et m'envoie des photos du petit Forrest. Sur la dernière, il avait une mini-tenue de football. Il y a une fille dans le coin, qui travaille comme serveuse dans une de ces boîtes de strip-tease, et de temps en temps, on se voit et on s'envoie en l'air. Wanda, qu'elle s'appelle. Souvent, Sue, Dan et moi, on va se balader dans le Quartier Français, juste en touristes, et croyez-moi, y a de drôles d'oiseaux en liberté, là-bas, en plus de nous – on dirait que c'est des rescapés de la révolution russe ou je ne sais quoi.

Un type d'un journal local est venu me voir un jour et il m'a dit qu'il voulait faire un article sur moi, parce que je suis "le meilleur homme-orchestre" qu'il a jamais entendu. Le gus a commencé à me poser des questions sur ma vie, alors j'ai voulu lui raconter toute l'histoire. Mais j'étais même pas arrivé à la moitié qu'il s'est tiré en disant qu'il pourrait jamais publier un truc pareil, personne le croirait.

Mais ça, vous pouvez le croire : des fois, la nuit, quand je regarde les étoiles et que je vois le ciel étalé là devant moi, je me souviens de tout. J'ai encore des rêves, comme tout le monde, et souvent, je pense à ce que les choses auraient pu être. Et puis, tout d'un coup, j'ai quarante ans, cinquante ans, soixante ans, vous comprenez ?

Bon, et alors ? Je suis peut-être qu'un pauvre idiot, n'empêche, la plupart du temps, j'ai essayé de faire ce qu'il fallait – et puis les rêves, c'est que des rêves, non ? Alors, peut-être qu'il m'est aussi arrivé des tas de trucs pas terribles, mais voilà ce que je me répète : je peux toujours regarder en arrière et me dire qu'au moins, j'ai pas eu une vie monotone.

Vous voyez ce que je veux dire ?

CATALOGUE TOTEM

- 217 Larry McMurtry, *Les Rues de Laredo*
216 Terry Tempest Williams, *Refuge*
215 Wallace Stegner, *La Vie obstinée*
214 Piergiorgio Pulixi, *L'Île des âmes*
213 Giulia Caminito, *Un jour viendra*
212 Julia Glass, *Refaire le monde*
211 David Heska Wanbli Weiden, *Justice indienne*
210 Alex Taylor, *Le sang ne suffit pas*
209 Ross Macdonald, *Le Frisson*
208 Tiffany McDaniel, *Betty*
207 John D. Voelker, *Itinéraire d'un pêcheur à la mouche*
206 Thomas Berger, *Little Big Man*
205 Peter Swanson, *Huit crimes parfaits*
204 Andy Davidson, *Dans la vallée du soleil*
203 Walter Tevis, *L'Homme tombé du ciel*
202 James Crumley, *Le Canard siffleur mexicain*
201 Robert Olmstead, *Le Voyage de Robey Childs*
200 Pete Fromm, *Chinook*
199 Keith McCafferty, *La Vénus de Botticelli Creek*
198 Tom Robbins, *Jambes fluettes, etc.*
197 Nathaniel Hawthorne, *La Lettre écarlate*
196 Jennifer Haigh, *Le Grand Silence*
195 Kent Wascom, *Les Nouveaux Héritiers*
194 Benjamin Whitmer, *Les Dynamiteurs*
193 Barry Lopez, *Rêves arctiques*
192 William Boyle, *L'amitié est un cadeau à se faire*
191 Julia Glass, *Jours de juin*
190 Mark Haskell Smith, *Coup de vent*
189 Trevanian, *L'Été de Katya*
188 Chris Offutt, *Sortis des bois*
187 Todd Robinson, *Une affaire d'hommes*
186 Joe Wilkins, *Ces montagnes à jamais*
185 James Oliver Curwood, *Grizzly*
184 Peter Farris, *Les Mangeurs d'argile*
183 David Vann, *Un poisson sur la Lune*
182 Mary Relindes Ellis, *Le Guerrier Tortue*
181 Pete Fromm, *La Vie en chantier*
180 James Carlos Blake, *Handsome Harry*
179 Walter Tevis, *Le Jeu de la dame*
178 Wallace Stegner, *Lettres pour le monde sauvage*
177 Peter Swanson, *Vis-à-vis*

- 176 Boston Teran, *Méfiez-vous des morts*
- 175 Glendon Swarthout, *Homesman*
- 174 Ross Macdonald, *Le Corbillard zébré*
- 173 Walter Tevis, *L'Oiseau moqueur*
- 172 John Gierach, *Une journée pourrie au paradis des truites*
- 171 James Crumley, *La Danse de l'ours*
- 170 John Haines, *Les Étoiles, la neige, le feu*
- 169 Jake Hinkson, *Au nom du Bien*
- 168 James McBride, *La Couleur de l'eau*
- 167 Larry Brown, *Affronter l'orage*
- 166 Louisa May Alcott, *Les Quatre Filles du docteur March*
- 165 Chris Offutt, *Nuits Appalaches*
- 164 Edgar Allan Poe, *Le Sphinx et autres histoires*
- 163 Keith McCafferty, *Les Morts de Bear Creek*
- 162 Jamey Bradbury, *Sauvage*
- 161 S. Craig Zahler, *Les Spectres de la terre brisée*
- 160 Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent*, vol. 2
- 159 Margaret Mitchell, *Autant en emporte le vent*, vol. 1
- 158 Peter Farris, *Dernier Appel pour les vivants*
- 157 Julia Glass, *Une maison parmi les arbres*
- 156 Jim Lynch, *Le Chant de la frontière*
- 155 Edward Abbey, *Le Feu sur la montagne*
- 154 Pete Fromm, *Comment tout a commencé*
- 153 Charles Williams, *Calme plat*
- 152 Bob Shacochis, *Sur les eaux du volcan*
- 151 Benjamin Whitmer, *Évasion*
- 150 Glendon Swarthout, *11 h 14*
- 149 Kathleen Dean Moore, *Petit Traité de philosophie naturelle*
- 148 David Vann, *Le Bleu au-delà*
- 147 Stephen Crane, *L'Insigne rouge du courage*
- 146 James Crumley, *Le Dernier Baiser*
- 145 James McBride, *Mets le feu et tire-toi*
- 144 Larry Brown, *L'Usine à lapins*
- 143 Gabriel Tallent, *My Absolute Darling*
- 142 James Fenimore Cooper, *La Prairie*
- 141 Alan Tennant, *En vol*
- 140 Larry McMurtry, *Lune comanche*
- 139 William Boyle, *Le Témoin solitaire*
- 138 Wallace Stegner, *Le Goût sucré des pommes sauvages*
- 137 James Carlos Blake, *Crépuscule sanglant*
- 136 Edgar Allan Poe, *Le Chat noir et autres histoires*
- 135 Keith McCafferty, *Meurtres sur la Madison*
- 134 Emily Ruskovich, *Idaho*
- 133 Matthew McBride, *Frank Sinatra dans un mixeur*

- 132 Boston Teran, *Satan dans le désert*
131 Ross Macdonald, *Le Cas Wycherly*
130 Jim Lynch, *Face au vent*
129 Pete Fromm, *Mon désir le plus ardent*
128 Bruce Holbert, *L'Heure de plomb*
127 Peter Farris, *Le Diable en personne*
126 Joe Flanagan, *Un moindre mal*
125 Julia Glass, *La Nuit des lucioles*
124 Trevanian, *Incident à Twenty-Mile*
123 Thomas Savage, *Le Pouvoir du chien*
122 Lance Weller, *Les Marches de l'Amérique*
121 David Vann, *L'Obscure Clarté de l'air*
120 Emily Fridlund, *Une histoire des loups*
119 Jake Hinkson, *Sans lendemain*
118 James Crumley, *Fausse Piste*
117 John Gierach, *Sexe, mort et pêche à la mouche*
116 Charles Williams, *Hot Spot*
115 Benjamin Whitmer, *Cry Father*
114 Wallace Stegner, *Une journée d'automne*
113 William Boyle, *Tout est brisé*
112 James Fenimore Cooper, *Les Pionniers*
111 S. Craig Zahler, *Une assemblée de chacals*
110 Edward Abbey, *Désert solitaire*
109 Henry Bromell, *Little America*
108 Tom Robbins, *Une bien étrange attraction*
107 Christa Faust, *Money Shot*
106 Jean Hegland, *Dans la forêt*
105 Ross Macdonald, *L'Affaire Galton*
104 Chris Offutt, *Kentucky Straight*
103 Ellen Urbani, *Landfall*
102 Edgar Allan Poe, *La Chute de la maison Usher et autres histoires*
101 Pete Fromm, *Le Nom des étoiles*
100 David Vann, *Aquarium*
99 *Nous le peuple*
98 Jon Bassoff, *Corrosion*
97 Phil Klay, *Fin de mission*
96 Ned Crabb, *Meurtres à Willow Pond*
95 Larry Brown, *Sale Boulot*
94 Katherine Dunn, *Amour monstre*
93 Jim Lynch, *Les Grandes Marées*
92 Alex Taylor, *Le Verger de marbre*
91 Edward Abbey, *Le Retour du gang*
90 S. Craig Zahler, *Exécutions à Victory*
89 Bob Shacochis, *La femme qui avait perdu son âme*

- 88 David Vann, *Goat Mountain*
87 Charles Williams, *Le Bikini de diamants*
86 Wallace Stegner, *En lieu sûr*
85 Jake Hinkson, *L'Enfer de Church Street*
84 James Fenimore Cooper, *Le Dernier des Mohicans*
83 Larry McMurtry, *La Marche du mort*
82 Aaron Gwyn, *La Quête de Wynne*
81 James McBride, *L'Oiseau du Bon Dieu*
80 Trevanian, *The Main*
79 Henry David Thoreau, *La Désobéissance civile*
78 Henry David Thoreau, *Walden*
77 James M. Cain, *Assurance sur la mort*
76 Tom Robbins, *Nature morte avec Pivert*
75 Todd Robinson, *Cassandra*
74 Pete Fromm, *Lucy in the Sky*
73 Glendon Swarthout, *Bénis soient les enfants et les bêtes*
72 Benjamin Whitmer, *Pike*
71 Larry Brown, *Fay*
70 John Gierach, *Traité du zen et de l'art de la pêche à la mouche*
69 Edward Abbey, *Le Gang de la clef à molette*
68 David Vann, *Impurs*
67 Bruce Holbert, *Animaux solitaires*
66 Kurt Vonnegut, *Nuit mère*
65 Trevanian, *Shibumi*
64 Chris Offutt, *Le Bon Frère*
63 Tobias Wolff, *Un voleur parmi nous*
62 Wallace Stegner, *La Montagne en sucre*
61 Kim Zupan, *Les Arpenteurs*
60 Samuel W. Gailey, *Deep Winter*
59 Bob Shacochis, *Au bonheur des îles*
58 William March, *Compagnie K*
57 Larry Brown, *Père et Fils*
56 Ross Macdonald, *Les Oiseaux de malheur*
55 Ayana Mathis, *Les Douze Tribus d'Hattie*
54 James McBride, *Miracle à Santa Anna*
53 Dorothy Johnson, *La Colline des potences*
52 James Dickey, *Délivrance*
51 Eve Babitz, *Jours tranquilles, brèves rencontres*
50 Tom Robbins, *Un parfum de jitterbug*
49 Tim O'Brien, *Au lac des Bois*
48 William Tapply, *Dark Tiger*
46 Mark Spragg, *Là où les rivières se séparent*
45 Ross Macdonald, *La Côte barbare*
44 David Vann, *Dernier jour sur terre*

- 43 Tobias Wolff, *Dans le jardin des martyrs nord-américains*
- 42 Ross Macdonald, *Trouver une victime*
- 41 Tom Robbins, *Comme la grenouille sur son nénuphar*
- 40 Howard Fast, *La Dernière Frontière*
- 39 Kurt Vonnegut, *Le Petit Déjeuner des champions*
- 38 Kurt Vonnegut, *Dieu vous bénisse, monsieur Rosewater*
- 37 Larry Brown, *Joe*
- 36 Craig Johnson, *Enfants de poussière*
- 35 William G. Tapply, *Casco Bay*
- 34 Lance Weller, *Wilderness*
- 33 Trevanian, *L'Expert*
- 32 Bruce Machart, *Le Sillage de l'oubli*
- 31 Ross Macdonald, *Le Sourire d'ivoire*
- 30 David Morrell, *Rambo*
- 29 Ross Macdonald, *À chacun sa mort*
- 28 Rick Bass, *Le Livre de Yaak*
- 27 Dorothy Johnson, *Contrée indienne*
- 26 Craig Johnson, *L'Indien blanc*
- 25 David Vann, *Désolations*
- 24 Tom Robbins, *B comme Bière*
- 23 Glendon Swarthout, *Le Tireur*
- 22 Mark Spragg, *Une vie inachevée*
- 21 Ron Carlson, *Le Signal*
- 20 William G. Tapply, *Dérive sanglante*
- 19 Ross Macdonald, *Noyade en eau douce*
- 18 Ross Macdonald, *Cible mouvante*
- 17 Doug Peacock, *Mes années grizzly*
- 15 Tom Robbins, *Féroces infirmes retour des pays chauds*
- 14 Larry McMurtry, *Texasville*
- 13 Larry McMurtry, *La Dernière Séance*
- 12 David Vann, *Sukkwon Island*
- 11 Tim O'Brien, *Les choses qu'ils emportaient*
- 10 Howard McCord, *L'homme qui marchait sur la Lune*
- 8 Larry McMurtry, *Lonesome Dove*, épisode 2
- 7 Larry McMurtry, *Lonesome Dove*, épisode 1
- 6 Rick Bass, *Les Derniers Grizzlys*
- 5 Jim Tenuto, *La Rivière de sang*
- 4 Tom Robbins, *Même les cow-girls ont du vague à l'âme*
- 3 Trevanian, *La Sanction*
- 2 Pete Fromm, *Indian Creek*
- 1 Larry Watson, *Montana 1948*

Retrouvez l'ensemble de notre catalogue sur
www.gallmeister.fr